

Les Tremblements essentiels

Viktor Lazlo

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM



VIKTOR
LAZLO

Les
tremblements
essentiels

roman


Albin Michel

© Éditions Albin Michel, 2015

ISBN : 978-2-226-33298-1

« ...Comment me serais-je doutée que tu étais fait à la
taille de mon corps même ? »

Marguerite DURAS, *Hiroshima mon amour*

AURÈLE

L'autre jour je suis tombé sur un encart dans *La Gazette du dimanche*, enfin je dis tomber mais c'est la première chose que je regarde dans un journal : les faits divers. La colonne où l'on apprend que la vieille dame du sixième étage d'un immeuble cossu, rue des beaux quartiers, est morte déshydratée parce que l'ascenseur était en panne et que personne n'a songé à monter la voir, j'adore ça. Je me sens plein de compassion pour ces inconnus qui peuplent les pages des journaux avec leurs histoires à dormir debout. Il paraît que les écrivains s'en repaissent. Moi j'appelle ça du vol et je n'aimerais pas qu'on me pique la mienne. Bref, l'autre jour en ouvrant *La GDD* à la page 27, j'ai failli avoir une attaque. Le nom d'Alma Sol a surgi d'entre les lignes, en caractères gras, des fois qu'on l'aurait manqué, au milieu de quelques phrases laconiques écrites par un journaliste qui croyait placer un bon mot :

« L'ex-chanteuse d'origine espagnole Alma Sol, produit contesté de la génération play-back, aurait disparu depuis plusieurs mois. Connue pour ses interprétations mélancoliques empreintes de rythmes caribéens, l'artiste devait effectuer une courte apparition dans l'émission de X, censée ressusciter les oubliés de la profession, et ne s'est pas présentée à l'enregistrement. Depuis, son entourage est sans nouvelles mais ne souhaite pas conclure à une issue dramatique. Cet éclairage inespéré sur l'ancienne icône offrira à ceux qui l'aimaient l'occasion de se souvenir d'un temps pas si lointain où chacun creusait le sillon de sa propre perte dans une gabegie inconsciente, les années quatre-vingt. » Signé FD.

Jamais les couilles de mettre leur nom en entier ces gros malins, et condescendants avec ça. Comme s'ils n'en avaient jamais tâté, eux, de la gabegie inconsciente.

J'ai appelé la police évidemment.

« Vous allez être mis en relation avec la préfecture de police... Vous allez être mis en relation avec la préf... »

Le flic, il a pas eu l'air de comprendre qu'il y avait urgence. C'est pareil chaque fois qu'on appelle le commissariat dans cette ville. On a une chance sur deux de tomber sur un crétin qui botte en touche pour

cacher son insuffisance.

« Vous voulez quoi ? Déclarer la disparition d'une personne dont vous venez d'apprendre la disparition dans un journal tiré à cinq cent mille exemplaires ? Vous vous foutez de moi, je suppose ??? »

Celui-là a le sens de l'humour en supplément. Ça doit être le chef. J'aurais dû préparer mon discours, je le sais pourtant, ne jamais appeler quelqu'un sans savoir très précisément ce qu'on va lui dire. Une des leçons de mon père, ancien bègue. J'aurais eu le temps, pendant les douze minutes de musiquettes d'attente dont j'ai écopé. C'est plus fort que moi. Ces machins-là, ça m'abrutit, ça me creuse un vide sidéral dans la tête, je ne recouvre mes facultés qu'à l'arrêt des hostilités.

« Je ne me fous pas de vous commissaire, ah pardon, inspecteur, je veux simplement vous apporter quelques éléments qui vous permettront, le cas échéant, de mener votre enquête et de la retrouver.

– Mener quelle enquête ? Retrouver qui ? Je ne sais même pas de qui vous parlez monsieur, cette dame, comment vous l'appellez déjà ? Alma Sol ? Personne n'a porté plainte contre elle.

– Je ne suis pas en train de vous dire qu'on a porté plainte contre elle, je vous dis qu'elle a disparu ! C'est écrit noir sur blanc dans le journal. Là, devant moi ! Je vous l'apporte. Il est où votre bureau ?... Quoi ? Adresser quoi ? À qui ?... On est dimanche ? Et alors ? J'exige d'être reçu, vous n'avez pas le droit de refuser d'entendre ma déposition. C'est votre devoir d'officier de police ! Et la police, c'est un service public, oui ou merde ?

– Écoutez mon bonhomme, pour la dernière fois... » Là il s'est carrément mis à gueuler l'inspecteur : « ... pour la dernière fois, cette personne ne fait l'objet d'aucune plainte, d'aucune déclaration de disparition, d'aucune enquête, elle n'est mentionnée dans aucun fichier. En deux mots, vous me faites chier ! »

Puis il s'est calmé, l'inspecteur. Il s'est même excusé :

« Vous comprenez, la journée a été dure. Il me tombe des plaintes pour vols de portables toutes les trois minutes. Pas le temps de gérer, pas assez de personnel ! Mais dans votre affaire, vous devez savoir, monsieur, il arrive souvent que pour d'honteuses raisons financières, certains débiteurs se servent de la presse pour éviter d'honorer leurs engagements en organisant leur propre disparition. Machin... heu... cette personne dont vous parlez... vous risquez d'en entendre parler encore dans les journaux qui relayent ce genre de nouvelles. »

Il n'a pas pu s'empêcher de lâcher le mot avec mépris : « ce geeenre de nouvelles ». Moi, cette nouvelle elle m'a ratatiné l'âme.

Alma Sol a disparu et personne ne la cherche.

Mon cerveau est rempli de bulles. Dans chaque bulle il y a un souvenir précis, bien à l'abri, isolé, éternel. Comme ma mémoire est à ranger aux inutilités constructives, ça vaut mieux dans ma profession, se souvenir de tous les maux de l'humanité, des patients qui ne se réveillent jamais, à force, peut s'avérer encombrant, je ne les laisse remonter à la surface que lorsqu'il m'est impossible de faire autrement. La dernière fois que j'ai parlé à Alma Sol, c'était il y a plus d'un an. Elle m'annonçait son intention de répondre à l'invitation d'une ancienne connaissance et de se rendre dans une île des tropiques, je ne sais plus laquelle, tous frais payés, oui, elle avait dit « tous frais payés », comme pour se justifier. Elle entreprenait une sorte de voyage initiatique, elle pensait que ça lui laverait la tête. Elle était restée évasive puis avait sorti une petite phrase sibylline dans le genre : « De toute façon il n'y a plus personne pour me retenir ici... même mon chien ne me reconnaît plus, il aboie dès qu'il me voit ! » Elle avait ri. De ce petit rire distant qui me plongeait toujours dans l'embarras. Elle n'avait jamais eu de chien ! Et vous pouvez me croire, malgré les années écoulées depuis notre dernière rencontre, je la savais totalement inapte à prendre soin de quiconque et encore moins d'un animal. À l'autre bout du fil, moi qui aurais dû me réjouir d'entendre sa voix, chercher à la voir, retenir un petit bout de ce qu'elle consentirait à me donner, j'avais été incapable de prononcer le moindre mot, statue de sel figée par l'émotion et le vertige. Après son monologue, elle avait raccroché.

J'étais resté là comme un idiot, le téléphone collé à l'oreille, la bouche ouverte, pendant une éternité, puis j'avais reposé le combiné et passé le reste de la soirée à me traiter de con, mais quel con ! Jamais ça ne passera ?

Jamais ça ne passera. Parce qu'à la seconde où je l'ai vue pour la première fois, mon univers tout entier a basculé dans le sien.

J'avais treize ans, l'âge bête. Celui de l'école, des potes plus ou moins scélérats, des cachotteries, des branlettes fautes de mieux, des boutons sur la gueule et pas un poil de barbe. Qui aurait voulu d'un gars avec une tête de poireau à la peau blanche qui tirait sur le vert ? J'étais maigre comme un coucou, petit, plus petit que tous les autres, ce qui me valait d'être traité d'Italien dégénéré et de voir jour après jour, à mesure que grandissait mon intérêt pour la section féminine de notre microcosme, se fermer les portes du paradis.

Elle se tenait devant un pilier, un peu à l'écart de tous, son regard légèrement méprisant balayant la faune avec l'air de dire : restez exactement là où vous êtes, vous ne m'intéressez pas ! Mais personne ne faisait un pas dans sa direction.

Elle m'a fait penser à un pot de miel. Sa peau, comme dorée de l'intérieur, contrastait d'une manière sauvage et insolente avec le bronzage frelaté des autres élèves. Elle avait des petits seins haut perchés. En réalité c'est la première chose que j'ai vue. Ses seins ! Ils marquaient l'espace avec une détermination guerrière, prêts à subir tous les affronts. Je n'avais jamais rien vu de plus sensuel.

C'était le jour de la rentrée scolaire, je détestais ce jour qui annonçait dix mois d'efforts ininterrompus, tout ça pour faire honneur aux parents, « Tu ne dois jamais oublier les sacrifices que j'ai consentis pour que tu puisses avoir une.... éducation, mon fils, une éducation, une vraie, qui t'amènera loin de la ssidérurgie ». Ces paroles ont fait de moi un bosseur. Pour l'honneur d'Achille Gandolfo, mon père, le pauvre, à qui je ressemble de plus en plus, Achille Gandolfo, l'homme sans Dieu qui voulait être président de la République et qui a fini par casser sa pipe dans un chaudron de l'enfer. Plus loin de Toi Seigneur.

N'empêche, Alma n'a rien dit en me voyant arriver après m'être mordu la lèvre inférieure trente-six fois et avoir fait taire une petite voix qui me prédisait les pires affres du malheur si je m'approchais de cette fille trop grande.

Elle était grande, oui, elle dépassait tous les autres d'une bonne tête, moi de deux. Elle parlait à peine français et annonçait quatorze ans révolus, moi je trouvais qu'elle en paraissait trois de plus. La direction l'avait mise dans notre classe, malgré son âge, en promettant à sa mère qu'elle n'y resterait que le temps de s'adapter et de maîtriser notre langue. Les enfants apprennent vite. Tu parles.

En préambule, on nous avait raconté qu'une partie de sa famille était originaire d'une lointaine île espagnole et qu'il ne fallait pas se moquer de son accent, ce que les brêles qui constituaient mon contingent de copains se sont empressées de faire. Moi je me suis contenté de sourire, j'étais foutu de toute façon.

Mon problème, c'est que je ne suis pas très courageux. Je n'ai rien d'un héros, j'aimerais bien, Alma j'aurais voulu la défendre, lui porter secours chaque fois que l'occasion s'est présentée, mais je n'ai jamais été foutu de m'opposer à la fatalité. Je suis né à Longwy, loin du centre du monde. Cette incapacité d'agir, cette mollesse du mouvement, depuis le temps que ça sévit dans la région, comme si son déclin annoncé s'inscrivait dans les gènes d'une population venue de tous les Sud pour se fondre à l'acier et renaître français. Qui sait, c'est sans doute ça que mes parents appelaient le grand sacrifice.

Vingt ans que je vis dans ce quartier qui pue. Je m'en suis aperçu trop tard et comme je suis flemmard, j'ai préféré mettre un mouchoir sur mes récriminations qui de toute façon s'étendent à la totalité de la ville et rester ici. Je suis anesthésiste à l'hôpital Saint-Louis. Au début ça m'amusait d'habiter sur le chemin des ambulances nocturnes qui remontent la rue de Lancry toutes sirènes hurlantes pour arriver aux urgences. Ça faisait partie des préliminaires puisque c'est moi qui endormirais la plupart de leurs occupants. Ça m'amusait mais je me disais que ces salopards d'ambulanciers faisaient exprès de réveiller la rue entière, parce que franchement, à partir de 10 heures du soir, il n'y a plus personne dans un rayon de cinq cents mètres, en dehors des drogués. Puis ça m'a lassé, tout ce bruit additionné à la puanteur.

Anesthésiste, c'est onze années d'études et une chiée de faux amis. D'ailleurs c'est à cause de mon boulot qu'Alma Sol a retrouvé ma trace il y a dix ans. Je ne me suis jamais fait aucune illusion à ce sujet. Ce n'était sans doute pas l'idée du siècle puisqu'on a foiré, mais c'est arrivé comme je vous le dis.

Je ne l'avais pas perdue de vue depuis le temps. Je ramassais tout ce que je pouvais collecter sur elle. Pas comme un fanatique misérable amoureux d'un rêve, non, plutôt pour essayer de comprendre ce qui m'était arrivé, à moi, de récupérer le fil de mon existence, comme dans un jeu de piste, pour que mes questions trouvent enfin des réponses. À travers sa vie c'est la mienne que j'essayais de reconquérir. Je suis ce qu'on veut, un idiot ou un lâche, sûrement pas la victime d'un fantasme entretenu par le mythe de ce qu'elle est devenue. Je suis ce que l'amour a fait de moi. Sur un terrain miné, pas vraiment préparé, mais honnête. Je suis le fils d'une famille bienveillante, plus gaulliste que de Gaulle, plus garibaldienne que Garibaldi,oureuse de la démocratie romaine et du latin dans le texte, ouvrière par l'inéluctabilité de l'atavisme.

J'ai quarante-trois ans bien sonnés. Célibataire conservé dans le jus d'un amour de jeunesse, je me suis réservé, malgré toutes les Jeanne, Éléonore, Mathilde, Louise, Alberta, Sybille, Françoise et celles dont j'ai oublié jusqu'au nom, pour le jour où cette boule de feu allumée dans mon ventre à la fin de mon adolescence s'éteindrait enfin dans l'étreinte des bras d'Alma Sol.

À l'hôpital, les collègues disent que je suis un garçon simple. Pas exigeant pour un sou ! S'ils savaient ! La vie, je lui demande un

maximum ! L'idéal, rien de moins. Le reste ne m'intéresse pas, je fais semblant.

Quand j'étais enfant, j'aimais plus que toute autre sortie les promenades du dimanche avec maman. J'étais le seul à pouvoir la suivre dans ses longues virées sportives. Cornelia, ma sœur, préférait passer les après-midi à fantasmer sur ses romans-photos et mon père à rêver qu'il était le premier président de la République bègue, « ttu verrras bbien cccque ttu verras », en mâchonnant son sempiternel cigare. Il se serrait la ceinture pour les acheter, ces cigares du bout du monde, « ttu coccomprends Aurèle, ttouttous les gggrands présidddents en fffument, tu as déjà vvvu Tttchurchill sans ccigare ? Et Dddaladier ? Et Pompompidou ? Tous fumeurs ddde ciggagares, il n'y a qqque le Général... ». Maman, elle, me récitait du Verlaine et laissait parfois échapper quelques larmes vite ravalées. De petites perles grises qui creusaient de fines traînées de maquillage sur ses joues coulaient toujours dans ces moments de désenchantement infini quand elle attaquait « Ô triste, triste était mon âme... ». Je la regardais du coin de l'œil, à la fois inquiet et admiratif, elle avait la mélancolie séduisante. Elle ne me lâchait jamais la main, de sorte que je me sentais investi d'une double fonction à ses côtés. J'étais le conservateur de sa tristesse, le gardien de ses secrets, et l'enfant préféré que l'on préservait de l'adversité en l'empêchant de s'éloigner. Marcher est devenu l'action qui m'a définitivement placé sous la protection maternelle.

Aujourd'hui qu'elle est morte, je continue à sortir le dimanche quand je ne suis pas de garde. Aucune main dans la mienne, mais le souvenir vivace, c'est une sorte d'hommage que je lui rends. Je remonte la rue vers le canal. Ça me met en joie de me dire qu'à gauche, en sortant de chez moi, j'ai deux pas à franchir pour pénétrer dans un décor de mélo qui change au fil des saisons. Le cours d'eau pittoresque, traversé par des ponts à l'allure cinématographique et des écluses tout aussi décoratives, on se croirait à Cinecittà, du moins l'image que je m'en fais ! Au printemps, c'est un film de Renoir. En été, c'est la joie des familles qui explose au grand jour. Sorties des rues alentour comme les rats du joueur de flûte de Hamelin, elles s'y retrouvent pour pique-niquer en regardant passer les péniches. Ça devient bucolique comme un chromo des années cinquante.

À mesure que je remonte la rue, ma poitrine s'ouvre tout entière à la légèreté de l'air, cet air qui fait dire aux Américains depuis des générations que Paris, cliché tenace, est une ville romantique.

Pourquoi Paris serait-il plus romantique que Rome ou Venise...?

Faut croire que je dois le faire fuir le romantisme, parce qu'à moi,

rien n'est jamais arrivé dans cette ville. J'aurais dû naître Américain !

La seule activité qui retienne mon attention est l'observation des femmes. Cela, au moins, n'a pas changé. Je pense que je préfère les garder à distance, ça vaut mieux pour moi, chat échaudé et cætera. Je les observe toutes, même si aujourd'hui ma tendresse va à celles dont la peau épaissie par les années de lutte contre d'invisibles adversaires semble recouverte de poussière, comme ces édifices d'un autre âge qui ont vu toutes les révolutions mais que l'on ne restaurera jamais car ils ne sont pas classés. Celles dont les traits accusent une soumission inconditionnelle à la loi de la gravité et qui, dans un sursaut de désir, se parent de chapeaux de feutrine achetés dans des boutiques ethniques éco-responsables en se disant qu'au moins ce qui leur reste de coquetterie ne sera pas vain. Comme elles sont nombreuses ! Toutes ces femmes qui attendent, seules. Qui font la queue au cinéma, au musée, à la caisse des supermarchés bio. Errantes d'un univers maladif et prudent à l'excès, et qui ont en commun avec leurs congénères jeunes et responsables la volonté de bien faire. Ces femmes que plus personne ne regarde, que plus personne ne touche, Paris les garde en son sein, exigeant et jaloux, les asphyxie derrière ses beaux murs hautains. Ces femmes à qui Paris laisse croire qu'elle font encore partie d'un club très privé, dont elles auraient perdu la carte de membre, moi je les aime. Je leur voue une tendresse incommensurable. De loin, toujours, inutile de m'encombrer, ma seule personne me pose suffisamment de dilemmes comme ça. Mais je les vois défiler à ma consultation et je sais que personne ne les attend dehors, alors je leur consacre un peu plus de temps qu'aux autres patients. Elles me parlent de leurs maris défunts, de leurs maris partis pour éloigner la mort, de leurs maris qui crânent au bras de jeunes pétasses opportunistes, elles disent « pétasses opportunistes » avec la haine qui fait trembler leur voix, de leurs enfants ingrats, de leurs enfants tellement occupés par leur propre descendance. De l'enfant dont elles n'ont jamais voulu pour préserver leur amour qui a tout de même fini par se tailler en douce, ou de leur célibat qui dure depuis trop longtemps. Elles m'humanisent, me donnent le droit d'espérer que je suis sur cette terre pour quelque chose d'important. Ma présence n'est pas qu'une fonction, je ne suis pas qu'un maillon de l'impitoyable chaîne de ce monde qui doit à tout prix continuer de tourner. Avec moi dedans.

Je vous assure, il faut être solide pour devenir anesthésiste et pour le rester. Toutes ces drogues à portée de main, sous ma responsabilité, et la vie de ces humains sous ma surveillance permanente ! Et aucune reconnaissance ! Tout pour le chirurgien ! Sauf quand ça foire !

Bref. Je m'égare... On ne parle pas de moi, pas maintenant. On parlait de Paris, des femmes et d'Alma Sol. Surtout d'Alma Sol.

C'est fou ce qu'elle en jetait ! À quinze ans elle ressemblait à une madone latino-américaine. À la fois dangereuse et fragile. Elle était tellement légère qu'on aurait dit qu'elle flottait au-dessus du monde. La tête dans les étoiles et rien qui la retenait au sol. Alors que moi j'ai toujours été terre à terre. C'est précisément cela qui m'attirait chez elle, son air perpétuellement préoccupé par une pensée supérieure. Et je ne parle pas de ses yeux ! L'un vert et l'autre marron doré. Vairons, quel vilain adjectif pour une si jolie tare. Cela lui donnait l'air d'avoir été mijotée de travers dans la marmite du bon Dieu. Une sorte de mélange de races un peu raté qui parvenait malgré tout à produire de la beauté. Une beauté étrange, pas gagnée au premier coup d'œil. Et puis ce point d'interrogation fiché entre ses deux sourcils, une cicatrice, une tache de naissance, je n'ai jamais su, accentuait l'impression qu'elle donnait de vivre dans un pays imaginaire dont personne ne comprendrait jamais le langage.

En réalité c'était elle qui ne comprenait rien. Inutile de dire qu'elle n'a sauté aucune classe, elle a terminé l'année avec à peine plus de vocabulaire qu'à son arrivée et il s'en est fallu de peu qu'elle ne redouble.

J'ai vite deviné que son petit air hautain ne faisait que l'isoler un peu plus et qu'elle ne quittait jamais sa bulle car c'était le seul lieu où elle régnait. Elle avait besoin de briller et malgré – ou à cause de – sa singularité, elle était loin d'y parvenir.

Sa mère était une ogresse. Du style à faire tourner les têtes sur son passage et à ne voir que celles qui restaient droites. Une gloire ancienne, disait-on. Une Luxembourgeoise qui avait eu dans sa jeunesse son quart d'heure de notoriété en gagnant un concours de chansons, un radio-crochet comme on les appelait à l'époque, grâce auquel elle avait sillonné la France entière sur le toit des voitures publicitaires qui accompagnaient les étapes du Tour cycliste, l'événement sportif le plus populaire de l'Hexagone. Elle y avait rencontré un coureur sanantonien et jaloux qui n'était jamais sorti du peloton, si ce n'est par l'arrière, et qui l'avait épousée à la condition qu'elle cessât séance tenante ses activités pornographiques. Le bel Hidalgo des Caraïbes n'avait pas le goût du partage et considérait qu'une femme qui montait sur un camion pour chanter, donnant ainsi à voir la pâle longueur de ses cuisses, était une « *descarrada* ». Amoureuse, la jeune étoile montante avait raccroché son avenir au portemanteau de l'oubli pour suivre son beau brun sous un soleil encore plus brûlant que celui de la gloire.

Elle avait vite gelotté.

Manuel Sol en était à son neuvième tour de France quand ses sponsors ruinés lui annoncèrent qu'ils ne l'accompagneraient plus. Adiós les voyages et l'espoir de devenir quelqu'un, bienvenue dans le

pays où la réalité chatoyante a un arrière-goût de misère. Georgette Laville était devenue en moins de temps qu'il n'en faut pour remplir un formulaire de douane Mama Sol, avec un polichinelle dans le tiroir et une grande famille envahissante à nourrir. Une famille joyeuse, mais bruyante ! Ils ne pouvaient pas la mettre en sourdine ? Chaque fois que son niveau de tolérance sonore était atteint, ce qui arrivait très souvent, elle se mettait à pester en luxembourgeois pour que personne ne la comprenne. Sauf sa fille, qui naquit dans l'aigreur du rejet et l'allégresse des fêtes païennes et dont le premier mot fut « *Nondikass !* ».

Ce qu'elle ignorait en quittant l'Europe, c'est que Manuel Sol était quasiment analphabète. Le vélo était censé le hisser vers les honneurs, le sport constituait souvent la seule issue pour ceux qui avaient passé toute leur scolarité à regarder pousser la canne à sucre par la fenêtre de la classe, dans ce pays à l'économie balbutiante qui peinait à s'extraire de la domination américaine. On ne se remet pas vite d'avoir été vendu pour une bouchée de pain à un empire dont le mépris carnivore n'a d'égal que la domination internationale. Mais il avait échoué et se retrouvait devant ses juges déçus et amers, qui n'avaient attendu de lui pas moins que le Graal.

Yabucoa, tout le monde descend. Elle avait achevé sa route à quelques kilomètres de la plus petite-grande-ville de l'île, au sud-est de San Antonio, en plein milieu d'un champ de canne à sucre. Ce champ qui attendait Manuel depuis si longtemps et auquel il avait eu l'outrecuidance de tourner le dos, il ne restait plus que lui.

C'est là qu'avait débuté la nouvelle vie de la petite famille Sol en même temps que s'enterraient les rêves de grandeur d'un homme dont la condition l'avait fait pédaler plus vite que ses congénères, pour aboutir, certes quelques années plus tard, exactement au même endroit qu'eux. Mama Sol avait tenu jusqu'à ce que la mort accidentelle, mais secrètement espérée, de son homme, cet être dépourvu de talent qu'elle avait cessé d'aimer tant la rancœur est apte à grignoter la moindre trace de compassion, vienne mettre un terme à sa longue agonie. Quatre jours après l'enterrement de Manuel Sol, elle avait plié bagage, arraché sa jolie fille à ses petites copines, à ses grandes cousines et à son alacrité caribéenne pour la faire renaître, disait-elle, au pays de ses ancêtres, du moins pas trop loin, à Longwy, sous un sale crachin d'automne.

Tu parles d'un choc !

J'ai réalisé très tard à quel point cette révolution de son quotidien avait dû jouer un rôle prédominant dans le développement d'une jeune femme telle qu'Alma. Il n'y avait eu aucune transition. Aucune

quarantaine. Elle n'avait pas eu droit à son petit sas de décompression, à son jardin d'acclimatation, à mi-chemin entre la liberté sanantonienne et les contraintes de la scolarité européenne. Sa mère l'avait littéralement jetée dans la gueule d'un loup silencieux et avide qu'on appelle le système scolaire, en lui promettant le nirvana.

Pendant qu'Alma Sol perdait ses plus belles heures à traîner sa mélancolie hautaine loin de l'agitation pubère de ses condisciples, sa mère mettait tout en œuvre pour reconquérir l'espace de gloire qu'elle avait laissé vacant quinze années plus tôt. Comme si le pays tout entier l'avait attendue. Pauvre femme ! On m'a raconté que les portes se refermaient sur elle et que, lorsqu'elle s'attardait, il lui arrivait d'entendre des gens ricaner sur son passage. Certains dinosaures qui terminaient leur carrière dans les étages élevés des stations de radio dans lesquelles ils ne reconnaissaient plus rien, survivants d'une époque où l'on coupait les bandes-son avec une paire de ciseaux et où un passage radio s'achetait à coups de magnums de champagne, l'accueillaient avec gentillesse mais n'avaient jamais grand-chose à lui proposer. Le paysage avait tellement changé, les auditeurs aussi, leur pouvoir s'était dissipé dans la multiplicité de l'offre et de la demande. La parole était libre à présent. Mai 68 et ses petits-enfants étaient passés sur la culture et rien ne serait jamais plus comme avant.

L'échec ne faisait pas partie du vocabulaire de Mama Sol, qui désormais se faisait appeler Mutti, même si elle avait rongé son frein sous les tropiques humides pendant quinze longues années avec celui qu'elle considérait comme un parangon de défaite. Elle méprisait la faiblesse humaine. Si le retour tant espéré ne se laissait pas gagner, elle prendrait un autre chemin, elle passerait par sa fille. Après tout, celle-ci était sa réplique bronzée, en plus grand et mieux nourri, affaire de génération, alors il lui suffirait de la convaincre et de travailler jusqu'à ce que la petite devienne ce qu'elle avait toujours voulu être : une vedette.

J'ouvre ici une petite parenthèse pour vous dire à quel point je détestais la mère d'Alma Sol. Je refuse de me laisser influencer par des idées préconçues, mes parents m'ont élevé dans la tolérance et l'absence de préjugés. Maman, tellement silencieuse et retenue, ne manquait pas une occasion de me le dire : « Aurèle, il faut apprendre à accepter les gens tels qu'ils sont, dans ce qu'ils croient être leur vérité. Car ils ignorent pour la plupart que cette vérité leur échappe de même qu'elle est en eux. Ce qui rend un être exceptionnel, c'est sa capacité à se recréer dans sa connaissance de lui-même. Retiens ça et tu verras... Quand on les regarde avec indulgence, les humains sont moins décevants et la vie plus simple à vivre, crois-moi mon fils. » Maman était une sainte.

Dès la première rencontre, madame Sol m'a paru dangereuse. Elle avait tendance à faire le vide autour de sa fille. Je n'étais peut-être pas très développé physiquement et du haut de mes presque quatorze ans, je ne connaissais rien à la vie, mais j'ai toujours été un bon observateur, et comme je ne pouvais m'empêcher de happer tout ce qui émanait d'elle, Alma n'avait à son insu aucun secret pour moi. Il me semblait clair que l'ombre de sa mère obscurcissait son avenir.

Il faut que je vous raconte le premier vrai pas que j'ai tenté vers elle. J'avais passé une mauvaise nuit, entre cauchemars et angoisse, à tourner dans mon esprit la conversation de la veille et les craintes de mes parents qui ne parlaient que du déclin de la sidérurgie française, alors que notre région était encore la première productrice d'acier. Je ne comprenais pas grand-chose à leurs discours, mais l'effet qu'ils avaient sur moi se traduisait par une nervosité inhabituelle et un besoin impérieux de partager mon trouble. J'étais arrivé à l'école avec une idée fixe : dire au premier qui voudrait bien m'entendre que je ne ferais pas de vieux os dans cette ville et que moi, oh non, je ne travaillerais jamais dans ces usines à broyer la jeunesse qui, de toute façon, était moribonde, que la fierté lorraine ce n'était pas mon truc et qu'ils pouvaient tous aller se faire voir chez les Ouzbeks, mais que jamais au grand jamais je ne laisserais l'acier être le fossoyeur de mes rêves. Ce matin-là, j'ai croisé son regard. Elle m'a fixé. Ça a duré un quart de seconde. Ce quart de seconde m'a suffi pour m'engouffrer dans sa bulle et lui lancer : « Tu sais, je deviendrai un grand chirurgien ! »

« Qu'est-ce que tu veux que ça me foute ? » Elle n'a pas répondu ça

bien sûr, elle ne parlait pas assez bien le français, mais ce que signifiait son regard à cet instant précis devait se traduire à peu près dans ces termes peu amènes. Je ne me suis pas dégonflé pour autant. Sans plus dire un mot j'ai marché à côté d'elle jusqu'à la salle de géographie et j'ai changé de table pour m'asseoir à la sienne. Elle n'a pas bronché.

J'ai fait de même à chaque changement de classe. Au début elle ne me regardait pas. Puis elle a fini par poser sur moi un de ses regards obliques, bon mon bonhomme, si tu me cherches, tu vas finir par me trouver ! Moi, je ne me suis pas démonté. Sa résistance froide, son calme à toute épreuve lui donnaient des airs d'adulte, ce qui jurait diablement à côté des autres filles ! On aurait dit qu'une part fondamentale de son être avait mûri plus vite, le soleil sans doute... Mais que savais-je d'un soleil qui accélérerait les particules et tannait les âmes, moi qui n'avais jamais connu d'autre astre que celui qui tiédissait à peine nos étés ?

Après une période qui m'a paru insupportablement longue, elle a fini par s'attendrir. Sans coquetterie. Avec la franchise d'un camarade de tranchée. Plus tard, quand on s'est souvenus de nos débuts difficiles, elle a appelé ça « la phase de transition méthodique ». Remplacée l'année suivante par « la phase de confirmation éternelle ». Elle avait un nom pour chaque événement important. Je n'ai jamais su si elle se moquait de moi mais en ce qui me concerne, je suis resté coincé dans la phase de confirmation éternelle.

Hier soir j'ai ouvert l'armoire du souvenir. En temps normal je n'ose pas. Mais le temps n'a plus rien de normal depuis qu'Alma a disparu.

On ne se voyait plus pourtant. Cependant, la possibilité de sa présence, l'hypothèse d'un appel au secours habitaient mon esprit et suffisaient à entretenir en moi une lueur d'espoir. Quand la porte du vieux meuble s'est entrebâillée, une pile d'assiettes mal rangées s'est écroulée en mille petits fragments d'une porcelaine blanche et or, tellement fine qu'elle en était presque transparente. J'ai regardé la topographie du désastre se dessiner à mes pieds sans bouger et j'ai pensé au bruit qu'avait dû faire mon cœur, le jour où elle l'a brisé.

Mais de cela je ne suis pas encore sûr d'avoir envie de parler. Vous comprenez, il n'y a pas de quoi être fier...

Tandis qu'Alma et moi établissions dans le strict cadre de l'école une relation amicale de peu de mots, une camaraderie plutôt, la mère tissait une toile autour de sa fille, qui la regardait faire sans jamais la contredire. J'ai longtemps cru que cela devait correspondre à un aspect de son ambition alors qu'elle n'avait d'autre rêve que celui de se rapprocher du soleil. Alma Sol a compris très tôt qu'elle ne ferait pas de vieux os en classe. Son élan naturel pour les études s'était cassé le nez contre le mur armé de la décision maternelle. En quittant San Antonio et ses vallées généreuses, cette mégère abusive avait forcé sa fille à oublier les quatorze premières années de son existence, à tirer un trait définitif sur cette famille avec laquelle elle disait n'avoir jamais rien partagé. Le seul héritage qu'elle avait été autorisée à conserver était son prénom. « Ce n'est pas ton pays, tu n'as rien en commun avec ces gens, tu vauds mieux qu'eux. Il faut regarder devant, ma petite, devant ! Il n'y a qu'ainsi que l'on avance. »

Tu parles d'une philosophie ! La mère Sol, ce n'est pas l'intelligence qui l'étouffait.

Si, du point de vue des professeurs, les progrès d'Alma étaient au point mort, la réalité était tout autre. Elle s'enrichissait en cachette, comme on alimente un trésor. Un trésor qu'elle cultivait à l'abri d'un monde hostile qui ne cherchait qu'à la railler, dans une langue connue d'elle seule, l'espagnol. Elle se taisait en classe, se taisait dehors, malgré une nature à la fois joyeuse et contrainte, mais elle lisait, dès que l'isolement le lui permettait, tout ce qui lui tombait sous la main dans cet idiome des jours heureux. Ainsi ce qui lui rappelait son enfance l'avait conduite vers un éveil de la pensée au-delà de sa portée.

Kierkegaard, j'étais incapable de prononcer son nom !

Elle se baladait avec les *Miettes philosophiques* cachées au fond de son cartable, qu'elle avait subtilisées à la bibliothèque municipale dans la section ouverte par un intellectuel sud-américain qui avait fui son pays dans les années trente. Elle me répétait sans arrêt dans un français subitement frappé d'une inquiétante précision, pour que le concept trouve son chemin dans mon esprit de gamin, que « chaque être humain est irréductible à la famille et au groupe et [que] chacun doit suivre sa propre vocation »...

Si seulement elle s'était appliqué ce principe ! Et moi qui m'étais imaginé qu'elle cachait simplement son ignorance derrière un

mutisme de circonstance ! J'étais tellement subjugué par tout ce qui constituait sa personne que je me serais mis au serbo-croate si elle me l'avait demandé. Je me suis contenté d'apprendre l'espagnol. Elle m'a ouvert l'esprit à une réflexion qui répondait à toutes mes interrogations secrètes. Au lieu de me questionner sur la nature humaine devant la glace, comme tous les mal finis dans mon genre, je lisais Socrate et j'y trouvais mon compte. Je me vautrais dans des emportements métaphysiques, l'immanence me perturbait, comment expliquer le moindre phénomène sans en déterminer l'origine, mais puisque je ne croyais pas en Dieu, l'idée d'un créateur unique me paraissait fantaisiste, je cherchais une solution dans le concept de l'homme comme chair du monde et je ne sais ni comment ni pourquoi, aujourd'hui j'y comprends que dalle, tout devenait limpide. La gymnastique des traductions simultanées entre nos deux personnes qui ne maîtrisaient pas la même langue était de vrais moments de cirque. Mais c'est justement à cause de cette barrière linguistique que nos cerveaux ont dû redoubler d'efforts et que de profonds liens se sont créés à notre insu. Nous étions les seuls à ignorer ce dont tout le monde faisait des gorges chaudes dans notre microcosme immobile, notre soi-disant amourette d'adolescents, car ce que nous partagions en toute conscience, oui je sais, ce n'est que ma version des faits, était plus riche et plus précieux qu'une banale infatuation adolescente.

C'était Le Vérable Amour.

Alma Sol voyait la lune d'un mauvais œil. Surtout lorsqu'elle était pleine. Et elle l'était ce matin d'avril où elle m'a annoncé d'un air goguenard qu'elle avait été sélectionnée parmi une centaine de candidats pour représenter la France au concours de l'Eurovision de l'année 1977. Je suis resté un long moment à nourrir les mouches de mon étonnement béat, alors qu'elle éclatait d'un petit rire nerveux qui semblait s'excuser de ne pas trouver la nouvelle plus réjouissante que cela. Moi, je n'avais aucune raison de me réjouir ! Je la voyais déjà partir loin de notre ville, échapper avant moi à cette forêt de hauts-fourneaux, rejoindre un soleil factice et surtout me laisser là, seul, son unique et véritable ami, si jeune et déjà abandonné.

« Mais tu ne sais même pas chanter ! » m'étais-je écrié.

Le concours avait lieu en Angleterre. J'avais toujours trouvé ça nul mais comme ma famille dérogeait rarement à la soirée « tous les paris sont ouverts », je m'étais paré d'une cape de fierté pour annoncer à la volée et plus précisément à maman que oui, c'était ma meilleure amie, pour ne pas dire la seule – Aurèle, tu ne me cacherais pas quelque chose – qui représenterait le pays cette année. Cette nouvelle a fait de moi le roi du monde pendant quelques semaines, puis, comme le reste, ma couronne est retombée dans les poubelles de la vanité cathodique et je suis retourné dans le moule discret qui fabrique depuis des siècles les gens de ma ville.

Maman, j'aurais voulu lui dire mon trouble, me confier à sa bienveillance, mais elle semblait toujours si loin de toute matérialité, elle donnait l'impression de vouloir connaître mon intimité, pourtant chaque fois que je m'apprêtais à céder, elle se dérobaît, comme gênée, soudain distante.

Le concours se déroulait un samedi 7 mai et nous étions tous devant notre écran de télévision. Je savais que l'école dans sa totalité, professeurs et proviseur confondus, jusqu'aux plus âpres et aux plus médisants de nos camarades railleurs, s'était donné rendez-vous pour la grand-messe qui, dans leurs esprits mesquins, devait voir s'effondrer cette jeune fille prétentieuse qui n'avait selon eux aucune légitimité à représenter la France, une Espagnole des tropiques et puis quoi encore, et qui avait fait son chemin en silence, sans que personne se doutât de rien.

Moi j'étais sûr qu'elle allait gagner. Elle s'en fichait tellement ! C'était pour faire plaisir à sa mère, avait-elle dit, au moins après ça

elle la laisserait tranquille. Est-ce vraiment ce qu'elle espérait ? Ou avait-elle déjà saisi la facilité avec laquelle une telle exposition de sa personne pouvait lui économiser des années d'un acharnement scolaire assommant et la projeter au centre d'un univers qu'elle aurait tôt fait de mettre à sa botte ?

Après tout, elle apprenait vite.

Bien sûr, elle l'emporta haut la main. Tout alla très rapidement ensuite. Elle se retrouva affublée d'un manager, d'un producteur et d'une attachée de presse, tous commandés d'une main de fer par sa mère, devenue par la grâce de sa fille une hydre toute-puissante.

Elle était venue dire au revoir à l'école, pour bien imprimer dans son esprit le souvenir d'un mauvais rêve qui n'avait que trop duré. Et elle m'avait chuchoté à l'oreille : « Tu sais, je ne suis pas sûre que tout cela me porte bonheur... Souviens-toi, c'était pleine lune quand je t'ai appris la nouvelle ! »

Je voulais croire qu'elle disait adieu à tout le monde sauf à moi. On se reverrait, on s'écrirait, puis, comme je deviendrais un grand chirurgien, c'est moi qu'elle épouserait quand elle aurait fait le tour du monde au moins trois fois et couché avec tous les beaux garçons qui croiseraient son chemin.

« Tu comprends, il faut bien que je vive un peu ! Tu es plus jeune que moi, mais toi aussi tu voudras la saisir, l'existence qui passe à côté de cette ville, loin de cette grisaille ! Et ne crois pas qu'on viendra te chercher, moi je suis l'exception qui n'arrive qu'une fois par siècle ! »

Je me souviens avoir cherché à lire dans ses yeux bicolores de fugueuse la véritable suite de notre histoire. Ma conscience encombrante me soufflait : « Arrête de te monter le bourrichon, tu n'es qu'un petit présomptueux naïf avec une tête de poireau, le pays des belles gueules c'est pas pour toi. »

Alma se révélait inconstante et fugace, elle entamait sa mutation, que restait-il de Kierkegaard ?

À mes pieds s'ouvrait le vide.

Les deux années qui venaient de s'écouler avaient été les plus riches, les plus fertiles de ma courte existence. À ses côtés, je m'étais débarrassé de ma peau de garçon un peu rustique. J'avais seize ans éclos. Bon, d'accord, j'étais encore puceau, mais j'avais fait l'expérience de la peau d'Alma ! Je l'avais touchée pendant ce qu'elle appelait nos séances d'apprentissage physiologique. Elle disait qu'on aurait l'air moins con le jour où on « le » ferait pour de vrai si on s'exerçait avant. Moi j'avais été d'accord bien sûr ! J'avais même commencé à croire que je n'étais pas si repoussant. J'accueillais avec un enthousiasme sans faille absolument tout ce qu'elle proposait. Je m'étais vu tomber dans ses filets sans penser une seconde qu'ils se refermeraient sur moi de cette romanesque et définitive manière. Je

me répète, j'insiste, je n'ai rien d'un héros de roman. Mais elle avait tout d'une grande tragédienne et le vent de la gloire l'a emportée.

Les années qui ont suivi le départ d'Alma se sont déroulées dans un ennui d'une lenteur irréaliste. Le monde autour de moi s'est refermé sur son quotidien d'ardoise, le soleil et la chaleur sont passés à côté de Longwy sans jamais plus y pénétrer, je n'ai plus quitté des yeux le chemin qui me permettrait d'échapper à l'existence morne de mes parents, pauvres hères qui laissaient s'envoler leurs rêves un à un, comme les arbres perdent leurs feuilles mais sans espoir de régénérescence. Mon parcours s'est déroulé sans accident, sans éclat non plus, j'ai fourni juste ce qu'il fallait d'efforts pour terminer ma scolarité, réussir mes premières années de médecine dans le gros du peloton, jamais ma tête n'a dépassé, j'avais trop peur du caillou qui enrayerait la machine, alors quand est arrivé le moment de choisir une orientation, mes aspirations de même s'étaient fait la malle en même temps que mes conquêtes successives, je n'aspirais plus qu'à endormir les hommes dont les vies me plongeaient dans une perplexité navrée.

Quinze années se sont écoulées sans que jamais Alma Sol me fasse signe. Quinze années se sont écoulées sans qu'elle quitte mon esprit une seule seconde.

Pourquoi m'aurait-elle appelé ?

Après tout, notre étrange amitié n'avait duré que deux ans et, transi d'amour comme je l'étais, je l'avais sans doute surestimée. Je n'ai jamais eu d'autres amies féminines. Les femmes, je vous l'ai dit, on sort ensemble, on bavarde, je couche avec elles, c'est un échange de bons procédés. Elles sont souvent plus intelligentes que la plupart de mes congénères masculins, mais pas question qu'elles s'attachent. La bernique c'est moi, mon rocher se prénomme Alma.

Elle a toujours été là, je crois même qu'elle a obstrué mon champ de vision, que c'est à cause d'elle que je n'ai pas été recruté par la vie comme n'importe quel autre homme de mon âge. Je suis le résultat d'un mélange d'expériences émotionnelles somme toute assez rares. Transpercé à treize ans par la flèche empoisonnée d'un Cupidon opiniâtre, laissé-pour-compte d'autres amours dans son almanach surbooké, je ne pouvais qu'attendre qu'il reprenne son ouvrage. J'avais pourtant changé. Après son départ, je m'étais mis à pousser comme une tige de roseau et des muscles avaient surgi dans l'ensemble de mon corps sans que j'y sois pour rien, faisant de moi une personne plus qu'acceptable, je dirais même, sans me flatter, convoitable. Et j'en ai bien usé. J'ai mis à profit les leçons de choses

découvertes avec Alma, sans me rendre compte que je ne faisais que transposer mon désir d'elle sur des corps étrangers. J'en suis même venu à regretter le respect et la timidité qui m'avaient empêché de la guider vers l'extase de la jouissance. Et oui, je suis de ceux qui ont appris la femme à travers l'amour de leur mère. De ça, on ne se remet jamais.

Un matin de mai 1993, presque exactement seize ans après ce jour dangereux où ma vie s'était trouvée amputée de sa part de tendresse, la secrétaire du service de chirurgie digestive dans lequel j'officialisais me fit savoir que j'avais un message. Une certaine mademoiselle Sol demandait qu'on la rappelle d'urgence. Elle avait laissé un numéro et avait insisté pour que l'on me joigne au plus vite.

« Ce n'est pas une actrice ? » avait demandé l'assistante.

Je n'avais pas pris la peine de répondre, j'avais trop peur de rompre le charme en ouvrant la bouche et que ce message tant espéré s'avère n'être qu'une supercherie. J'ai attrapé le bout de papier et je suis parti m'enfermer dans les toilettes comme un gamin qui se cache pour fumer sa clope. « Tu es trop bête, mon pauvre Aurèle, si tu te voyais, tu vas en prendre plein la gueule cette fois, et pour pas un rond ! »

Alma Sol.

La seule évocation de son nom m'avait précipité dans le souvenir d'une adolescence dont je m'étais extrait à coups de pied au derrière, porté par la certitude que mon destin échapperait aux frontières géographiques de ma naissance et qu'en quittant Longwy, je ne pourrais que me rapprocher d'elle. Alma Sol, c'était bien elle, avait choisi de revenir dans ma vie.

Je me souviens avoir été incapable de l'appeler de l'hôpital. Il me fallait être seul, protégé derrière les murs de mon intérieur, dans ma poussière familière, toutes issues fermées, je ne pouvais l'appeler que de mon téléphone. Le numéro sur le papier commençait par 01, elle était donc à Paris. Cette proximité soudaine m'a foutu un de ces tracs, de quoi réveiller mon ulcère !

Je suis tombé sur un répondeur en anglais. C'était bien sa voix, oui, elle n'avait pas changé, à peine plus grave, mais il y avait une lassitude un rien snob dans la façon dont le message invitait à parler et plus aucune trace de son accent espagnol. Disparu. À peine quelques secondes après avoir raccroché, mon téléphone a sonné :

« Je ne réponds jamais tout de suite. Même quand je suis là, j'attends de savoir qui m'appelle. Il y a tellement de gens à qui je n'ai pas envie de parler. Et puis il y a les gros dégueulasses qui font semblant de jouir au téléphone ! J'ai changé mon numéro des dizaines de fois mais ça ne sert à rien, on me retrouve toujours !... Comment

vas-tu depuis tout ce temps ? »

Désarmé. Si tant est que j'aie jamais porté d'armure, je me suis retrouvé l'âme à nu, exposée à la voix d'Alma Sol qui gazouillait dans mes oreilles rien que pour moi, pour moi tout seul à l'autre extrémité du fil. Voyons Aurèle, réveille-toi mon pote, tu cours à la catastrophe ! Tu entends ce qu'elle dit ? Elle vit dans un monde auquel tu ne peux rien comprendre ! Tempête sous mon crâne.

« Aurèle, j'ai besoin de toi. »

J'aurais sans doute préféré qu'elle reste légère, je l'aurais écoutée jusqu'au bout de la vie me donner les prévisions météorologiques. Au lieu de ça, cette petite phrase m'a déraciné, arraché à la torpeur qui commençait à s'emparer de mon cerveau.

« Je ne veux pas qu'on en parle au téléphone, j'aurais pu t'écrire mais ce n'est pas mon fort, tu sais. J'ai fait des progrès à l'oral mais l'écriture ce n'est toujours pas ça ! »

Nous nous sommes donné rendez-vous à mi-chemin entre les deux rives, sur l'île Saint-Louis, elle habitait place Saint-Michel, je n'étais pas loin de la République.

Moi, je savais à quoi elle ressemblait. Je n'avais rien perdu de son évolution. Comme je l'ai dit plus tôt, sa carrière, ses amours, ses ruptures, tout était consigné, à tel point que j'avais l'impression de la connaître mieux que moi-même.

Mais elle ? Comment pouvait-elle me reconnaître ? Quand bien même elle se serait souvenue de l'avorton qu'elle avait fait grandir en le quittant seize années auparavant, j'avais tellement changé qu'il m'arrivait de me pincer devant le miroir pour m'assurer que ce visage presque beau était bien le mien, que ce menton carré aux poils blonds et roux en désaccord total avec ma chevelure noire faisait partie de ma personne. Aurèle Gandolfo, mon nom, oui je vous l'ai dit, mes parents avaient la nostalgie de l'Empire romain, eh bien, c'est la seule chose qui n'avait pas changé.

Je n'avais pas voulu la revoir dans un bistrot. C'est sur le pont Saint-Louis, dans la foule des touristes japonais, que je l'ai attendue. Plus d'une heure.

Fatigué de regarder le clown équilibriste qui officiait depuis dix ans à mi-parcours des deux îles, j'allais renoncer. Repartir en sens inverse.

Tout à mon allégresse, j'avais trouvé l'eau du fleuve jaune à l'aller, à présent elle était grise, du même gris que mon humeur qui s'assombrissait à mesure que le soleil terminait sa course derrière les tours de Notre-Dame, dans le fouillis bruyant de la ville.

C'est dans cette lumière oblique qu'elle est apparue. Comme quelqu'un qui ne doute pas qu'on l'attendra, ou qui s'en fout tout simplement, ce qui ressemblait beaucoup à Alma Sol. Elle avançait lentement, dodelinant du chef, pareille à une promeneuse sans but, le

regard vague, légèrement au-dessus de la ligne bleue des Vosges.

C'est moi qui suis allé vers elle. Quoiqu'il m'ait semblé qu'elle m'avait déjà reconnu.

« Tu es tellement grand ! » s'est-elle exclamée.

Je l'ai trouvée si petite ! On aurait dit qu'elle avait rétréci de plusieurs centimètres ! J'ai mis quelques secondes à réaliser que lorsque nous étions gamins, je levais les yeux pour la regarder. Malgré tout, sa physionomie entière, identique au souvenir que j'en avais gardé, s'est imposée avec l'évidence d'une cathédrale, j'ai plongé aussitôt dans son regard vert-brun et je m'y suis noyé à nouveau.

« Aurèle, il faut que tu m'aides. Je vis un enfer. Ce métier me crève. En ce moment je prépare un album pour une nouvelle maison de disques et ils m'envoient à New York. Tu te rends compte ? Les producteurs ont réuni une équipe de gars, ils sont tellement connus que même moi qui ne lis pas les pochettes je me souviens de leurs noms ! Ça coûte un bras, j'ai intérêt à assurer et regarde-moi ! » Elle tendait ses deux mains tremblantes devant elle. « Je n'y arrive plus ! »

Elle avait retrouvé ma trace en passant par Longwy bien sûr. Dans notre classe, ils n'étaient pas si nombreux à avoir franchi le Rubicon et à avoir « réussi », comme on disait toujours là-bas. Anesthésiste à Paris, ce n'était pas aussi bien que chirurgien, mais c'était pas mal quand même ! Elle disait qu'elle souffrait du dos. Elle avait besoin d'un petit coup de main pharmacologique, elle geignait en se tordant un peu. Rien de très dangereux, quelques pilules pour faire passer la douleur. Son plus grand souci était les tremblements soudains qui s'emparaient de son corps tout entier et l'empêchaient de tenir sa tête droite en toute circonstance. Elle prétendait qu'ils provenaient du trac.

« Tu pourrais me filer du Valium ou du Zophren, t'inquiète pas je connais bien ces médocs j'en prends depuis longtemps !

– Mais bon sang, Alma, c'est un remède de cheval que tu me demandes ! Qui te soigne, qui est ton médecin ? Pourquoi ne vas-tu pas le voir ? »

Je n'en revenais pas ! Elle énumérait les anesthésiants avec plus de facilité qu'un pharmacien et donnait l'impression de connaître le Vidal mieux que moi ! Je n'ai pas eu le temps de goûter à la déception d'avoir été retrouvé pour de si sordides raisons. Elle m'avait hanté depuis des années, je n'étais pas prêt à la perdre à nouveau.

Je suis devenu son dealer.

Après tout, il valait mieux que ça tombe sur moi.

Ce soir-là nous sommes restés ensemble. Nous avons marché jusqu'à mon appartement dans lequel elle a refusé de pénétrer. Je l'ai laissée sur le trottoir pendant que je courais à l'étage chercher les médicaments en pensant, le cœur au bord des lèvres, pourvu qu'elle ne se taille pas, pourvu qu'elle n'ait pas disparu quand je redescendrai.

Bon sang, j'aurais dû insister pour qu'elle monte. Mais elle était toujours là quand je suis revenu, appuyée mollement contre le battant de la porte d'entrée, le sourire figé en direction de madame Huguette de la boutique d'en face, qui la regardait comme si elle avait vu un ange. Je l'ai attrapée par le bras juste à temps pour éviter les présentations, lui ai donné un antidouleur et un léger calmant, de quoi la faire planer un peu, puis nous avons continué jusqu'au canal, et nous nous sommes assis au bord de l'eau. Le ciel était clair, la nuit, américaine, elle a levé les yeux et m'a dit :

« Regarde, la lune est presque pleine ! »

Ce matin je me suis forcé à quitter mon nid pour aller prendre l'air. Il faut dire que malgré l'espace dont je jouis, la surface de l'appartement semble diminuer chaque jour. Je croule sous les livres, les journaux, les papiers de toutes sortes. Je ne range rien et conserve tout. C'est une manie de vieux célibataire, personne n'est là pour me faire la morale et ma femme de ménage s'est fait une raison. Elle contourne. D'ici peu, elle n'aura plus rien à nettoyer, chaque centimètre sera occupé par l'envergure de mon savoir. Mon cerveau est une très grande bibliothèque. Je ne retiens pas le visage des hommes, mais tout ce qu'ils écrivent et c'est déjà bien assez. Je vis seul dans un cinq-pièces au deuxième étage d'un immeuble signé par un architecte du XIX^e. J'aime l'idée qu'on ne m'obligera jamais à déménager, on ne détruit pas les monuments classés, non ? Chaque pièce est remplie de mes classeurs, de mes ouvrages toutes disciplines, j'ai même gardé mes cahiers d'écolier ! Pas un mur qui n'ait ses étagères. J'ai possédé quelques tableaux, de vieilles croûtes récupérées chez mes parents pour donner au lieu un semblant d'âme, mais ils n'ont tenu que le temps de vider les caisses de bouquins d'épistémologie, d'anatomie, d'anatomo-pathologie, d'anesthésiologie et tout le reste. Au début j'avais l'intention de recevoir. La famille, il me reste Cornelia, ma sœur, commerçante à Longwy, et quelques cousins, ainsi que les amis que je comptais me faire. Puis, devant ma difficulté à créer des liens dans cette ville où l'on ne passe pas chez les gens à l'improviste, devant mon absence totale d'hospitalité, mon irresponsabilité culinaire et la vitesse à laquelle j'ai rempli ce lieu, après une première visite désastreuse, ma sœur a décidé qu'elle préférerait aller à l'hôtel quand elle venait à Paris, et mes connaissances, il est plus sage de les rencontrer à l'extérieur. Quant à mes aventures, c'est moi qui vais chez elles et je me sauve toujours avant le lever du jour. Les collègues... eh bien, ce ne sont que des collègues, avec lesquels je partage au pire une clope à la sauvette, au mieux un mauvais déjeuner à la cantine.

Mais ce matin, un pressentiment étrange m'a poussé dehors. Une sorte d'intranquillité pesante. En sortant de chez moi j'ai acheté une pomme à madame Huguette, la marchande de quatre-saisons, et j'ai remonté la rue vers le canal. Je me suis arrêté au tabac du coin tenu par une famille de Chinois dont le jeune fils parle un français chaque jour plus appliqué, j'ai acheté *Le Parisien*, le seul journal que je

comprenne en dehors de la *GDD*, un paquet de Vogue bleues, et je me suis assis à l'une des deux tables minables en plastique, sur le trottoir devant la vitrine. C'est là que se posent les fumeurs interdits de tabac dans les lieux publics. Hypocrisie d'un siècle qui vend la mort en interdisant de la consommer ! Je ne fume pas beaucoup, d'où les cigarettes de bonne femme, et jamais à la maison, je n'aimerais pas mélanger l'odeur du tabac froid à celle de mes livres. Mais une petite clope par-ci, par-là, c'est un peu comme gratter le fond d'une casserole de crème anglaise avec une spatule et la lécher jusqu'à ce que le goût du bois se confonde avec celui de la crème.

Dans le bistrot-tabac, ça sent le riz bouilli et le glutamate, il m'arrive parfois d'y avaler un plat quand le ras-le-bol des repas d'hôpital se fait sentir. Madame Trong a l'air fâchée sept jours sur sept mais cache un sens de l'humour à nul autre pareil et ne me refuse jamais un bol de soupe.

Jusque-là tout allait bien. J'ai ouvert le journal à la dernière page, j'ai toujours lu la presse à l'envers, et là, en plein milieu de la rubrique Spectacles, une photo d'Alma Sol, tiens je ne l'ai pas celle-là, quand a-t-elle été prise ?

Cette fois les termes sont clairs. On parle de l'absence prolongée de « cette chanteuse victime d'une profession qui recrache ce qu'elle a trop longtemps mastiqué », on s'interroge sur ce bruit qui court selon lequel elle aurait été aperçue pour la dernière fois dans une île des Caraïbes, l'une de ses amies aurait signalé sa disparition, après avoir conservé ses bagages trois mois sans qu'Alma vienne les réclamer.

Je ne vais tout de même pas appeler la police une nouvelle fois. C'est moi qui finirai par avoir des ennuis. Et puis c'est compliqué d'obtenir des informations quand vous ne faites pas partie de la famille. Cette amie qui est citée... cette Diane... Son nom ne me dit pas grand-chose. Est-ce la personne dont elle m'avait parlé et qui l'avait invitée il y a plus d'un an... ou était-ce un ami... ? Je ne me souviens plus.

Le flic m'avait prévenu, j'en entendrai encore parler. Même si on n'évoque pas explicitement la « disparition », l'étau se referme sur mon cœur, l'appréhension se précise. Inutile d'avouer que depuis le papier du *Grand dommage dominical*, j'ai déjà appelé son domicile à de nombreuses reprises et laissé tant de messages sur le répondeur qu'il n'en prend plus, j'ai fait le guet au pied de l'immeuble, au 10 de la place Saint-Michel, et j'ai passé deux nuits entières avec les clochards de la rue Saint-André-des-Arts, ils m'ont promis de surveiller l'entrée moyennant quelques euros, ils la connaissent, il y en a même un qui l'appelle « ma p'tite dame » après qu'une nuit de gel, elle lui a ouvert la porte de son appartement pour lui donner des couvertures et un grog au rhum vieux ! Il a revendu les couvertures mais s'en souvient

encore. Qu'importe, je n'attends pas grand-chose de ces ivrognes qui auront tôt fait de boire les billets que je leur ai laissés et oublieront leur mission dans les vapeurs d'un mauvais vin.

Si seulement sa mère était vivante, elle au moins serait facile à trouver. Mais elle est morte l'année dernière des suites d'une longue maladie, comme on dit dans la presse. J'ai découpé une photo de l'enterrement parue dans un journal à scandale où Alma n'a pas l'air affectée, elle ne pleure pas et n'a même pas pris la peine de souscrire à la tradition des gens de son milieu qui chaussent des lunettes noires pour cacher leurs yeux secs. Ce sont ses mots, cruels et cyniques. À l'image du regard qu'elle porte sur sa profession.

J'ai rebroussé chemin et, une fois devant mon immeuble, madame Huguette m'a apostrophé, c'est sans doute l'heure des cancons : « Vous avez vu le journal ? Il n'y en que pour elle. La chanteuse qui a disparu. Vous savez, Alma Sol. Vous la connaissez, non ? Je l'ai vue devant chez vous ! J'en suis sûre maintenant, c'était elle ! J'osais pas vous demander ! Depuis le temps ! Ah, si j'avais su, je lui aurais fait signer mes disques ! Moi je l'aimais bien mais ça fait un bail qu'on ne la voit plus à la télé ! » Et de sortir de son tablier un *Nous deux* chiffonné pour me montrer un autre article qui titre au-dessus d'une photo peu flatteuse : « Qu'est devenue Alma Sol ? »

Elle fredonne l'hymne de sa jeunesse. Madame Huguette croit aux chansons mais à ce jour, ça ne lui a pas porté bonheur. Elle m'a confié, dans un de ses moments bavards, qu'elle avait aimé un Italien du Sud qui chantait comme Caruso. Il l'a plantée là le jour où il a posé les yeux sur le fruit abîmé de leurs amours, une petite Marie qui a cinq ans aujourd'hui et pour toujours.

Depuis ce matin du 7 février 1995 où elle m'avait posé un lapin dont j'ai mis dix ans à me relever, hormis les colis de vaisselle et tout ce foutoir que j'ai reçu par la poste, je n'ai eu aucune nouvelle d'Alma. Aucun contact avec elle. J'ai respecté sa décision. Même sa lâcheté, je l'ai trouvée acceptable. Je n'ai jamais cherché à lui parler. Jusqu'à ce qu'elle m'appelle, comme si de rien n'était, pour me raconter sa vie et ses projets de voyage.

Alma est exaspérante, il faut l'admettre. Mais chaque fois que j'entends sa voix ou que je la rencontre, je retombe dans cet abîme d'amour absolu dont il est évident qu'elle connaît la profondeur. Elle dit qu'on s'est ratés une première fois, qu'on s'est ratés la deuxième fois et que la troisième sera la bonne. Qu'on est faits pour terminer notre vie ensemble. Qu'elle sait peu de choses en ce bas monde, mais que de ça, elle est absolument sûre.

Après coup j'ai pensé qu'elle sonnait faux, que cet appel cachait un aveu qu'elle s'apprêtait à me faire. Mais je n'ai pas écouté ma raison qui se manifeste uniquement par intermittence parce qu'elle m'interdisait d'espérer à nouveau.

Une certitude cependant ne m'a plus quitté.

Quelque chose de grave lui était arrivé.

Quand j'ai retrouvé Alma Sol, au début des années quatre-vingt-dix, elle était dans un état pitoyable. Une mauvaise chute – c'est ce qu'elle prétendait, où ? quand ? comment ? Elle ne donnait jamais de détails – lui avait laissé le dos fragile et elle craignait tellement la douleur qu'elle avalait n'importe quoi pour ne pas risquer de la voir surgir. Les analgésiques les plus courants avaient rapidement été remplacés par des substances plus fortes et plus efficaces et elle aimait par-dessus tout cet espace de calme ouaté qu'ils ouvraient dans sa tête. Elle disait que ça lui enlevait aussi ce foutu trac qui la faisait trembler de façon ridicule. Son nom lui permettait tous les excès et lui évitait jugements et interdictions. Sa carrière avait pris un tournant frénétique au sortir des années quatre-vingt. Tout le monde était sonné par la décennie qui se terminait et la suivante commençait à fermer les vannes d'un gaspillage hypnotique. J'en ressentais les effets jusque dans ma profession pourtant si éloignée de ce monde où l'argent semble n'avoir qu'une valeur subjective. Elle s'en tirait plutôt bien, sa mère était passée par là et avait su, dès le début, se prémunir contre la plupart des accidents économiques. C'est ce que croyait Alma.

Elle acceptait tout ce qu'on lui proposait par peur de rester inactive, les journées valsaient entre les portes des studios, des plateaux, des avions et des trains qui n'arrivaient jamais à la retenir très longtemps. Elle disait qu'elle comptait les jours passés chez elle et qu'il n'y en avait pas assez dans une année pour obtenir la nationalité française ! Son cynisme s'était affûté. Sa mère avait été remplacée à la tête de sa carrière par différents bureaux d'avocats et de financiers, dont le seul point commun avec madame Sol était de la conserver dans l'ignorance de ce dont elle pouvait disposer mais de s'assurer qu'il y en ait suffisamment pour lui permettre de vivre comme elle l'entendait, c'est-à-dire au-dessus de ses moyens, cela en échange de substantiels pourcentages. Elle ne voyait pas souvent sa mère qui, d'après elle, vivait une dernière jeunesse sur les plus gigantesques paquebots jamais construits, sillonnant les mers du globe avec un vieux beau qui exigeait qu'on l'appelle papi et qui la reluquait du coin de l'œil chaque fois qu'ils se croisaient, dans un désir refoulé de se farcir la fille après avoir usé la mère. Elle collectionnait les boyfriends, de préférence ceux qui étaient photogéniques, et en changeait comme de robe, ne sortant jamais plus d'une fois avec le même. Elle cultivait avec

simplicité l'art de se faire aimer d'une presse d'habitude prompte à déboulonner ceux qui nagent dans les eaux troubles du passage jamais vraiment réussi à une notoriété mondiale et incontestée.

J'ai cru que j'arriverais à la sevrer. Au moins, sous ma protection, ne risquait-elle pas de s'empoisonner.

Nous prenions plaisir à nous revoir, à flâner entre le quartier Latin et le haut Marais, je refusais de lui fournir plus que sa consommation mensuelle en psychotropes et je remplaçais chaque mois une petite quantité de cachets par des placebos. En la forçant à respecter ce rendez-vous régulier, c'est à moi que je pensais, c'est moi que je comblais.

Nous marchions parfois le long du canal jusqu'aux portes de Paris. Elle aimait cette mutation de la ville, inconnue des touristes, où elle avait l'impression de croiser de vrais humains.

Les vrais humains ! Elle s'en tenait à distance comme si elle n'en était pas. Personne ne la reconnaissait dans ces quartiers. Ça la reposait. Elle aimait traîner dans le marché du quai de l'Oise, derrière la paroisse, s'extasiait sur les prix que l'on y pratiquait, et nous revenions inmanquablement les bras chargés des fruits exotiques qu'elle avait achetés pour trois fois rien et qui pourrissaient à vue d'œil sur le chemin du retour.

Elle me parlait de sa vie, des livres qu'elle préférait, de poésie surtout.

« Tu te souviens des philosophes ? Aujourd'hui je n'y comprends plus rien ! Mon pauvre cerveau a rétréci, lire me fatigue, et plus ça va, plus j'ai l'impression de devenir bête... Il n'y a que la poésie qui ait encore un sens pour moi... Tu veux que je te fasse une confidence ? Je n'ai jamais osé le dire à personne, je me sens comme un imposteur dans ma propre existence. Je suis une coquille vide. »

J'essayais de la convaincre que ce qu'elle était devenue ne devait rien au hasard. Seul son talent l'y avait menée et même si sa route avait été tracée par sa mère, c'est elle qui en avait creusé le profond sillon, solide et éternel. Elle levait les yeux au ciel. Dès que j'évoquais l'avenir, la trace qu'elle laisserait dans l'histoire des hommes, elle pouffait et me traitait de rêveur impénitent. « Tu es trop gentil, Aurèle, mais tu ne crois pas un mot de ce que tu me dis... Enfin, c'est généreux de ta part d'essayer ! »

Elle parlait de son appartement qu'elle aimait tant mais fréquentait si peu. Elle n'invitait jamais personne chez elle, avec les hommes elle préférait les hôtels et se vantait de pouvoir tenir un guide des plus beaux nids d'amour parisiens.

« Un jour, je mettrai tout ça dans un livre, ça fera un best-seller ! »

J'aurais dû entendre le grincement de ses dents. Mais pour l'heure, le premier degré me convenait parfaitement. Je riais de bon cœur en

me disant que mon bonheur ressemblait à une jeune femme qui surfait sur une vague perpétuelle.

Ce jour-là, nous flânions sur les rives de l'Ourcq. Elle était longue et désirable, je lui ai pris la main. Elle n'a pas tressailli. Ne m'a pas regardé. Elle a resserré l'étreinte de ses doigts et nous avons continué à marcher ainsi, muets, tendus, ne sachant que faire de cette émotion. Moi qui suis si timide, quand il s'agit de passer à l'acte, je compte toujours sur le courage des femmes, sur leur désir et l'absence de gêne que son expression provoque. Elles s'encombrent de si peu... J'étais à mille lieues de m'imaginer qu'Alma puisse être aussi embarrassée que moi, après tout ce qu'elle m'avait raconté.

« Oui mais ça, c'est quand je ne suis pas amoureuse. »

Pour l'heure nous marchions. Mon esprit galopait de plus belle : Il va bien falloir qu'on rebrousse chemin, qu'on se retourne et qu'on change de main. Il va bien falloir que je me lance. Que je l'embrasse, que nous nous embrassions, depuis le temps que j'en rêve. Elle, je ne sais pas, je n'ai jamais su. Elle est un paradoxe sur deux belles jambes. Il n'y a souvent aucun rapport entre ce qu'elle dit et ce qu'elle pense. Elle échappe à toute caricature du genre, c'est une femme-fleur, une femme-fruit, je ne sais pas comment j'ai pu exister sans elle.

Ça y est, on était arrivés à l'écluse, nos corps se touchaient, elle m'embrassait, elle me soufflait sa vie dans les entrailles, je ne souffrais de rien, j'étais prêt à tous les sacrifices, je ferais la poussière chez moi, j'apprendrais à cuisiner, je jetterais mes journaux, je jetterais mes bouquins, non pas mes bouquins, j'achèterais un téléphone portable, un ordinateur et on se marierait. Oui on se marierait. Coûte que coûte. Ce serait comme elle l'avait dit quand nous étions adolescents.

Je revis la scène, au ralenti, intacte.

Elle m'embrasse, je suis en nage, mon cœur est un tambour-major, je ne sais plus à partir de quand je reprends confiance. La première seconde m'a cueilli ; l'angoisse, le trac ont perverti les deux suivantes, et la béatitude est venue finalement recouvrir l'instant de son manteau scintillant.

Je l'embrasse.

Oui, Paris est follement romantique ! Je nage en pleine ataraxie.

Rien n'est moins simple que d'envisager une vie commune avec une femme dont le quotidien est réservé au divertissement du public. Surtout si elle a décidé de ne rien sacrifier à ce qu'elle nomme sa domination. « Je déteste la foule, tu comprends, Aurèle, si je fais ce métier, c'est pour m'élever au-dessus des gens, hisser la tête hors de la masse des hommes. Je ne les méprise pas, au contraire, mais je ne veux pas qu'ils me touchent. Je ne supporte pas qu'on me touche ! »

Alma a de violents accès de misanthropie, je m'estime heureux d'être de sa « famille ».

Je veux qu'elle choisisse un lieu où s'établir avec moi. Elle n'a pas souhaité connaître mon domicile, qu'importe, nous investirons un nouvel endroit. Ensemble.

Depuis dix ans elle règne sur les plus beaux toits de Paris. Les plus belles coupoles, la plus belle cathédrale sont à la portée de son regard. Elle aime raconter qu'elle entretient une relation privilégiée avec Dieu, qu'elle retrouve la dévotion de son enfance, quand sa tante l'emmenait à l'église, un soir par semaine, avec la ribambelle de cousins et cousines. Elle me raconte que la bigoterie était une fête en ce temps-là. Sa mère ne l'accompagnait jamais, elle détestait ces manifestations bruyantes de la foi catholique, pratiquée par ceux qu'elle comparait à des chiens enragés, ces villageois heureux qui n'engueulaient jamais que les saints dans leurs prières et vibraient à l'unisson d'une homélie approximative hurlée par un curé récalcitrant, pendant que les moustiques se tapaient le gueuleton de leur vie en aspirant le sang de leurs mollets rebondis. Les moustiques avaient bon dos. Sa mère prétendait qu'ils étaient la cause de son principal tourment et elle jurait à sa fille que le temps viendrait vite où ces bestioles suceuses de vie ne seraient plus qu'un lointain et détestable souvenir.

Alma parle donc avec Dieu. Je me souviens d'une conversation, plutôt un monologue, juste avant l'Eurovision, où elle m'avait raconté la vie de Job en me jurant que si un jour elle se mariait à l'église, elle demanderait à quelqu'un d'en lire des passages. Je ne connaissais rien à la vie des saints, ma famille ne croyait qu'à l'industrie et à la politique et avait estimé ridicule l'obligation de m'inscrire au catéchisme, j'avais donc été malade une heure par semaine pendant

trois années consécutives. Mais j'en savais assez pour comprendre que Job était le moins sexy d'entre eux et que sa foi avait été mise à mal par trop de malheur et de pauvreté. J'avais trouvé son choix étrange. À mon habitude, je n'avais posé aucune question, trop heureux de partager quelques-uns de ses projets d'avenir, de pénétrer l'étrangeté de ses désirs.

Dans son appartement où chaque fenêtre est orientée sud-est, forçant la chaleur du soleil à travers la plus épaisse tenture, j'ai passé de nombreuses nuits agitées. Alma a le sommeil instable. Elle est comme une mer tourmentée par des courants contraires. Elle rêve en espagnol alors qu'elle prétend ne plus parler cette langue et ne se souvient que de ses cauchemars.

Je n'aime pas cet endroit.

Les fissures sur les murs n'ont rien d'élégant et semblent s'élargir chaque jour davantage. La cuisine tout en longueur ne permet pas qu'on y prenne de repas, pour cela il y a la salle à manger dans laquelle trône un plateau de marbre posé sur deux tréteaux de métal, assorti d'un buffet années trente dont personne d'autre qu'elle n'aurait jamais voulu et qu'elle a sans doute payé une fortune.

Pourtant, chaque fois que nous nous y retrouvons, c'est une fête. Elle s'est mis en tête de me présenter tous les gens qu'elle connaît pour, dit-elle, me faire sortir le nez de ma pharmacie. Elle dit les gens. Jamais les amis. Et quand je lui demande si certains en sont, elle élude encore.

« Personne ne refusera un dîner chez Alma Sol, je n'en donne jamais ! Mais ne t'inquiète pas, je ne suis dupe de rien. »

Elle se met en quatre pour monter de somptueuses soirées en mon honneur où se pressent des invités tous plus célèbres les uns que les autres. Ils arrivent ensemble et repartent de même comme un essaim de guêpes malfaisantes. Jamais ils ne l'invitent en retour. Ils s'extasient sur le moindre chapeau mexicain et sont prêts à jurer dans la seconde qu'ils n'ont jamais, jamais rien goûté d'aussi fin que la cuisine d'Alma Sol. C'est vrai qu'elle est bonne sa cuisine, mais je préférerais qu'elle me la réserve. À moi tout seul.

C'est bizarre, je sais qu'elle n'a pas atteint un niveau de notoriété comparable à celui de ces incontournables stars de cinéma qui peuplent l'inconscient collectif, mais elle est très populaire. Et plus je passe de temps à ses côtés, plus je me rends compte qu'elle est méprisée par ses pairs mais véritablement aimée des gens de la rue. Il faut dire qu'elle ne refuse jamais un sourire, un baiser. Elle s'arrange toujours pour que chacun ait ce qu'il attend, elle dit vouloir laisser un

bon souvenir dans l'esprit des gens, « et tant pis si demain je suis remplacée par une autre ». Elle dit que maintenant qu'elle n'est plus seule, elle peut donner sans compter, car ce qu'elle possède, personne ne peut lui enlever. Alors elle passe des heures à signer des cartes avec sa photo que son manager récupère et poste régulièrement. Celui-là, je lui réserverais bien un chien de ma chienne si j'en avais une. Il est d'une cupidité insatiable et ne s'en cache même pas. Monsieur 15 % je l'appelle.

« Tu exagères, je ne sais pas ce que je ferais sans lui, il gère tout, il fait le lien, évidemment tu ne peux pas comprendre, ta vie se résume à trois consultations par semaine et des opérations le reste du temps. Et en plus, ce n'est pas toi qui opères ! »

Et vlan ! Alma, il ne faut pas la contredire. Elle devient agressive et crache un venin sec sur tous ceux qui s'y risquent, sans distinction. Je m'attendais un peu à ce qu'elle raille mon ambition d'adolescent, loin des réalités du monde et surtout bien au-delà de mes aptitudes réelles, je ne suis pas devenu chirurgien, soit, ça ne mérite pas tant de méchanceté. Par moments, je suis persuadé que sa mère a déteint sur elle. C'est le malheur qui rend ainsi, celui d'une femme frustrée et confite dans l'aigreur. Pourtant, c'est la voix d'Alma qui débite ces perfidies et je me prends à essayer de deviner ce qu'elle a pu vivre de si douloureux depuis qu'elle a embrassé la gloire pour, à son tour, transpirer l'amertume.

Son intérieur est disparate, comme elle, un peu incohérent. Il tient du décor plus que du foyer. On dirait qu'elle s'est meublée avec des souvenirs de voyage. Il n'y a qu'une pièce du mobilier qui semble avoir été longuement réfléchie, son lit. Énorme en largeur et en hauteur, comme ces lits anglais qu'on ne voit que dans les films. Le mien est aussi bas que le sien se dresse comme un trône. Elle y a d'ailleurs ajouté une tête de lit en forme de couronne. C'est d'autant plus troublant que les plafonds ne sont qu'à deux mètres. Il faut se hisser pour l'atteindre et la première nuit je n'ai pas fermé l'œil de peur de me casser la figure. Parfois, je me réveille et elle n'est plus là. Je la cherche dans le dédale des pièces plongées dans un noir imprécis pour la trouver recroquevillée sous la couverture d'un petit lit d'enfant, au fond de la chambre d'amis.

Nous avons cela en commun. Des chambres d'amis sans amis. Des chambres d'enfant sans enfant.

Je n'ose pas la réveiller mais le lendemain, quand je la retrouve à mes côtés, elle se blottit contre moi et me dit : « Je n'ai pas l'habitude, tu comprends, je ne dors jamais avec personne, il me faut encore un peu de temps ! »

À moi aussi.

Elle s'ouvre chaque jour un peu plus. Je n'ai plus peur qu'elle

disparaisse. Elle s'attendrit. Quand je lui demande pourquoi elle n'est la femme de personne, la mère de personne, elle me regarde avec son petit air triste, un œil vert pâle, l'autre marron d'automne, et me répond que la réussite est un amant exigeant, qui ne se gagne que par un combat quotidien et que ce combat est égoïste.

« Je suis l'enfant de mon travail, l'épouse de ma sueur, une nonne du show-business. »

Et tu travailles pour trois maquereaux, ne puis-je m'empêcher de penser. Elle refuse de me laisser m'occuper de ses affaires. Elle prétend que si tout a fonctionné jusqu'à aujourd'hui, il n'y a pas de raison que ça cesse. Elle a une étrange confiance dans sa capacité à générer de l'argent.

Moi, la vie, je l'envisage simplement, encore plus simplement depuis que j'ai retrouvé Alma. Je veux la passer avec elle, à l'attendre s'il le faut, elle a besoin d'un cadre, je serai ce cadre.

Elle souffre beaucoup moins ces derniers temps, l'amour la tient éloignée des médicaments, elle oublie de m'en demander. Les voyages se sont calmés, elle tourne pour une chaîne de télévision, elle s'amuse.

« Je n'ai aucun talent mais on vient me chercher, alors j'y vais et je sors de ma peau le temps des prises de vues, ça me fait des vacances. C'est comme pour la chanson. Tu te souviens en 77, je ne savais pas chanter ! Je me demande encore comment j'ai fait pour gagner ! Et puis la chanson était niaise, non ? »

Je me sens capable de relever le défi. J'épouserai Alma Sol parce que pour moi ça revient à épouser l'incarnation de l'amour. À prendre le chemin du bonheur, tranquillement. Je sais les heures que nous partageons fragiles, mais je veux croire à cette chance. Elles m'ont fait oublier celles solitaires et poussiéreuses passées sous des piles de publications scientifiques et autres. Mes livres doivent s'ennuyer tout seuls. La poussière aussi. Moi qui dormais comme un nourrisson pour fuir la mort. Moi qui craignais plus que tout les réveils sans joie, dictés par le quotidien abrutissant, aujourd'hui c'est l'heure du coucher que je repousse quand elle n'est pas dans mes bras. Éveillé, je suis sûr de penser à elle, alors que la nuit mes rêves ne m'appartiennent pas.

À la fin de l'année suivante, nous comptions au moins soixante jours passés ensemble. Ça commençait à ressembler à une vie de couple. J'en redemandais. Elle, je crois qu'elle n'a pas touché terre pendant cette période, trop heureuse d'être attendue quelque part, aimée avec autant de constance, elle ne savait pas que c'était possible. Quand elle s'absentait un peu trop longtemps, un peu trop loin, elle m'envoyait des cartes postales sur lesquelles figuraient des églises, des mosquées, ou encore des temples, toujours des lieux de culte. Et elle indiquait à côté d'une flèche : « J'aimerais être ici avec toi. » Ou encore : « Je ne retiens aucune beauté puisque tu n'es pas là. » Un jour elle m'a téléphoné d'Anchorage, elle m'a dit :

« Je suis debout à côté d'un grizzli de 2,50 mètres, il fait moins 35 dehors et l'aéroport est un supermarché coréen chauffé à blanc. Tu viens ? »

Je craquais à chacun de ses coups de fil qui me cueillaient en général au beau milieu de la nuit. Ils ne duraient jamais assez longtemps pour que je me réveille suffisamment et trouve quelque chose d'intelligent à dire. Je me contentais d'un borborygme lascif et je tendais l'oreille. Elle savait que je ne pouvais la rejoindre. Son escale vers Tokyo était de courte durée et elle s'envolerait ensuite pour l'Allemagne. Mais elle crânait de toutes ses forces ! Comme si elle voulait me prouver que le lien résisterait à l'éloignement. Quand elle raccrochait, j'attendais que mon cœur à vif se calme et ne retrouvais le sommeil que dans les minutes qui précédaient la sonnerie du réveil.

Nous n'étions pas loin de Noël. Nous avions décidé de passer le réveillon ensemble, elle avait prévenu sa mère qui n'avait pas apprécié sa défection. Pour une fois qu'elle descendait de son bateau, sa fille aurait tout de même pu venir l'embrasser. Quelle ingratitude ! De mon côté cela avait été moins compliqué, ma sœur avait sa famille et se souciait de moi comme d'une guigne, j'aurais pourtant aimé lui confier mon bonheur.

Alma revenait de je ne sais plus quel pays, elle avait chanté devant des pins centenaires à l'orée d'une forêt, dans un froid de gueux à demi dénudée par un jeune couturier qui n'habillait que l'été et elle rentrait plus tôt que prévu avec un rhume carabiné. Qu'importe, j'avais tout préparé, l'aspirine, le caviar, dont elle raffolait, le krug millésimé, je m'étais ruiné en victuailles mais surtout dans l'achat

d'une bague en or rose sertie de ses pierres précieuses favorites, diamant et rubis, que je comptais lui glisser au doigt, à l'heure où les familles se souhaitent un joyeux Noël.

Elle était déjà là quand j'ai introduit ma clef dans la serrure, l'appartement était plongé dans la pénombre suave des bougies qui en constituaient l'unique éclairage. Elle m'attendait sur son lit, emmitouflée de la tête aux pieds dans une couverture de cachemire, une main dans la boîte de kleenex et l'autre devant la bouche pour étouffer un éternuement.

« C'est le quatre-vingt-dix-septième aujourd'hui, j'ai compté ! »

Nous avons passé quatre heures à boire et à manger sur ce podium dédié à l'amour et, à minuit, j'ai sorti la bague et la lui ai donnée. Je n'ai rien dit, le trac me paralysait, et j'ai instantanément oublié tout ce que j'avais échafaudé. Elle a compris, évidemment.

« Tu veux m'épouser ? Vraiment, tu veux que je sois ta femme ?! »

Cela lui semblait tellement irréel ! Elle s'est levée d'un bond et s'est pris le plafond sur le haut du crâne. Ça l'a fait retomber comme une poupée de chiffon et elle s'est mise à rire en se tenant la tête.

« Mon Dieu je suis saoule ! Je rêve, dis-moi que je rêve ! Ma mère m'a dit que personne ne voudrait jamais m'épouser, que je ne suis faite que pour le plaisir ! Tu veux vraiment m'épouser ??? »

Elle répétait ça en riant, je ne pouvais pas en placer une. Elle a regardé la bague et a ri de plus belle.

« Aurèle, comme elle est belle ! On dirait une vraie ! Ça m'est égal, j'adore les bijoux de pacotille ! Et alors celle-là est sacrément bien imitée ! Regarde comme elle brille !!! »

Puis elle s'est mise à crier « OUI OUI OUI OUI ! ».

J'en ai déduit que c'était gagné, Alma Sol deviendrait ma femme dans les premiers jours de la nouvelle année avec à son annulaire droit une bague en or rose sertie d'un diamant jaune et d'un rubis incandescent qu'elle prenait pour une bague à deux sous.

Rien ne se passe jamais comme prévu.

L'année 95 est arrivée vite. Je me suis réveillé le 17 janvier en apprenant qu'un terrible séisme avait ravagé la ville de Kobe.

Les trois semaines qui venaient de s'écouler avaient été mornes, par rapport à la joie qu'avait libérée dans nos cœurs la décision prise la nuit de Noël. Quelques heures plus tard, elle s'était réveillée un peu groggy, de mauvaise humeur, avec le nez tellement bouché qu'elle n'arrivait plus à respirer. Je lui avais préparé son thé favori avec une grande cuillerée de miel, et apporté au lit.

« Alors il faut qu'on fixe une date, non ? Tu veux qu'on se marie où ? Et comment ? Franchement, tu es sûr que tu veux te charger de tout ce foutoir ? On n'est pas mieux comme ça ? Qu'est-ce qu'on a besoin de passer devant le maire ? »

Ses pieds étaient froids, je les avais pris dans mes mains. Elle déchantait, flippait, que craignait-elle, ma longue cigale, que la vie s'arrête le jour de son mariage ? Nous n'en avions plus parlé pendant trois semaines. Le jour du tremblement de terre, elle m'avait téléphoné pour me dire qu'elle voulait ce mariage. Le plus vite possible ! Elle repartait au Japon le mois suivant et ne voulait pas mourir en portant le nom d'un père dont elle ne savait rien.

Nous avons fixé la date au 7 février. Elle disait que le petit signe sur son front était un 7, qu'elle était née le septième jour du mois de décembre et qu'elle mourrait un 7 décembre. Même s'il fallait pour cela forcer un peu la nature. Elle aimait les comptes ronds et les nombres impairs.

Le 7 février 1995, à 10 heures du matin, je me suis présenté seul à la mairie du VI^e arrondissement, mon témoin m'attendait. Il y avait Cornelia, ma sœur, qui pour le coup ne se fichait plus du tout de moi.

J'avais tenu à ce petit cérémonial. Laisser Alma arriver de son côté, accompagnée de son éternel Monsieur 15 % et de sa mère sans doute, ce qui m'enchantait moyennement, mais rien n'aurait pu ternir ma joie ce jour-là. Laisser Alma venir à moi dans une robe que j'avais refusé de voir. Je voulais tout faire dans les règles. Je trouvais ça plus romantique.

Dans la salle des mariages nous n'étions que trois. Et le maire, qui s'était dérangé personnellement pour sceller l'union d'une artiste qu'il

admirait depuis toujours et qu'il s'enorgueillissait de compter parmi ses administrés.

10 h 30 ont sonné. Le maire a toussé. Ma sœur aussi. À 10 h 45, ma boîte crânienne a commencé à se fissurer. À 11 heures le maire s'est excusé en faisant la gueule et a laissé le soin à son premier adjoint de nous pousser dehors afin d'accueillir le couple suivant qui râlait dans l'escalier et dont la nombreuse famille commençait à créer un embouteillage dans ce vénérable temple de la République. Ma sœur s'est esquivée sans autre forme de procès.

J'ai attendu Alma devant la mairie. D'abord avec mon témoin, le professeur Jean-Baptiste Ferrandi, un chirurgien gastrique pour lequel j'endormais souvent et dans l'estime duquel j'avais soudain grandi. Puis lui aussi est parti en lâchant un « Ça ne m'étonne pas... Avec les gens du show-biz, il faut s'attendre à ce genre de déconvenue. T'en fais pas, mec... » condescendant. Je suis encore resté deux heures à écouter l'effondrement intérieur de mon âme. J'ai regardé ma montre une dernière fois, me suis rendu à l'évidence. Alma ne viendrait pas.

Je suis reparti en sens inverse, la mort dans l'âme, j'ai emprunté la rue Saint-André-des-Arts. Qui sait ? Peut-être était-elle là, au pied de son immeuble, pétrifiée par le doute, incapable de prendre la décision d'avancer ? Je lui aurais trouvé toutes les excuses. Chaque pas que je faisais vers elle augmentait l'appréhension de ne trouver personne devant le 10 de la place Saint-Michel. Mes intestins étaient au supplice. La douleur devait ressembler à ce qu'éprouvent les femmes enceintes au moment de la délivrance mais sans le cadeau au bout de l'effort. Comme une contraction finale, une fois Notre-Dame dépassée, l'angoisse s'est tue. J'ai longé la Seine, traversé le pont Marie et jeté les alliances à l'eau. Elles n'ont pas coulé. Je les ai regardées s'éloigner un long moment. Puis j'ai repris mon chemin en me disant qu'il faudrait être patient. Stoïque et patient.

Le ciel déversait des trombes d'eau, je ne m'en suis rendu compte qu'en découvrant les grosses gouttes qui dessinaient une flaque sur le parquet de mon entrée. C'est à ce moment-là que j'ai eu froid.

Trois mois plus tard la poste me livrait une dizaine de cartons remplis de couverts en argent, de services de porcelaine fine, de bibelots plus ou moins laids et précieux, avec une petite note laconique :

« Les cadeaux de mariage sont pour toi. Tu y étais, pas moi. »

DIANE

J'ai toujours pensé qu'elle finirait mal. On a perdu sa trace. Oui bien sûr, quoi de moins étonnant... Elle ne demandait que ça. J'espère qu'elle n'est pas morte, ça ne serait pas bon pour nous... Après tout, il n'y a pas si longtemps qu'elle est arrivée ici. Tout de même, ce n'est pas très honnête de sa part de disparaître comme ça sans dire merci. On l'a reçue chez nous, elle a été gâtée comme personne. Les gens sont vraiment très indéliçats ! Surtout dans ces métiers de paresseux ! Les soi-disant artistes que les médias vomissent à longueur d'année s'imaginent qu'on leur doit une reconnaissance éternelle dès qu'ils daignent vous offrir une signature (manquerait plus qu'on les paye pour ça !). Franchement, pour qui ils se prennent ? Jamais fichus de sortir leur chéquier ! Tout ce qu'ils savent faire, c'est vivre aux crochets des gens comme vous et moi et jouer avec nos sentiments !

J'ai dit au journaliste qu'elle était une grande amie. J'aurais peut-être mieux fait de me taire... J'ai raconté n'importe quoi. Je ne veux pas qu'on m'emmerde avec cette vieille histoire. Je ne veux pas qu'on sache. J'ai fait ce que je pouvais pour oublier et mon mari, cet imbécile, est allé la repêcher je ne sais où.

Quand j'y repense, c'est vrai que la dernière fois qu'on s'est vues, je l'avais trouvée fragile, presque chancelante, avec un je ne sais quoi de gris amer qui lui salissait le regard. En tout cas rien à voir avec l'Alma Sol que j'avais rencontrée il y a quelques années !

C'était au début du mois d'août, en pleine saison des pluies. Je revenais de Montpellier et mon mari, qui en dix-sept ans de mariage ne s'est jamais dérangé pour venir me chercher à l'aéroport, m'avait fait la surprise ! Tu parles d'une surprise ! Alma Sol, ou ce qu'il en restait, était appuyée contre la portière de la voiture pour ne pas tomber et se donnait une contenance avec un cornet de pistaches à la main.

On était montés tous les trois dans la voiture. C'est Damien qui conduisait. Moi je m'étais installée derrière elle de façon à ne pas croiser son regard dans le rétroviseur. Mais je voyais ses épaules, frêles et hésitantes, on aurait dit que les boucles de ses cheveux étaient agitées par de légers tremblements. C'est fou ce qu'on perçoit

des êtres humains en les regardant de dos. Elle avait changé. Sa belle assurance qui forçait le respect avait disparu. Même son sourire autrefois si brillant n'était plus qu'un pâle souvenir de ce qu'il avait été. Ça m'avait fait mal au ventre de la voir se comporter comme s'il ne s'était rien passé. Je me souviens avoir été traversée par l'évidence qu'elle n'avait décidément aucune pudeur, aucune décence. J'en avais eu froid dans le dos. J'ai menacé mon mari de le donner au fisc si elle restait chez nous. Huit jours plus tard, elle avait disparu sans laisser de traces. Damien a d'abord prétendu dur comme fer qu'elle était rentrée chez elle, puis il a fini par m'avouer qu'il n'avait aucune idée de ce qu'elle était devenue.

Nous en avons pris notre parti, lui avec son je-m'en-foutisme habituel, après tout elle était adulte et vaccinée, qu'elle aille et vienne comme elle l'entendait, ça ne le regardait pas, moi avec l'étrange satisfaction d'une mission accomplie.

Je m'appelle Diane de Mortagne, un beau nom, n'est-ce pas ! Je l'ai gagné ce nom, alors personne, vous m'entendez, personne, ne me l'enlèvera.

Je suis née dans un village du bassin minier belge, cette région sans attrait qu'on appelle le Borinage, un bled dont je préfère taire le nom tellement il était moche et je sais qu'il l'est resté malgré la fermeture des mines. Le genre qu'on traverse en fermant les yeux pour ne pas voir que c'est toujours la laideur qui remplace la laideur. Cette concordance aurait pu nous rapprocher, Alma et moi, mais je n'ai appris que beaucoup plus tard d'où elle venait. On ne se vante pas de ce genre d'origines. Bien sûr, je la connaissais depuis mes dix-sept ans ! Une fille de mon âge qui gagnait l'Eurovision, ça n'arrivait pas tous les jours ! Elle en a eu de la chance... Elle au moins, sa carrière ne s'est pas arrêtée tout de suite.

Moi, je ne m'en suis pas mal tirée non plus, compte tenu du peu de fées qui se sont penchées sur mon berceau à ma naissance. Je suis l'aînée des sœurs Frapard. Une fratrie de cinq. Que des filles. On vivait à sept dans trois pièces sans salle de bains. On se lavait dans l'évier de la cuisine et notre mère nous faisait chauffer de l'eau pour la verser dans une grande bassine qui servait à toute la famille lors du bain hebdomadaire. Les parents d'abord, puis moi et ainsi de suite jusqu'à la plus jeune. Tous dans la même eau. Valait mieux pas être bégueule. Chez nous, ça hurlait du matin au soir, pourtant les parents savaient qu'aucune de leurs disputes n'échappait aux voisins. Les murs n'étaient pas plus épais que du papier à cigarette, si fins qu'ils filtraient à peine les odeurs. Ça sentait la sardine et l'huile rance à longueur d'année. Papa travaillait dix heures par jour six jours sur sept comme boutefeufeu dans la mine de Baudour. Sa condition physique excellente et son tempérament bagarreur l'avaient tout naturellement mené au fond du trou, où il passait son temps à faire exploser les galeries pour les piqueurs. Maman s'occupait du ménage chez la femme du directeur de l'usine. Elle s'estimait heureuse. Racler le bidet des autres, pour elle, ça valait mieux que haver le charbon huit heures par jour dans une mine. Elle préférait l'odeur du détergent à celle du brûlé. Le matin, mes sœurs et moi partions à l'école le ventre vide, avec pour toute perspective de nourriture celle que nos quelques pièces nous permettraient d'acheter en route. J'ai vite compris que les cacahuètes étaient bourrées d'énergie et comme j'adorais ça, au lieu

de me précipiter sur le premier pain aux raisins sorti du four juste à temps pour le bonheur de mes sœurs, j'achetais chaque matin à la boulangère un petit sachet de ces arachides bien grasses et moins chères. À la fin de la semaine, j'étais mieux nourrie et plus riche que mes sœurs. C'est comme ça que j'ai appris à économiser. Centime après centime.

J'ai quitté la maison juste après le concours de l'Eurovision en 77. Évidemment il n'y avait pas de télévision chez nous, juste un poste de radio cacochyme qui crachait dès l'aube et me fichait d'une humeur de dogue à peine levée. Mais chaque année, la patronne de maman en mettait une à notre disposition dans la cuisine de sa maison de briques rouges et nous avions le droit de regarder l'émission à condition de ne rien toucher dans la pièce. Mes sœurs, ces pauvres niaises, étaient folles de joie ! Moi, je trouvais cette prétendue faveur plutôt méprisante. Un jour, je les écraserais du poids de mes postes de télé, ces bourgeois paternalistes sans éducation ! La fatalité a voulu que mes parents soient tous deux percutés en rentrant chez eux par le camion de la voirie qui n'aurait jamais dû passer dans cette rue à cette heure tardive. Le conducteur s'était saoulé à l'annonce de la victoire française parce qu'il avait misé tout son salaire sur les concurrentes belges, trois jolies Eurasiennes qui chantaient en anglais.

Mes parents sont morts sur le coup. Ils se tenaient la main. C'est ce que la police a dit. Moi je pense qu'ils ont inventé cette histoire pour nous mettre du baume au cœur, à mes sœurs et moi, parce que mes parents, à part se gueuler dessus du matin au soir, je ne les ai jamais vus se toucher. En tout cas, j'ai aussitôt lâché la main d'Amarante et celle d'Azalée, et je me suis enfuie loin de cette tragédie qui avait débuté en ma présence mais dont j'avais juré qu'elle se terminerait sans moi.

La pudeur – oui il m'arrive d'en avoir, mais je vous rassure, ça ne dure jamais longtemps – me fera taire pour l'instant les circonstances de ma rencontre avec Damien de Mortagne, cinq ans plus tard, ainsi que ma survie durant ces années intermédiaires. Une chose est néanmoins sûre. Je suis faite de béton armé, et ça, tout le monde le reconnaît. Je me suis forgé une éducation solide, un sens de l'organisation imbattable et j'ai même réussi à recouvrir mes origines d'un vernis attrayant. J'ai inventé mon histoire et Damien y a cru.

J'ai traversé l'Atlantique avec lui, au moins j'étais sûre de ne jamais avoir à me retourner sur mon passé. Malheureusement, je n'ai pas pu choisir ma destination. J'aurais préféré une ville, même à l'autre bout du monde. Mais ça ! Une île ! Toute verte avec du bleu autour. Est-ce que j'ai une gueule de vahiné ? Moi qui déteste la nature, sa végétation et ses bestioles en tout genre, j'étais servie.

La famille de Mortagne est installée sur l'île de Saint-Roques depuis deux siècles. Ils sont d'origine corse. J'ai appris que l'ancêtre qui a donné naissance à la branche caribéenne était arrivé ici les fers aux pieds, dans une galère en provenance de Nantes. Il s'appelait alors Murtagni. La légende veut que l'homme, qui jouissait d'une force herculéenne, ait travaillé dans une plantation du Nord comme « gèreux » et gagné sa place sur le testament de son maître en le défendant contre une attaque d'esclaves rebelles. À la mort de ce dernier, il s'est retrouvé seul héritier de la propriété sur laquelle il avait trimé trente années durant et n'a eu aucune difficulté à troquer sa baraque de contremaître contre la somptueuse habitation coloniale et sa kyrielle de domestiques métisses, toutes plus ravissantes les unes que les autres. Chapeau mon salaud ! L'histoire ne dit pas comment le coquin s'est débrouillé pour changer son patronyme et y ajouter une particule mais le résultat est qu'aujourd'hui, moi, Diane de Mortagne née Frapard, je suis à la tête d'un empire postcolonial qui compte pas moins de cinquante activités différentes et des succursales dans le monde entier. Enfin... pas moi directement... mon mari.

On ne les aime pas beaucoup ici les Mortagne, je l'ai ressenti dès les premiers jours de mon arrivée. Il n'y a que Damien qui bénéficie d'un crédit positif, sans doute parce que sa singularité le place aux antipodes des autres. C'est un cancre. Intelligent, séduisant et bourré de talent, mais un cancre tout de même.

C'est lui qui me l'a fait connaître... Alma Sol. Ou alors... le contraire. Enfin ça n'a aucune importance. Tout ce que je sais, c'est que nous étions à la grand-messe de la bijouterie française de luxe, place Vendôme. Cette fête absolument incroyable que donne la Chambre de la haute joaillerie tous les cinq ans. C'est une soirée incontournable pour tous ceux qui comptent dans le monde. Encore faut-il y accéder, obtenir le laissez-passer magique, le sésame ouvre-toi que j'm'y glisse. Autant dire que ceux qui s'y retrouvent sont généralement dans les premières fortunes au classement international du magazine *Forbes*.

Et c'est encore moi, la fille de la mine, qui ai joué des coudes pour que nous soyons reçus. Après tout, la fortune des Mortagne vaut bien celle de Bernadette Boulin ! Et nous au moins, on ne vend pas des

armes aux salafistes, que je sache. Damien, lui, il s'en fout. Comme de tout le reste d'ailleurs. Heureusement que je suis là pour tenir la baraque. Ils ne m'aimaient pas au début, les oncles et les tantes... Mais ils ont vite été obligés de capituler et d'admettre que j'avais un sens inné des affaires et que sans mon travail, la non négligeable branche du groupe dont est responsable mon mari serait aujourd'hui dans les mains de mécréants dont je ne citerai pas le nom ! Alors merci la fille-dont-on-ne-sait-rien-et-que-tu-nous-as-ramenée-de-France !

En attendant nous étions là, au centre d'une foule élégante, sous le dais ocre qui encerclait la colonne et recouvrait la place tout entière, lui donnant l'apparence pour un soir d'une immense tente berbère. Je n'ai jamais été très coquette et, avec ma chevelure courte et naturellement bouclée, j'estime que mon visage se passe fort bien de tout artifice. Je suis une vraie rousse. Ça faisait jaser dans le Borinage, ma mère avait une chevelure de jais, mon père un teint bistre et toutes mes sœurs s'inscrivent dans cette droite lignée. Si ça se trouve, je suis la fille du patron de l'usine, ce qui expliquerait mes aptitudes exceptionnelles d'entrepreneuse.

Et puis le roux, ça fait ressortir les diamants. Oui, ils sont la seule concession à ma rigueur calviniste. J'en raffole. Damien m'en a offert de très beaux pour nos trois premiers anniversaires de mariage. Après, il a oublié. C'est comme le reste, en général, il oublie tout. Il a remplacé son cerveau par le mien. Pratique ! Je lui suis tout simplement devenue indispensable. C'est pourquoi je sais que mon avenir est assuré.

Donc. Alma Sol était là... Un peu à l'écart, légèrement penchée vers un homme au visage buriné. J'étais cernée par les stars, toutes plus connues qu'elle, des acteurs américains à qui j'aurais volontiers roulé une pelle tellement leurs dents étaient blanches et bien alignées, des actrices toutes scintillantes aux cachets mirobolants, pourtant c'est elle qui m'a émue. Je n'ai pas l'habitude de me laisser aller à ce genre de comportement mièvre, ce gâtisme qui lance les gens de mon milieu à la tête de ces rêves ambulants, mais j'ai été littéralement cueillie par sa beauté. D'une manière plus précise que dans les années quatre-vingt, la première fois où j'avais croisé son image. J'ai été frappée par sa grâce et surtout par cette étrangeté qui émanait d'elle. On aurait dit qu'elle tenait les gens à distance par un mystérieux sortilège. L'homme au visage trop bronzé s'était éloigné. Oui, je me souviens, je me suis vue avancer dans sa direction, me frayer un chemin à travers cette faune rutilante, sans la lâcher du regard. Je crois que Damien se dirigeait vers elle au même instant. Je lui ai soufflé l'affaire !

Je vous dois quelques explications. Mon mari ne m'aime plus, c'est évident. M'a-t-il d'ailleurs jamais aimée ? Je ne sais pas à quand

remonte notre dernière fois, je ne me souviens que de la première. Il était tellement fait qu'il n'arrivait même pas à bander ! Il me trouve anguleuse. L'autre jour il m'a traitée de femme concave ! C'est vrai que je n'ai pas beaucoup de poitrine, mais j'ai toujours pensé que la maigreur convenait mieux à l'élégance, alors que les formes... C'est un peu vulgaire, non ? Et puis je suis faite comme ça. Il ne s'en plaignait pas au début. Il faut dire qu'il était saoul la moitié du temps et quand il a fait surface, j'étais là, implantée, indéboulonnable ! Alors on a appris à se supporter, plus qu'à s'aimer. On a même traversé des moments très pénibles dont beaucoup de couples ne se relèvent jamais. Je n'ai pas pu lui donner d'enfant, les chambres de notre maison sont restées vides, aussi vides que mon ventre. Il m'en tient pour personnellement responsable et comme dans cette famille l'adoption n'est même pas un sujet de conversation, nous savons l'un et l'autre qu'après nous, le fruit de mon travail sera réparti entre les petits cousins opportunistes qui viennent régulièrement à la maison faire l'inventaire de leur héritage en attendant que tonton casse sa pipe.

On ne se parle pas beaucoup – il m'énerve – mais on se comprend et on reste ensemble pour éviter le pire. Dans la famille, tout le monde dit que nous nous ressemblons. Physiquement. Surtout depuis que j'ai les cheveux courts. J'ai été bien obligée à cause de la chaleur. Cette chaleur imperturbable qui règne sur l'île.

Notre habitation est encaissée dans la vallée, en plein centre. Tout autour il y a les champs de bananes. La banane ! C'est une de nos activités les moins lucratives et les plus encombrantes. Depuis le temps que je leur dis d'abandonner l'agriculture ! Mais ces descendants de planteurs ne lâchent pas les vieux réflexes aussi facilement... À cause de ça, on a des insectes à ne plus savoir comment s'en débarrasser ! Et des rats gros comme des chiens. Heureusement qu'il y a les bambous. Immenses, par gerbes d'une impressionnante circonférence. Ce n'est pas que je les aime, non, toute cette chlorophylle, je commence à saturer. Mais ils ont le mérite de me faire oublier que je vis dans un lieu abandonné par les hommes. Leur majesté, la déférence avec laquelle ils semblent saluer mon passage, cette présence quasi humaine font que j'en viens parfois à les considérer comme des complices, confidents de mon naufrage sur un radeau de première classe.

Damien, lui, il a son rocher. Une espèce de caillou inhospitalier sur lequel il se cache quand il ne peut plus me voir en peinture. Selon les périodes, il y passe plus ou moins de temps. Moi, je n'y mets jamais les pieds, je ne suis pas la bienvenue. Et puis ça suffit comme ça, la mer sans la plage et les cocotiers, très peu pour moi.

Revenons à la soirée de la place Vendôme. Je me suis approchée d'Alma Sol et j'ai dû lui dire un truc très con du genre « On se connaît, non ? ».

Elle a eu un mouvement de recul un peu exaspéré. On doit la lui faire trop souvent. Je me suis alors présentée sans lui laisser le temps de me tourner le dos, et là, elle m'a offert son plus charmant sourire. Damien est arrivé sur ces entrefaites et lui a murmuré quelque chose à l'oreille. Je n'ai pas entendu ce qu'il disait. Elle, en revanche, ah ça je m'en souviens, elle a failli le gifler. Je l'ai sauvé in extremis en avouant à Alma Sol que Damien était mon mari. Un peu excentrique mais pas méchant. Elle a éclaté de rire.

Nous avons passé le reste de la soirée ensemble et au moment de nous séparer, je l'ai invitée à venir dîner dans notre modeste demeure parisienne. J'adore dire aux gens que ma demeure est modeste. L'idée de voir leur tête quand ils découvrent que nous vivons dans rien de moins qu'un palais m'enchanté, me fait jouir de contentement, me fait hurler de rire. Je les ai bien eus, tous autant qu'ils sont.

Elle a insisté pour être accompagnée, j'ai trouvé ça déplacé, mais comme l'éducation ne vient pas de manière naturelle à tout le monde, j'ai accepté.

Ce soir-là, Damien et moi sommes rentrés silencieusement, sans les querelles habituelles qui couronnent systématiquement nos fins de soirées, comme protégés l'un de l'autre par un ange gardien. Je ne suis pas du genre à croire ces stupidités, pourtant je me suis dit que l'ange, c'était probablement Alma.

Deux semaines plus tard, nous, madame et monsieur Damien de Mortagne, recevions dans notre somptueuse demeure, au fond d'une allée privée avec gardien devant la grille d'entrée et tout le tralala, une quinzaine d'invités, allant de l'industriel saoudien à l'intellectuel parisien que les télévisions s'arrachent. Deux semaines, c'est le délai minimum pour envoyer les invitations à Paris et recevoir les réponses. J'en ai fait partir une cinquantaine, sachant pertinemment ceux sur qui je pouvais compter et ceux pour lesquels il valait mieux prévoir des doublons, ceux qui ne viennent chez nous qu'en dernier recours, parce qu'ils n'ont rien trouvé de mieux à faire. Je les ai conviés à 20 h 30 précises. J'ai pris la peine d'appeler Alma Sol à deux reprises pour m'assurer de sa présence, elle m'a juré qu'elle serait là, accompagnée de son brun à tout faire.

Personne ne vient chez nous pour la nourriture, cette basse préoccupation de mortels. Je n'ai pas la prétention d'alimenter des gens qui le sont déjà très bien par les plus grands chefs de la planète,

alors chez moi, c'est hamburgers, frites et salade, le tout fabriqué dans notre cuisine par Nicaise, la vieille gouvernante de mon mari qui nous accompagne partout. Et il ne se trouve jamais personne pour s'en plaindre. Au contraire. On dirait que ça les amuse, qu'ils s'encanaillent avec ce plat du pauvre. On dirait qu'ils n'ont jamais mis les pieds dans un McDo. Moi si. J'y ai même travaillé. Quoi qu'il en soit, ce n'est pas cher et tout le monde est content ou fait semblant de l'être et d'ailleurs, je m'en contrefous.

En vérité, les gens viennent chez les Mortagne pour admirer ce qu'ils n'ont pas chez eux. Pour ça, je dois rendre à César ce qui appartient à César, Damien a un goût exquis. C'est à lui que revient le mérite d'avoir choisi, durant des années et quel que soit son état mental, les tableaux et les objets qui donnent un cachet unique à ce lieu. Il a dépensé son argent sciemment pour satisfaire équitablement son vice et sa passion : la drogue et l'art. Il a cessé de se droguer quand on s'est mariés. Au début il disait que je remplaçais très bien un bon rail de coke, et heureusement pour nous, il a continué à collectionner. Sa collection s'est trouvée grandie de ce sevrage. Il s'est dirigé vers des œuvres universelles, incontournables, hallucinatoires ! Ce sont ses termes, moi tant que ça l'occupe...

Ce que ça peut être énervant ces mal élevés qui arrivent en retard ! Chez nous, l'entrée est servie à 21 heures. Je n'aime pas déroger à cette règle, même lorsqu'il y a des invités. Alma Sol ou pas, ça commençait mal. L'heure était passée de vingt minutes quand elle a fini par montrer le bout de son nez. Avec l'autre. En plus elle n'avait pas faim. Ça, elle aurait pu le garder pour elle. On ne va pas dîner chez les gens pour manger. Même moi je le sais !

Nous sommes passés à table rapidement, je me suis arrangée pour la séparer de ce type, décidément je ne l'aimais pas. Impossible de me rappeler son nom. Je l'ai placée à la droite de Damien qui avait l'air ravi. Pour une fois qu'il trouvait quelque chose à dire ! Ils ont parlé pendant tout le repas et leur hamburger a refroidi dans leur assiette sans qu'ils y aient touché une seule fois. Quand je pense qu'il ne la connaissait pas deux semaines plus tôt. Il a vraiment le chic pour me faire monter la bilirubine !

Plus tard dans la soirée, je les ai surpris qui sortaient à la hâte du bureau de Damien. Elle avait le visage tout gris, on aurait dit qu'elle avait pleuré. J'ai ressenti un pincement au cœur, une pointe de jalousie. Cela ne m'était jamais arrivé. C'était le monde à l'envers. Une femme avait fait naître en moi un sentiment inconnu que je n'avais jamais éprouvé à l'égard de mon mari. Cette femme dont le corps magnétique tout en courbes était à l'exact opposé du mien...

J'ai demandé si tout allait bien, on ne m'a pas répondu. Je les ai regardés s'éloigner. Un lien quasi palpable s'était tissé entre eux. Ça m'a rendue triste. Mais comme je savais que mon tour viendrait, je les ai laissés faire.

Je suis revenue dans la salle à manger désertée par les convives. Les voiles de lin clair ondulaient dans le courant d'air. J'ai pensé qu'à un moment ou un autre, chaque fois que je reçois, plus personne ne me parle. Je perçois les sourires vides, les regards qui s'excusent de ne rien avoir à me dire. Comment font les autres femmes pour réussir à régner sur leurs invités ?

Je me suis sentie toute petite, désertée par la chance, Diane Frapard, laissée-pour-compte de la bonne fortune avec sa ribambelle de sœurs, dans un village sinistré du bassin minier belge.

J'ai perdu mon accent, ça va sans dire. Et même s'il m'arrive de rêver dans mon ancien patois, j'ai appris à parler comme ces bourgeoises bien nées qui prennent un air pincé pour évoquer leur cul avec plus de vulgarité qu'une vieille tôlière de bouge. Oui, j'ai oublié ma langue, mais pas les mauvais souvenirs. Ceux-là sont tenaces, ils vous collent à la peau, vous obligent et, un jour ou l'autre, il faut rendre des comptes.

Alma Sol savait cela.

Elle aussi avait un accent escamoté par la réussite. Il surgissait de temps en temps dans les moments les plus intimes.

Ce que je sais de son intimité ? Sûrement plus que tous les hommes sous lesquels elle s'est couchée.

Un an après le dîner, c'était un vendredi, nous nous sommes revues. Par pur hasard, dans le cabinet d'un gynécologue du XVI^e arrondissement pour qui je traverse l'Atlantique deux fois par an. C'est lui qui m'a ôté toute chance d'enfanter en me sauvant la vie. Je ne lui en veux pas, je préfère ma vie à celle de n'importe quel marmot qui m'aurait selon lui bousillé la matrice en naissant. Si cela n'avait été pour engendrer un héritier et consolider ma position dans cette illustre famille Mortagne, je me serais fait ligaturer les trompes le lendemain de ma nuit de noces.

Elle est arrivée après moi, mais son rendez-vous précédait le mien, alors je l'ai laissée passer et j'ai patiemment attendu mon tour. Ça ne changeait pas grand-chose, ce docteur a toujours quarante-cinq minutes de retard. Elle semblait nerveuse. Quand elle est sortie, elle m'a souri, son visage s'était détendu, elle avait l'air heureuse et rassurée. Elle a proposé de m'attendre pour le thé.

Elle a dit : « Je vous attends pour le thé » avec un petit air compassé, comme si c'était une habitude ancestrale et qu'elle était la reine d'Angleterre.

Nous avons peu communiqué depuis le dîner. Je savais qu'elle entretenait avec Damien une correspondance complice ou quelque chose dans ce genre. Mon mari en pinçait pour elle, c'était évident. Elle, je ne sais pas. Il s'était passé quelque chose ce soir-là mais j'avais cru comprendre que cela n'avait rien à voir avec Damien, plutôt avec le tableau qu'il lui avait montré. Et puis nous étions repartis assez vite, nos séjours parisiens ne sont jamais très longs, même s'ils sont très nombreux.

En remontant l'avenue d'Eylau, elle m'a expliqué que notre gynécologue lisait l'avenir de ses patientes dans leur utérus, qu'il était capable de leur donner un âge rien qu'en les examinant ! J'ai répondu que ça faisait cher la consultation de voyance, mais que ça avait l'avantage d'être remboursé. Il lui avait donné dix ans de moins alors elle ne touchait plus terre...

« Vous comptez procréer ? je lui avais demandé, incapable de l'imaginer avec un nourrisson dans les bras.

– C'est mon rêve, mais je ne me fais aucune illusion. C'est un truc de chanteuse... vouloir la vie de Madame Tout-le-monde sans rien sacrifier de la sienne ! »

Nous étions comme deux copines de classe qui se retrouvent dans la cour de récréation. À défaut de préau, nous nous sommes attablées dans un coin de la terrasse couverte de chez Carette sur la place du Trocadéro et j'ai compris ce qu'elle entendait par « prendre le thé ». Elle avait avalé en un rien de temps un chocolat chaud accompagné d'un bol de crème chantilly, quatre macarons à la pistache et les petits gâteaux qu'on m'avait servis avec mon Lapsang Souchong. Je l'ai regardée, ébahie.

Où stocke-t-elle toute cette graisse ? J'ai horreur du gras. Quand je vois quelqu'un se goinfrer, j'ai envie de lui sauter à la gorge. Surtout s'il est déjà gros. Le gras m'agresse.

Elle m'a demandé si j'étais seule à Paris, je lui ai répondu que oui, alors elle m'a regardée droit dans les yeux et m'a dit :

« Vous savez, Diane, je ne rêve que d'une chose depuis un an, revoir votre maison. Ce serait merveilleux d'y être avec vous seulement ! »

Je dois dire que je ne m'y attendais pas à celle-là. Si le trouble qu'elle avait provoqué en moi un an plus tôt s'était sensiblement atténué, il n'avait pas complètement disparu et avait resurgi violemment à la seconde où elle était entrée dans la salle d'attente du cabinet médical. Étant donné le désert affectif et sexuel dans lequel je vivais, je ne pouvais compter que sur les plaisirs que mon imagination parvenait à produire. Elle en était devenue le centre. J'avais même commencé à m'interroger sur ma véritable nature. Je n'aime pas les femmes, je ne les ai jamais aimées, aucune d'elles ne m'a jamais attirée. La fascination qu'Alma exerçait sur moi était d'un autre ordre. Narcissique.

J'ai congédié le chauffeur, oui, le chauffeur c'est encore une idée de Damien. Il n'aime pas conduire à Paris, il dit qu'on ne peut pas dépasser le 50 à l'heure alors ça ne l'intéresse pas. J'ai donc renvoyé Jean Georges, quel drôle de nom ! On dirait que les gens de service sont baptisés par leurs patrons tellement leurs noms sont vieille France ! Et nous avons pris un taxi. Je ne voulais pas que Jean Georges, encore lui, dise à mon mari qu'Alma était revenue à la

maison avec moi. Il lui raconte tout. Je sais que l'espionnage de ma personne fait partie de ses attributions secrètes, non pour satisfaire une jalousie d'amant trompé, ce serait trop beau, mais par simple curiosité. Il faut que Damien soit au courant de tout. Dieu sait ce qu'il en fait, de ces informations...

C'était un jour de printemps, début mai je crois, car les journées s'étaient agréablement rallongées et le soleil se posait, chape douce et tiède, sur les Parisiens en manque de vitamine D. Pas comme ce cagnard infernal sous lequel je passe le plus clair de mon temps, là-bas dans cette île sans surprise où il se lève et se couche chaque jour à la même heure.

Il faisait donc encore clair lorsque nous avons pénétré dans l'enceinte de cette voie privée au bout de laquelle se trouve notre maison. Alma s'est exclamée comme si elle entrait à Versailles. Elle disait qu'elle n'avait jamais rien vu de plus beau. Et aussi qu'un jour elle habiterait une maison identique.

Nous sommes entrées dans le vestibule. Nous étions seules. Quand Damien ne voyage pas avec moi, je ne m'embarrasse d'aucun personnel. J'aime la solitude dans cet endroit. J'ai l'impression d'être vraiment chez moi. Aucune attitude à avoir, aucune politesse à condescendre, j'aime regarder la poussière s'installer chaque jour en une couche plus épaisse sur les sacro-saints objets d'art de mon mari. Je peux laisser traîner absolument tout ce que je veux où je veux, même si ce n'est pas mon habitude, je me force pour voir ce que ça me fait d'être libre et riche à ce point. Deux jours avant le départ je ramasse tout et j'appelle la bonne.

J'étais arrivée la veille et n'avais pas eu le temps d'organiser mon désordre, de sorte qu'Alma découvrait l'endroit comme elle l'avait vu la première fois, les invités en moins.

« C'est encore plus beau de jour ! »

Elle a voulu que je lui montre chaque pièce en commençant par les étages qu'elle ne connaissait pas. Ici aussi notre maison compte au moins six chambres distribuées sur trois étages, destinées à accueillir la nombreuse marmaille que j'étais censée engendrer. Ces chambres sont, aux yeux de mon mari, un cruel rappel de ma défection, alors il n'y va jamais et refuse d'y accrocher le moindre tableau. C'est pourquoi toute la collection se dispute les murs des pièces principales de réception, au rez-de-chaussée.

« Mais que faites-vous d'autant de salles de bains ? Moi à votre place, j'en choisirais une pour le lundi, une pour le mardi et ainsi de suite... Non ? » Pourquoi pas, j'y penserai. Vu le peu de temps que j'y passe le matin, ça ne changera pas grand-chose.

La visite a duré un moment. Elle s'émerveillait du moindre détail. Les baldaquins, la toile de Jouy de la chambre bleue, la moquette

blanche et moelleuse, les petits crapauds en osier, à peine assez larges pour accueillir son derrière, le marbre des baignoires. J'ai horreur des baignoires, je ne prends que des douches ! Elle aimait tout, on aurait dit qu'elle passait en revue tout ce qu'elle posséderait un jour.

« Et vous ? Vous dormez où ? »

Je ne lui avais pas encore montré ma chambre. Je dis bien « ma chambre » parce que, ici, à Paris, j'ai obtenu de faire chambre à part, sous prétexte que les appels téléphoniques d'outre-mer que je reçois sans cesse empêchent mon époux de dormir. Il faut bien que les affaires continuent, alors il a accepté.

« Celle-ci est celle de Damien... et voici la mienne. »

J'ai ouvert la dernière porte. C'est vrai que cette pièce offre un contraste saisissant avec le reste de la maison mais tout de même, la tête qu'elle a fait en découvrant mon antre ! Elle s'est mise à rire d'un petit rire nerveux, comme si la vision de l'endroit l'avait contrariée mais qu'elle refusait de l'admettre. C'est un petit cabinet. Ici pas de moquette moelleuse, pas de crapauds XVIII^e, pas de toile de Jouy et encore moins de baignoire en marbre. Un petit lit bateau d'une personne et demie, une table de travail et sa chaise assortie, et le parquet nu, rutilant et grinçant comme je les aime. Au moins, quand je marche on m'entend. Ici, il n'y a pas de place pour la fantaisie. Ici, j'ai construit mon avenir, étape par étape. Mais ça, je me suis bien gardée de lui dire.

« Vous avez quelque chose contre le luxe ? »

Elle m'a regardée d'un air soupçonneux. C'était donc ça qui la dérangeait, ne pas pouvoir m'associer directement à l'opulence du lieu. Je lui ai répondu que mon seul luxe était le temps, je trouve que ça sonne bien. Après quoi je l'ai entraînée au rez-de-chaussée pour la fin de la visite.

« Vous connaissez ces pièces, mais avec la lumière du jour vous verrez mieux les toiles. »

Vous ai-je dit que ma maison est un musée ? C'est ce que prétendent les gens qui y viennent pour la première fois. Quand Damien entend ça, il entre dans une rage folle. On peut être sûr que ceux-là ne seront jamais plus invités. Un jour, quelqu'un a murmuré à son voisin de table qu'il n'était pas normal que de telles œuvres se trouvent soustraites au regard du plus grand nombre, qu'elles devraient être dans des musées nationaux. C'était un fournisseur de l'entreprise familiale. Je l'ai répété à Damien et la sentence est tombée le jour même. Il m'a obligée à annuler toutes les commandes passées auprès de ce marchand. Nous n'avons plus jamais fait affaire avec lui. Si un jour il nous arrive malheur, on saura d'où ça vient. C'est fou ce que les gens sont jaloux. Moi pas le moins du monde, j'ai toujours su que j'échapperais à ma tragédie personnelle, alors j'ai travaillé pour m'en

sortir, je me suis extraite de la médiocrité gluante qui m'était destinée, à la seule force de mon mental. Mais je n'ai jamais envié qui que ce soit, je savais que je les battrais tous à plate couture !

Le petit salon est la pièce réservée aux impressionnistes. Un véritable Salon des indépendants ! Son premier Sisley, mon mari l'a acquis à Londres en 83 pour fêter son sevrage, les Degas viennent de son héritage et mon préféré c'est celui-là, le Gauguin. Il n'est pas très grand mais tellement lumineux. La première fois que je l'ai vu, j'ai cru qu'il y avait une sorte de trucage qui l'éclairait par l'arrière. Deux femmes sont collées l'une contre l'autre sur une paroi mauve, comme pour échapper au cavalier qui s'approche au loin. On dirait deux sœurs unies dans une délicieuse appréhension. J'aime ses couleurs franches, ses formes reconnaissables. Je ne suis pas particulièrement sensible à l'art moderne, je préfère les classiques. Un arbre ressemble à un arbre, une vache à une vache et le troupeau est bien gardé. Je ne comprends rien à l'abstraction. Je trouve ça épuisant à regarder. En plus, il faudrait y trouver un sens ! Alors passe encore la bibliothèque qui renferme les œuvres collectionnées du temps de son addiction aux substances hallucinogènes, au moins, il y a de la couleur. Des Vasarely, des Riley, et cette sculpture hypnotique de Pol Bury. Mais cette... chose qu'il enferme à double tour dans son bureau, cet... immonde étalage de vulgarité cauchemardesque, je ne supporte pas ! Alors quand Alma m'a demandé si j'avais les clés du bureau, je n'en suis pas revenue.

« Vous aimez ce tableau ? »

Si sa peau n'avait pas été aussi dorée, j'aurais juré qu'elle avait rougi.

« Oh oui ! » a-t-elle répondu dans un soupir de reddition.

Je suis allée chercher la clé du bureau et j'ai ouvert la porte à battants pour laisser entrer la lumière. Les volets sont toujours clos. Damien craint plus que tout les rayons du soleil. Et comme la porte est fermée et que la cachette de la clé n'est connue que de nous deux, il règne un désordre poussiéreux dans toute la pièce. Mon mari n'a aucun goût pour le rangement, encore un truc à ajouter sur la liste de ce qui l'ennuie. Il ouvre un tiroir mais ne le referme jamais, il boit ses rhums vieux tard la nuit devant cette chose au mur et il médite, comme il dit... Ridicule ! Au début, j'ai essayé de l'espionner pour voir à quoi il ressemble quand il réfléchit, c'est tellement rare, mais j'ai abandonné quand j'ai compris que c'était une excuse pour picoler sans témoin.

En entrant dans le bureau j'ai délaissé un peu Alma, happée par le besoin irréprensible de ramasser ce qui traînait. Au bout de quelques minutes de silence, j'ai entendu un sanglot. Elle était assise sur le récamier Empire et semblait avoir rétréci.

Jamais de ma vie je n'ai éprouvé un tel sentiment. L'empathie est une notion qui m'échappe. À cet instant pourtant, elle s'est immiscée en moi comme un venin, j'y ai succombé. Je me suis précipitée vers elle, me suis assise dans son dos, l'ai entourée de mes bras et j'ai serré très fort sans prononcer une parole. Je ne me reconnaissais pas dans ce geste. Elle s'est laissé faire, a posé sa tête un moment sur mon bras puis s'est retournée et m'a embrassée.

Je ne sais qui d'elle ou de moi éprouvait le plus de gêne. Nous nous sommes défaites l'une de l'autre comme on se défait d'un vêtement. Sans précipitation. Elle s'est excusée puis m'a demandé de lui appeler un taxi.

Ce jour-là, je l'ai laissée partir.

J'ai écrit le reste dans un cahier pour trouver les mots justes, les mots qui traduisent avec le plus de précision possible ce qui s'est passé entre nous et ce que j'ai ressenti. Je croyais avoir perdu ce cahier. Mais avec tout le remue-ménage de sa disparition, j'ai voulu effacer la moindre preuve que son existence avait traversé la mienne et j'ai remis la main dessus.

Samedi, 13 mai 1992

Aujourd'hui à midi, j'ai trouvé un message sur le répondeur en rentrant de mon jogging quotidien. Alma m'invite à partager un brunch demain dans un hôtel qui a récemment ouvert ses portes au cœur du XVII^e arrondissement. Je ne mange rien le matin mais pour une fois, je n'y ai pas pensé. La journée a filé dans l'obsession de cette femme qui me bouscule avec une force croissante et régulière. C'est un sentiment étrange, délicieux et désagréable à la fois, d'être portée par un désir qui vous éloigne de tout ce que vous avez aimé à ce jour, qui vous plonge dans une interrogation fondamentale, qui bouleverse tous les codes auxquels vous avez progressivement souscrit parce qu'ils sont ceux de la société dans laquelle vous vivez. Le bonheur de ressentir cette impatience amoureuse, car c'est de cela qu'il s'agit, ce bonheur emporte toute intelligence dans un premier temps. Il éclaire vos moindres actes, embellit la plus terne médiocrité. Puis vient la réflexion. Lorsque l'on prend conscience que l'élan existe, qu'il est cette nouvelle vie qui vous anime, mais... Qu'il y a un mais. Vous êtes une femme, et c'est une autre femme qui a provoqué tout ça. Vous vous dites : C'est un être humain. Je suis attirée par un être humain dont la nature est exceptionnelle. C'est ce que je perçois chez lui qui le rend aimable. Le hasard a voulu que ce soit une femme. Voilà ce qui se passe. Rien de plus inquiétant ! Puis lorsque vous réalisez que vos pensées sont portées par un désir physique, à ce moment-là la culpabilité vous envahit comme une tache de sang qui se répand en vous, vous êtes soudain assaillie

par des réminiscences judéo-chrétiennes dont vous ne soupçonniez même pas l'existence. Et vous êtes perdue. Avec l'impression désastreuse d'avoir échoué quelque part. D'être rattrapée par une histoire qui n'est peut-être pas la vôtre mais que rien ne vous empêchera de vivre, parce que vous y tenez, qu'en quelques minutes, votre existence a perdu tout son sens et qu'elle ne peut se poursuivre qu'en compagnie de cet être.

Tout ce que j'avais abandonné derrière moi pour avancer plus vite, ce que j'avais piétiné, ce que j'avais rayé de ma mémoire, les mesquineries et les coups bas – j'en ai commis autant que j'en ai reçu –, tout cela m'a sauté à la figure comme un diable surgit d'une boîte avec la grimace de la destinée barrée sur sa face cynique.

Je ne suis pas mélancolique. Je ne pense jamais au passé, si ce n'est pour conforter ma réussite personnelle. Quand j'ai rencontré Damien, je n'ai rien ressenti de tel. Je ne me souviens que de la joie et de la satisfaction d'avoir alpagué un héritier qui venait couronner ma déjà longue escalade sociale. Cette satisfaction était plus forte que tout. Je ne l'ai pas prise pour de l'amour, non, je ne suis pas assez stupide, mais l'homme m'amusait. J'observais de près pour la première fois un spécimen de cette catégorie d'humains. Et je le trouvais beau, ce qui ne gâchait rien. Aujourd'hui, je sais que c'est moi que je trouvais belle à travers lui. Même sous influence, il possédait cette aisance des gens de sa condition, le geste précis et jamais trop rapide, la voix posée avec quelques accélérations de circonstance. À son aise en chaque lieu, avec chaque personne. Il évitait le mépris de justesse, son regard couvrait les gens d'une bienveillance amusée. Comment faisait-il ? Je ne lui voyais que des qualités. Mais mon ventre ne criait pas son nom. Mon cœur ne s'accélérait pas à son approche. J'étais... rassurée. Je sentais que ma croisade touchait à sa fin et qu'un autre segment de ma vie commençait. Je n'étais pas prête à me reposer sur lui, pas une seule seconde, je savais qu'il me faudrait sécuriser ma place à ses côtés. Et puis je suis trop méfiante pour fermer les deux yeux en même temps. Mais j'espérais que la sécurité matérielle définitive me viendrait de l'enfant que je mettrais au monde. Pas d'un travail acharné, à potasser des cours de gestion la nuit pour apprendre le fonctionnement d'une entreprise. Car vous pensez bien que personne ne m'a aidée ! Quand il est apparu évident que mon ventre resterait vide, personne n'est venu me consoler. Ils en ont même profité pour essayer de convaincre Damien de divorcer.

« Trouve-toi une autre femme, mais par pitié pas une négresse ! » Voilà ce qu'ils lui disaient, inquiets de voir s'inverser la machine à demeurer blanc qui avait présidé à la destinée familiale. Et puis Damien a un faible pour ses consœurs à la peau noire. Si vous croyez que je suis aveugle ! Je le vois bien mon époux, quand il se faufile pour aller « saluer Marie », comme il dit. Je sais où il va, qui il

rencontre, avec qui il couche, depuis que ce n'est plus avec moi. Mais franchement, ça m'est bien égal.

Dimanche, 14 mai 1992

Je me suis réveillée à l'aube. J'ai rempli une des baignoires à ras bord d'eau froide et je me suis plongée dedans. J'ai passé une nuit atroce. De courtes phases d'un sommeil envahi par des cauchemars dont je me réveillais en sueur ou en larmes. Je ne me reconnaissais plus. Je crois que la dernière fois que j'ai pleuré je devais avoir treize ans. J'ai voulu me réveiller de cette brûlure qui envahissait mon corps tout entier. L'amour vous grimpe dessus comme un lierre persévérant. Je n'ai réussi à refroidir que ma peau, mes sens étaient toujours en ébullition. Dans le long miroir de la salle de bains, j'ai observé mon corps nu. C'est vrai que je suis maigre et anguleuse. C'est vrai qu'en lieu et place de poitrine, j'ai une espèce de cavité. Mes épaules aussi souffrent de ce mouvement. Je suis devenue ainsi à force de me protéger seule. J'ai rentré les épaules et le ventre pour amortir les coups. Au moins ça me fait une belle silhouette. Et de belles jambes, fines et musclées. Je crois que ce qui me sauve et me donne un peu d'allure, c'est mon cou, immense. Ma tête est perchée à sa cime, avec suffisamment de grâce pour être séduisante. Après tout, je ne me trouve pas laide. Et comme je suis très mobile, on ne voit pas les défauts de mon visage. Mes lèvres sont un peu fines pour une femme, mais je parle beaucoup et je regarde les gens dans les yeux, de sorte que personne ne fait attention à ma bouche.

Pourquoi m'a-t-elle embrassée ?

Alma Sol. Le son de ma jeunesse. La seule musique à avoir attendri les dures années qui ont suivi ma fuite. Mon idéal, ma perfection.

Il est temps de vous en dire un peu plus sur mes débuts dans le monde. En quittant mon village, j'avais préféré éviter Bruxelles, alors j'ai passé la frontière de nuit avec une famille de Français qui rentrait de voyage. La douane existait encore entre les deux pays. La voiture a ralenti, le faisceau d'une lampe a balayé l'intérieur du véhicule, les enfants dormaient, je faisais semblant. J'ai entendu la voix du douanier dire que c'était bon, que nous pouvions passer.

La voiture m'a déposée porte de Clignancourt. Je m'en souviens clairement, il était 5 heures du matin, le ciel était encore noir mais je n'avais pas peur. Je n'ai jamais eu peur. C'est ce qui m'a sauvée, j'en suis sûre. J'ai attendu dans le seul café ouvert que le soleil se lève pour voir la tête que présentait mon avenir, dans cette ville que je ne connaissais pas. J'en suis sortie sur les dernières notes d'une chanson de cette femme, Alma Sol, qui était alors une jeune fille en tout point semblable à celle que j'étais, à cela près qu'elle avait une longueur d'avance. J'ai pris la décision de la rattraper.

Qu'est-ce qui s'offrait à une adolescente, pas même majeure, dans une ville telle que Paris à la fin des années 70 ?

J'ai fait le mort dans les quartiers populaires jusqu'à ma majorité, en travaillant comme plongeuse dans un boui-boui indien et en vivant dans une chambre prêtée par les propriétaires du bar, trop contents d'avoir à domicile une bonne à tout faire qui ne leur coûtait pas grand-chose. Un an à ce régime, c'est long. Mais ne croyez pas que cette année ait été stérile. J'avais un plan et je le travaillais à chaque occasion. Je me cultivais, j'achevais mon instruction en y ajoutant l'apprentissage de plusieurs langues car je savais qu'elles me seraient utiles. Le jour de mes dix-huit ans, je me suis rendue à la préfecture de Paris, je leur ai échafaudé une histoire de vol dans lequel mes papiers avaient disparu, je me suis inventé une naissance française et j'ai obtenu une carte d'identité qui me vieillissait d'un an. Vous me direz, pourquoi, forte de ce subterfuge, n'ai-je pas exécuté mon plan plus tôt ?

Le symbole. Dix-huit ans, même sans témoin, c'était un symbole auquel je tenais. J'ai des blocages de temps en temps, des croyances un peu naïves, mais j'y tiens, ce sont mes rares points tendres et je suis la seule à les connaître.

Instruite mais sans diplôme, je me suis instinctivement dirigée vers les filières de call-girls un peu chics à qui on demandait d'être des

faire-valoir et, à l'occasion, de s'étendre pour une heure ou pour la nuit. J'insiste sur mon choix. Personne ne m'a forcée. Je ne suis pas assez intéressée par mon enveloppe et dans l'ensemble par la chose sexuelle pour y porter un intérêt suranné. De plus, j'ai toujours pensé que je désignerais moi-même mes clients et la réalité ne m'a pas contredite. Il est vrai que je suis plutôt bien tombée grâce à ma pratique de l'anglais. Un réseau international de collectionneurs en tout genre, d'hommes d'affaires bourrés de pognon et généreux ! Les Américains m'aimaient beaucoup, ma jeunesse a fait le reste.

Il faut que je respire, que je reprenne mon souffle. Chaque fois que je repense à cette époque, alors qu'il me semble l'avoir vécue sans pathos dans une grande clairvoyance, les souvenirs me submergent et m'évincent.

Je ne sais plus quoi en faire, j'aimerais être une enfant, toute petite, oublieuse. Les enfants n'ont pas de mémoire. La mémoire leur vient avec la conscience de leurs actes. Je sais cela, le début de ma vie coïncide avec celui de mes choix.

Pendant que certaines déployaient leur beauté devant les flashes amoureux, je pense à Alma Sol, j'apprenais à faire oublier l'absence de la mienne par d'insoupçonnables recettes, toutes issues de mon intelligence. Je ne suis pas belle, non, mais je sais écouter les hommes, ce qui fait de moi quelqu'un de rassurant et on ne s'en rend compte que lorsqu'il est trop tard, que l'on m'a confié son bien le plus précieux, sa cachette secrète dans laquelle je me suis servie avec parcimonie. Aucun de mes « clients » n'a jamais cru bon de me poursuivre pour vol. La vie, c'est ainsi que je l'ai matée. Je n'ai tué personne, j'ai simplement profité de mes précieux atouts et de la solitude des êtres. Jusqu'à ce que Damien croise ma route.

C'était en 87 dans une boîte de nuit où tout était à vendre, même les filles, en plein milieu de sa descente aux Enfers de l'addiction. Il m'a regardée longuement du fond de la salle où il trônait entre deux épaves plus atteintes encore que lui, puis il a crié : « Vous êtes ma sœur ? »

Il a passé le reste de la nuit à me dire que je lui ressemblais et que sa mère lui avait sûrement caché une demi-sœur de la honte, que maintenant qu'il m'avait trouvée, il ne me laisserait pas m'échapper. C'est moi qui ne l'ai plus lâché.

Je n'ai jamais pensé que ma vie serait un chemin de roses : un drogué repent, héritier d'une lignée d'agriculteurs aux pratiques discutables, ça ne devait pas fédérer l'amour, mais j'ignorais que l'on puisse concentrer autant de haine dans une seule et même famille. La

haine, ça déteint sur tout, ça n'ensemence pas, c'est stérile. La vie m'a indiqué une place qui était sans doute la seule à me convenir. Malgré cette absence de bonheur, je ne me suis jamais plainte. J'ai pesé le pour et le contre. Les avantages d'un côté, les désavantages de l'autre. La balance a souvent penché du côté des avantages, il ne me restait qu'à ignorer l'autre plateau. Je suis fabriquée comme ça, perméable à la matière, imperméable aux sentiments.

C'est pourquoi j'en veux à cette créature.

Alma Sol avait fait naître une femme neuve. En me touchant au centre de la faille, elle avait déclenché un séisme dont elle ignorait la force. Cette femme tout juste éclore, j'ai été obligée de la faire taire, de la tuer au fond de moi.

Je ne la laisserai pas resurgir.

15 mai 1992

Je recule l'instant où il faudra quitter la maison, descendre la rue jusqu'à la station de taxis, donner l'adresse au chauffeur et arriver au rendez-vous. Je recule, mais avec impatience. Je veux y aller, je ne demande que ça, malgré la petite voix là-haut sous mon crâne qui me dit que c'est une erreur, que cela ne peut que m'apporter de la souffrance. Je suis réfractaire à toute souffrance. C'est ainsi que je me veux. Alors j'y vais, ma conscience cède à ma volonté. Comme toujours, je gagne.

11 h 30 précises, j'entre dans le hall de l'hôtel. Il est assez sobre et élégant, il s'ouvre sur un immense salon décoré avec délicatesse d'une alternance de canapés profonds, de tables basses et hautes, de chaises d'acajou et de rééditions de tapis anciens aux tons rose poudré et vert anis. L'ensemble est apaisant. Je suis très à l'aise dans ce tailleur-pantalon en laine d'été gris perle. J'ai l'impression que ma silhouette longiligne s'élance avec l'élégance d'une ballerine dans cet espace éthéré où tout me correspond. Une occasion de plus pour ne pas regretter les formes encombrantes de la plupart de mes semblables ! L'atmosphère du lieu, ma tenue, pour une fois parfaitement choisie, me rassurent instantanément. Tout sonne juste ici. Je suis à ma place. Devant la cheminée monumentale, où se consomment des bûches en bois de synthèse, à la meilleure place du grand salon, je distingue deux jambes croisées avec science vers l'extérieur du fauteuil et une épaisse fumée qui s'élève au-dessus du siège.

Alma Sol est posée là et fume un cohiba en m'attendant. La petite chose triste qui s'est échappée de chez moi hier après-midi s'est métamorphosée en une fatalité encore plus conquérante que toutes les représentations que j'ai pu admirer d'elle. Elle règne avec la grâce exquise, un brin vache, d'une milliardaire sud-américaine. Sa longue chevelure bouclée joue les reflets auburn avec la lueur des flammes. Elle porte un tailleur de lin grège, légèrement satiné, d'une coupe irréprochable. Les poignets relevés laissent apparaître deux petits boutons carrés portant l'insigne Dior. Aux pieds, des

ballerines de soie rayées beige et noir, je n'en ai jamais vu de si délicates. Et elle fume. Elle me sourit et elle fume.

« Voulez-vous un lancero ? elle demande.

– Avant le brunch ?

– Vous ne comptiez pas manger, j'espère ? »

Elle me désarçonne. Me déboulonne, me pantalonne, je ne suis plus ni femme ni homme, juste un machin à sa botte. Elle veut manger, je mangerai, elle ne veut pas, moi non plus, mon appétit suivra le sien, mes pas aussi, tant pis pour mon besoin d'être obéie, c'est moi qui lui obéirai désormais.

Le fauteuil est large et profond comme un lit. Il offre son dos au reste du salon qui, somme toute, n'est pas très fréquenté. Le brunch attend sur des tables approximatives recouvertes de blanc amidonné. Je suppose qu'ils n'ont pas tout à fait terminé ce coin de la salle. Cette imperfection me choque, le temps d'un coup d'œil. Je prends place à côté d'elle, tout à côté, confiante. Elle me fixe un instant d'un regard amusé, éloigne son cigare de sa bouche et m'embrasse. Doucement cette fois, sans culpabilité, sans gêne, un baiser assumé.

« Si tu savais comme j'en avais envie ! »

Nos désirs sont à l'unisson, le reste n'a aucune importance.

28 mai 1992

Il est inutile de dire ici ce qu'ont été les deux semaines suivantes, voilà pourquoi je n'ai rien écrit. Un élément pourtant échappe à l'heureuse banalité des amours naissantes. La sensation d'être en accord total avec soi, d'être devant son miroir pour une fois forcée de ne plaire qu'à soi, parce que l'autre est soi, à la fois l'amie que je n'ai jamais eue et l'amante savante qui fait de moi une savante à son égale. Nous savons d'instinct où chercher le plaisir et comment le donner. Je me sens protégée des hommes, en vacances pour toujours. Je vais divorcer, jeter par-dessus bord toutes mes ambitions factices, noyer dans ces délices mes millions à venir, je vais renaître de chair et de sang, disparaître dans la protection de l'amour.

Forcément, rien ne se passe jamais comme prévu.

Je suis repartie dans mon île, décidée à affronter la famille, le mari et l'empire, décidée à faire cesser net la supercherie dans laquelle nous nous étions installés. Pendant ce temps, Alma reprenait la route, toujours vague sur ses destinations. Nous étions convenues de nous écrire. Le téléphone n'était pas une bonne idée, je ne voulais surtout pas faire les choses dans le désordre. Je devais revenir à Paris un mois plus tard, définitivement. Mais comme si ma bonne étoile avait cessé de briller, dès que je suis arrivée sous le ciel des tropiques, une série d'événements malencontreux est venue bouleverser mon organigramme.

Le gardien de l'habitation a tué sa femme. Dans le pays, c'est un meurtre assez courant, les hommes expriment leur impuissance par l'anéantissement du seul ennemi qui soit à leur portée et, comme par hasard, les peines ne sont jamais très longues. Mais il a fallu s'occuper de sa famille, c'est la coutume, prendre en charge les dettes, s'assurer que la descendance était mise à l'abri, et le remplacer, rapidement. Je ne pouvais pas tout simplement me laver les mains de ce qui m'avait si âprement occupée pendant tant d'années et faire comme si plus rien ne comptait pour moi, même si c'était la vérité.

Au même moment, Damien a perdu son plus fidèle ami, le poète, comme il l'appelait. Un homme solitaire qui n'avait ni femme, ni enfant et vivait dans le Nord, au pied d'un morne dans une cabane de tôle que les cyclones déposaient tous les deux ans. Il avait un chien gris et glabre qui faisait fuir les importuns. Je ne l'ai jamais vu mais je sais que Damien aimait sa compagnie. Ils passaient des heures à discourir et à boire du rhum dans la petite cabane brûlante, et quand ils étaient assez saouls, ils se mettaient à écrire. Damien disait qu'il publierait ses poèmes un jour, mais il ne l'a jamais fait. Il paraît que peu de temps après mon retour, l'homme est descendu de son morne avec son chien et son bâton, a traversé le bourg, marché jusqu'à la plage de sable noir et, devant le regard médusé des pêcheurs qui remontaient la nasse, il a pénétré dans l'eau grise, toujours suivi de son chien, et n'a pas reparu. On a vu flotter le bâton dans l'écume. Pas le chien, ni l'homme. Personne n'avait cherché à le retenir. Personne n'a fait de commentaires. Dans cette île où le verbe est rapide et haut en couleur, les bouches sont restées cousues. Le poète était un ermite, on ne dérange pas les ermites, on ne les questionne pas, on sait qu'ils

atteignent avant tout homme la sagesse éternelle.

Damien, la sagesse éternelle, il n'en a rien à foutre. Il racontait cette histoire que j'ai trouvée belle et disait qu'il avait perdu son seul ami. Il pleurait comme un enfant sur sa mère disparue. J'ai eu pitié de lui. L'amour que j'abritais me rendait plus douce. L'exaspération, ciment de notre couple, disparaissait dans la compassion. Encore elle ! Était-ce bien moi qui prenais cet homme dans mes bras et le consolais comme personne ne m'avait jamais consolée ? Il pleurait et disait : « Tu ne vas pas partir toi, hein ? Promets-moi que tu ne m'abandonneras pas ! »

L'amour me rendait patiente, je suis restée pour qu'il se relève. L'amour me rendait honnête, je ne pouvais me résoudre à frapper un homme à terre.

Et surtout, je n'avais aucune nouvelle d'Alma. Nous nous étions quittées d'une belle manière déchirante et romantique. Nous avions beaucoup pleuré, nous étions fait beaucoup de promesses, nous étions abîmées en confidences, je savais tout de sa vie, elle de la mienne. Ce qui est merveilleux avec une femme, c'est qu'elle ne profite pas de ce que vous lui dites pour vous le recracher à la moindre éraflure. C'est ce que je croyais. Alma accueillait mes confessions comme si elle les avait attendues et je m'estimais privilégiée de pénétrer ses secrets. Nous avions des projets fous, elle disait qu'enfin, elle avait envie de voyager avec quelqu'un. Elle jurait que c'était la première fois qu'elle se tournait vers une femme et ne me croyait pas quand je lui avouais que pour moi aussi, elle était l'exception. Nous étions comme deux novices qui découvrent leur foi. Béates et reconnaissantes.

Alors quand est arrivée la troisième semaine sans la moindre petite missive – moi qui n'écris jamais la moindre ligne, j'en étais à la dixième –, j'ai commencé à paniquer.

Comment pouvais-je savoir si elle était au courant de la tournure qu'avaient prise les événements ici, du retard que cela impliquerait sans doute ? Comment m'assurer qu'elle pensait à moi autant que je pensais à elle ?

À mesure que passaient les jours, grandissait ma tristesse. Damien m'en était reconnaissant, il croyait qu'elle lui était destinée, pauvre égoïste. S'il avait su. Je brassais de l'air, comme toujours, pour ne pas éveiller de soupçons. On m'avait à l'œil depuis le début, malgré les années, la vigilance de la famille à mon égard n'avait pas faibli. Je donnais le change, consumée chaque jour un peu plus par l'inquiétude. Et cette île, déjà si inhospitalière à mon endroit, devenait oppressante. J'ai toujours détesté les insectes et les plantes, alors comme une punition qui s'abattait sur mes épaules, la peur avait remplacé la haine d'une flore et d'une faune décourageantes. Quand je sortais pour aller chercher une voiture, j'étais obligée de traverser la

forêt de bambous éléphantipes, si rassurante aux premiers jours, qui à présent semblait vouloir me dévorer vivante tellement ses tiges épaisses m'encerclaient et m'étranglaient quoi que je fisse pour les éviter. Je ne retrouvais ma respiration qu'une fois installée derrière le volant de l'une des berlines, l'air conditionné réglé sur la température la plus basse. Je ne me suis jamais autant absentée de la plantation qu'à cette époque. Il est vrai que j'avais des dispositions à prendre pour ma nouvelle fuite. Je m'apprêtais à tourner le dos une fois encore au passé pour poursuivre un rêve, mais, à la différence de la précédente, je portais cousue d'or. Mon compte en banque personnel avait proliféré. En plus de dix ans d'union, je n'avais jamais sorti un chèque, je gardais tout ce que Damien me donnait et vendais les cadeaux qui présentaient le double avantage de me déplaire et d'avoir une valeur marchande. J'étais à l'abri du besoin, sans que personne s'en soit ni rendu compte, ni préoccupé.

Pendant que Damien sombrait dans une mélancolie sans fond et que Nicaise veillait à la bonne tenue de la maison, je préparais ma fuite dans la salle des coffres de la banque. Tout ce que j'avais décidé d'emporter tenait là, dans les quatre compartiments que j'avais loués. Les diamants de mes bijoux dessertis, les actions du groupe que j'avais réussi à arracher à la famille en récompense de mon travail, de l'argent liquide, beaucoup d'argent liquide, et quelques babioles coloniales auxquelles je tenais par-dessus tout. Je ne volais rien, j'y avais droit, c'était le prix de mon travail. Je ne comptais pas sur la générosité de Damien, je savais que quand il découvrirait que je l'avais quitté, il ne se remettrait jamais de la haine que cela déchaînerait en lui.

Mais aucune lettre n'est venue calmer mon angoisse. Un mois et demi après mon retour, je n'avais toujours rien dit à Damien. De plus, il avait recommencé à fuir vers son rocher chauve, dans une pseudo-quête spirituelle. J'ai programmé mon voyage administratif, comme à l'accoutumée, et le 20 juillet à 23 heures, j'ai embarqué pour Paris.

Alma habitait un appartement tout en longueur au cinquième étage d'un immeuble XVIII^e, à l'angle de la place Saint-Michel et de la rue Saint-André-des-Arts. Un lieu singulier, qui ne ressemblait à rien. Sommaire et passager. Comme un décor d'où l'on peut déménager à la cloche de bois. J'ai aimé cet espace dans lequel chaque objet portait sa signature. Rien n'était assorti, rien n'était symétrique, les styles se côtoyaient avec plus ou moins de bonheur, mais cela importait peu. C'est l'atmosphère qui se dégageait du cadre qui vous donnait envie de rester là, immobile dans la douce lueur des bougies, à siroter un fond de bordeaux en écoutant le brouhaha diffus qui montait de la place en contrebas. Tout ça rendait ce lieu unique. L'une des pièces était vide, Alma disait qu'elle deviendrait sa salle à manger, elle attendait des meubles qui installeraient la permanence de son existence, enfin elle se fixerait quelque part. Et puis il y avait le lit ! Un autel à l'amour. D'une hauteur indécente. Elle disait qu'il était tout neuf, qu'elle venait de le faire réaliser par un ébéniste grec qu'elle avait sauvé de la clochardisation. Un ancien amant sûrement... Et surtout, qu'elle n'y avait jamais dormi avec personne. Je ne l'avais pas crue bien sûr, je n'étais pas naïve au point d'oublier qu'elle avait eu une vie au moins aussi remplie que la mienne et que ses attraits avaient dû en faire chavirer plus d'un dans ce tombeau de plaisirs.

Mon avion atterrissait à 9 heures du matin, je sonnais à sa porte deux heures plus tard. Elle était là, ensommeillée insoumise, sans excuse, sans effort, elle s'est laissé enfermer dans mes bras, je l'ai aidée à se recoucher, alors elle a pris les clés sur la table de nuit, me les a tendues et m'a dit :

« Laisse-moi récupérer, reviens ce soir, je t'expliquerai. »

Elle a fermé les yeux.

J'étais trop agitée pour rentrer chez moi. C'était hors de question. Le XVI^e arrondissement me semblait un autre continent. Le décalage horaire n'avait pas commencé à faire son travail et il était évident que je n'y succomberais pas. Je n'avais emporté que ce que mon sac de voyage pouvait contenir, je ne voyageais jamais avec des valises, mes armoires contenaient assez d'options pour toutes les saisons et toutes les occasions. Je suis passée à la banque déposer l'argent, les titres et les bijoux, puis j'ai tourné en rond comme une abeille folle dans le petit jardin derrière Notre-Dame.

À 16 heures, je suis entrée dans la cathédrale et je me suis effondrée

devant la Vierge. Je n'avais rien avalé depuis plus de vingt heures, le trac avait remplacé la faim et la soif. Un curé qui passait par là a cru que j'avais besoin d'une confession, alors sans résistance, je me suis laissé entraîner jusqu'à son bureau. Il recevait comme un psychologue, ses patients face à lui. Inutile de dire que cet exercice m'est totalement inconnu. Je ne suis pas croyante, pas au sens conventionnel du terme, je ne crois pas en un dieu grand organisateur, qui aurait foiré les hommes, non, je crois en moi, en ma force de caractère, en mon opiniâtreté et, parfois, en ma bonne étoile. Mais là, à cet instant, je n'étais guidée par rien de tel. Sans force aucune, je répondais aux questions de l'homme bienveillant qui prenait au sérieux la charge de mon âme. Il semblait si doux, si compréhensif, je lui ai ouvert mon cœur. Je lui ai dit que j'aimais une femme et que ça me consumait. Et l'homme au costume noir, à la chemise noire, que rien ne distinguait d'un autre homme vêtu de noir hormis une petite croix discrète qui sortait du col de sa chemise, cet homme qui m'avait cueillie juste avant que je ne m'écroule sur les cierges dégoulinants, m'a dit ceci : « Mon enfant, Dieu a dit : Aimez-vous les uns les autres, il n'a pas dit aux femmes de n'aimer que les hommes et vice versa ! Dieu est Amour, il ne reconnaît que l'Amour. Si le vôtre est pur, il est saint. N'ayez crainte et allez en paix, Dieu chemine à vos côtés. »

Si j'avais su que la religion était aussi permissive, je me serais inscrite au club depuis longtemps !

Je suis sortie de la cathédrale plus droite que je n'y étais entrée, avec un appétit d'ogre, et j'ai passé les deux heures qui me séparaient de nos retrouvailles à dévorer un plateau de fruits de mer pour trois. À 20 heures précises, je suis remontée au cinquième étage et j'ai trouvé ma belle vive comme une mésange dans la rosée du matin, parfumée et scintillante, qui m'attendait, une coupe de champagne à la main. Nous avons trinqué, elle ne m'a rien expliqué du tout, a balayé mes questions d'un revers de la main.

« Tu t'inquiètes pour rien, contente-toi de vivre l'instant présent, c'est déjà bien assez ! » Et puis elle s'est levée et m'a dit : « Tu m'invites à dîner ? »

Si je vous raconte mon histoire avec Alma Sol, c'est pour que vous compreniez bien que sa disparition, aujourd'hui, je m'en soucie comme d'une guigne. Ça m'ennuie, simplement. Je ne voudrais pas que Damien soit inquiet. Ces derniers temps les autorités sont moins conciliantes avec lui. Il boit trop, et il conduit dans des états d'ivresse qui, je m'en étonne, ne l'ont pas encore tué. Ici les routes sont sinueuses et mal goudronnées, quand elles le sont. Le réseau de l'île est un entrelacs de chemins poussiéreux qui se transforment en pistes gluantes à la saison des pluies. Je hais ce lieu chaque jour davantage. Et les affaires ne sont pas aussi bonnes que dans les années quatre-vingt, nous avons essuyé les différentes crises et nous pouvons nous estimer heureux de n'avoir dû nous séparer que d'une toute petite partie de notre patrimoine industriel. On nous aime encore moins depuis la fermeture de l'usine qui fabriquait des boissons gazeuses et l'arrêt définitif de l'exploitation bananière. Il y a eu des licenciements de masse, des suicides, des attentats, notre maison en a fait les frais, nous avons dû décider d'en ouvrir les portes à des voyageurs fortunés. Nicaise a fini par s'éteindre devant le gaz allumé, ça a failli foutre le feu. Depuis le temps que je disais qu'il fallait la mettre à la retraite... Puis ça s'est un peu calmé, mais il faut se tenir à carreau.

Alors, si cette profiteuse dégénérée pouvait réapparaître, ça m'arrangerait vraiment.

Je ne parlais pas ainsi il y a quinze ans, bien sûr. J'étais hypnotisée par ce sentiment que je ne connaissais pas, dont je ne me serais jamais crue capable et qui colonisait ma vie. Alma était devenue un peu distante physiquement mais je ne pensais même pas à m'en plaindre, trop heureuse de passer tant d'heures en sa compagnie. J'ai eu encore huit jours d'un bonheur sans faille. À l'exception des appels de Damien qui menaçait de me rejoindre si je n'étais pas rentrée à la fin du mois. Il n'en a rien fait, heureusement. La deuxième semaine a sonné le glas de nos retrouvailles.

29 juillet 1992

Hier soir, nous avons picolé un peu plus qu'à l'accoutumée, Alma a commencé à me dire que je l'isolais de ses amis, qu'elle ne voyait plus personne quand elle était avec moi parce qu'il lui était impossible de rendre publique notre histoire et que ça l'étouffait. Je ne sais ce qui m'a pris de lui

répondre qu'elle n'avait pas d'amis, si aucun d'eux ne pouvait comprendre et accepter qui elle avait choisi d'aimer. C'est cette petite phrase qui a déclenché sa colère. Elle a fondu sur moi et m'a giflée.

« Pour qui te prends-tu ? C'est l'hôpital qui se fout de la charité ! C'est toi qui es seule comme un rat mort, en dehors de ton mari que tu n'aimes pas, il n'y a rien ni personne autour de toi ! »

Et elle m'a sorti ce qui la tenait éloignée de mes bras depuis nos retrouvailles : elle n'était pas attirée physiquement par les femmes, ça avait été une expérience agréable mais seulement une expérience, inconcevable à révéler parce qu'elle s'était achevée après les deux semaines passées ensemble un mois plus tôt, elle me conservait son amitié, d'ailleurs que faisons-nous depuis dix jours si ce n'était consommer cette tendre amitié ?

C'était insupportable, injuste, inattendu, malhonnête !

Notre histoire n'aurait jamais commencé si elle n'en avait pas elle-même été l'instigatrice.

« Quelle histoire ? demanda-t-elle, il n'y a jamais eu d'histoire ! »

À mon tour je me suis déchaînée. Ce qui s'est dit n'a pas grande importance, mais ce que j'ai fait hier soir, je l'ai fait poussée par un instinct meurtrier. Je l'ai tenue fermement entre mes genoux, au sol, et je lui ai giflé le visage jusqu'à ce que la main me brûle. Sa tête valdinguait d'un côté puis de l'autre, au rythme de mes coups. Elle n'a pas essayé de se défendre, elle n'a plus rien dit. Les larmes coulaient sur son visage bleui mais cela ne m'a pas apaisée, j'ai continué à frapper jusqu'à ce qu'elle s'évanouisse. Puis je me suis levée, j'ai attrapé mon sac et je suis partie en laissant la porte grande ouverte.

Le lendemain matin, j'ai attendu qu'elle sorte pour revenir dans l'appartement et j'ai tout cassé.

Le 16 septembre 2004, en allant chercher Nicaise à la sortie du marché, j'ai embouti la voiture de Damien. Une petite pile de cd a été éjectée de la boîte à gants, ouverte par le choc de la collision. Sur le siège passager, l'étui cartonné de l'un d'eux a attiré mon attention. La couverture représentait une bouche rouge et pulpeuse, un peu vulgaire, à peine entrouverte, au-dessus de laquelle, en lettres noires, se détachait le mot « FLEUR ». J'étais un peu sonnée mais j'ignore pourquoi, au lieu d'aller voir ce qui avait provoqué l'accident, mon premier réflexe a été de glisser le cd dans le lecteur. Le volume était réglé au maximum. La voix d'Alma Sol s'est élevée de toute sa puissance dans l'habitacle.

J'ai détesté la sensation d'engloutissement que j'ai éprouvée. Cela faisait des années que j'avais enfoui le souvenir de cette scène monstrueuse qui aurait pu nous être fatale, au plus profond de ma mémoire. Je ne suis pas du genre à m'excuser. Quand il m'arrive de commettre une erreur, je répare sans éclat et sans faux-fuyants. Alors, reconnaître des prétextes aux erreurs des autres n'est pas vraiment mon fort. Malgré tout le temps passé, je n'ai pas su trouver en moi suffisamment de miséricorde pour pardonner la défection d'Alma Sol.

Après le drame, j'étais rentrée sur l'île et m'étais jetée à corps perdu dans le travail. J'avais évité Paris pendant un an, Damien n'avait pas compris mais ne m'avait demandé aucune explication. Je pense qu'au fond ça l'arrangeait. Il avait repris possession de la maison du XVI^e et, à la longueur de ses séjours, j'en avais déduit qu'il ne s'ennuyait pas. Là-bas, je n'ai aucun informateur, cela me force à fermer les yeux et à me désintéresser de l'existence secrète de mon mari.

Quand j'étais revenue, il m'avait accueillie comme si les années de désamour que nous venions de vivre s'étaient envolées. Il était tendre, avec cette pointe de malice dont il ne se départit jamais. J'avais reçu ces marques d'affection comme un grand blessé reçoit sa dose de morphine, soulagée. Au moins, je n'avais pas quitté la proie pour l'ombre. Nous avions même retrouvé un semblant d'intimité. Ce n'était pas exactement jouissif, mais ça m'a occupée et la guerrière en moi s'est redressée plus vite.

Alors que la voix d'Alma Sol martelait de ses inflexions graves des mots que je ne voulais pas entendre, un attroupement s'est formé

devant ma voiture. Des grappes d'individus de tous les âges convergeaient en direction de l'impact et une clameur indignée commençait à se faire entendre. J'ai horreur des mouvements de foule, ces troupeaux aveugles qui se pressent les uns aux autres pour ne pas avoir à décider eux-mêmes de la direction à prendre. C'est fou ce que les gens ont besoin de voir ! Je suis sortie de la voiture, pas très à l'aise sur mes jambes, pour aller voir ce qui m'avait fait percuter la voiture devant moi. Des bananes écrasées tapissaient la terre rouge à mes pieds, ça faisait un mélange pas très appétissant. Quelqu'un m'a poussée violemment en hurlant des insultes à mon égard :

« Espèce de salope continentale, tu vois ce que tu as fait ? »

J'ai glissé sur une traînée noirâtre et me suis étalée de tout mon long. C'était du sang ! En me relevant, à quelques centimètres de là, il y avait un homme couché sur le flanc, la bouche ouverte dans le dernier hoquet de sa vie. Les morts n'ont jamais l'expression de leur choix.

Deux voitures plus loin, la voix d'Alma Sol chantait : « Trois petites gouttes d'amour que je croyais fertiles ont terminé leur course au creux de mon nombril. » Quelqu'un a donné un coup de machette sur le capot. La musique s'est tue.

J'ai hurlé que ce n'était pas moi, que l'homme s'était jeté entre les véhicules, que je n'avais rien vu ! Rien. Mais on m'a vite encerclée, la police est arrivée sur les lieux, on m'a passé des menottes en me soufflant à l'oreille qu'il ne fallait pas m'inquiéter, on me les ôterait une fois dans le commissariat. Il était urgent de calmer la colère de la population. Ils voulaient ma tête, on feindrait de la leur donner.

Ma déposition arrangée par un inspecteur compréhensif, je suis repartie en prenant soin d'emprunter un détour pour ne pas recroiser les spectateurs de l'accident.

J'avais tué un homme sans m'en rendre compte. Malgré moi. Et je repartais libre avec pour seule recommandation celle de me faire oublier un moment, de rester chez moi jusqu'à ce que l'imagination des habitants ait fini d'inventer l'histoire de mon crime.

Quelque chose ne collait pas.

En regagnant la plantation ce jour-là, je me suis dit que c'est Alma Sol que j'aurais dû achever il y a douze ans.

Je n'ai posé aucune question à Damien. La boîte de Pandore s'était entrouverte, je ne voulais pas revoir la face du diable, ma mémoire saturait, pourtant je ne pouvais m'empêcher de chercher à comprendre ce qui avait bien pu se passer dans la vie de mon mari pour qu'il conserve parmi les disques qu'il écoutait en boucle celui que je venais d'entendre. La chanson était assez banale, rien de ce que

j'avais aimé chez elle n'y apparaissait. Damien, dont les goûts musicaux étaient si éloignés de cette mièvrerie, ne pouvait écouter ce genre de musique sans une raison intime. Et cette raison, pour l'instant, m'échappait. J'ai beau être détachée et presque insensible à l'homme avec lequel je ne partage plus que des comptes, ce type d'intrusion forcée ravive, sans aller jusqu'à la jalousie, une curiosité de circonstance. Pourtant, jamais je n'aurais mis le sujet sur la table. Je suis de celles qui enquêtent en silence, dans les espaces oubliés par les auteurs. Ils commettent toujours des erreurs.

Damien ne m'a pas laissée aller jusque-là.

Peu de temps après l'accident, nous avons passé la soirée chez l'un des personnages les plus respectés de l'île, un professeur de philosophie parisien échoué sur nos rivages pour ne pas sombrer définitivement dans la vergogne d'un acte qui lui avait coûté sa chaire à la Sorbonne. On racontait qu'il avait été surpris dans les toilettes de l'établissement en fâcheuse posture et en mauvaise compagnie. Mais comme les naufrages sont rarement interrompus, c'est dans l'alcool qu'il avait fini par sombrer. Ceux que sa gloire d'antan flattait s'étaient réunis autour d'un peu de nourriture et de beaucoup d'alcool, pour tenir d'inutiles conversations, des projections aberrantes sur l'économie de notre bout du monde et l'accroissement constant de sa population. Nous avons quitté le vieil homme tard dans la nuit, Damien était passablement éméché. Il m'a jeté les clés de la voiture à la tête et s'est affalé sur le siège arrière en lâchant à mon intention : « À la maison, James ! »

Trop heureuse de ne pas devoir subir sa conduite exagérément rapide par une nuit d'ivresse sans lune, je me suis abstenue de protester et me suis exécutée. À peine avais-je démarré la voiture qu'il m'a demandé :

« Ma fille, mets-nous un peu de musique... »

Cette fois, en enclenchant le lecteur de cd, je savais que c'était la voix d'Alma Sol qui s'emparerait du silence, comme une scie punitive, et je voulais guetter sur le visage de Damien un début d'explication.

« C'est divin, non ? Tu connais ? Ah mais bien sûr, suis-je bête, on l'avait rencontrée ensemble... Tu aimes ? » C'est tout.

Il est tombé dans un sommeil bruyant d'alcoolique.

Le lendemain matin, au chant du coq, cet homme qui jamais de sa vie n'ouvre les yeux avant que le soleil n'ait achevé le quart de sa course, cet homme que j'avais péniblement traîné jusqu'à son lit alors qu'il ronflait à réveiller un sourd, s'est levé avant moi, frais comme un adolescent sortant de la douche, m'a extirpée de ma nuit d'une

pichenette au menton et m'a dit d'un air content de soi :

« J'ai invité Alma Sol à passer quelque temps sur l'île. »

En moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, je me suis retrouvée sur les fesses, les yeux grands ouverts, délivrée de toute trace de sommeil :

« Et elle a accepté ???

– Bien sûr ! Pourquoi voudrais-tu qu'elle refuse ? »

DAMIEN

Tout ce cinéma à propos de la disparition d'Alma Sol, c'est vraiment n'importe quoi ! Moi je vous dis qu'elle nous a joué un joli tour, je trouve ça plutôt amusant, elle remonte dans mon estime. Que voulez-vous qui arrive à une chanteuse en fin de carrière ? Ce n'est pas comme si son étoile avait brillé pendant trente ans sans pâlir, à l'époque où tout le monde parlait d'elle, moi je ne la connaissais même pas. Et pourtant, je suis plutôt bien implanté dans ces milieux, avec tout le pognon que je leur donne... D'ailleurs, elle en a profité aussi, non ? Mais je ne parle jamais d'argent, je laisse ça à ceux qui n'en ont pas.

Bref, Alma, si vous insistez vraiment, je peux vous jurer qu'il faut arrêter de chercher midi à quatorze heures, elle n'est la victime de personne.

J'ai une grande affection pour elle et, même si je la trouvais ces derniers temps un peu...pathétique, elle sait que je reste son ami. Enfin j'ai mes limites, il ne faut pas trop m'en demander non plus. Les gens m'ennuient vite, comprenez-vous ? Je préfère à toute autre compagnie la mienne. Je me trouve d'une fréquentation tout à fait agréable, gentil, délicat, instruit, c'est déjà beaucoup pour un seul homme. Non ?

Je considère que l'on n'est jamais seul. La solitude a une dimension mystique et, puisque l'univers vous bascule systématiquement quelque chose devant les yeux pour accompagner cette solitude, pourquoi chercher la compagnie ?

J'ai vu Alma Sol pour la première fois à l'occasion d'un pince-fesses place Vendôme. J'ai horreur des mondanités. Je n'y souscris qu'une fois de temps en temps et seulement quand je suis sûr d'y trouver une jolie femme à séduire. Dites-moi franchement quel intérêt il peut y avoir à errer sous une tente surchauffée encadrée par une armée de CRS, avec une coupe de mauvais champagne et personne à qui parler. Diane ? Bien sûr je sors avec ma femme. Je ne peux pas me passer d'elle, enfin c'est ce qu'elle croit. C'est vrai qu'elle est bonne poire la pauvre, à toujours rattraper mes conneries, assurer mes arrières depuis que nous nous connaissons. Mon ange gardien en somme. Pourquoi la

quitterais-je ?

Cette soirée alors... Vous auriez vu les grappes de diamants les plus impressionnantes de la planète sur les femmes les plus laides de l'univers. La richesse ne devrait aller qu'à la beauté, le contraire m'offense. Heureusement, il y avait une brochette non négligeable de stars américaines, ah, ils avaient mis le paquet cette fois, des blondes, des rousses, des dents blanches à tous les râteliers, mais aussi beaucoup d'agents, d'attachés de presse à la recherche d'un contrat pour leur pouliche. C'est amusant à regarder, ces personnages vrombissants montés sur des générateurs, increvables cloportes, qui sillonnent comme des patineurs les parterres avantageux. Amusant et épuisant. Je commençais à trouver le temps long quand je l'ai repérée. La seule brune à cent mètres à la ronde. Elle se tenait face à un petit homme insignifiant, gênée par sa coupe de champagne, un toast de foie gras, un réticule de perles noires et un éventail en dentelle à la main, qu'elle essayait de refermer sans y parvenir. Elle était pimpante et cambrée dans sa robe espagnole, quelle idée cette robe, mais elle irradiait. J'ai ressenti l'envie spontanée de la saisir par la taille et de la plaquer contre moi. Ce n'est pas tous les jours qu'une femme provoque en moi cette montée de testostérone. Je me suis glissé à travers la faune froufrouante mais, à l'instant où j'arrivais dans son sillage, j'ai vu ma femme fondre sur elle comme la vérole sur le bas clergé. Diane avait l'air ridicule. Son visage rougissait à mesure qu'elle parlait à cette femme. La malheureuse était dans un de ces états, je ne l'avais jamais vue ainsi ! Diane toujours si froide et raide, qui était donc cette beauté dorée pour lui faire perdre tout contrôle ? Je me suis approché doucement dans le dos de la femme et je lui ai murmuré en effleurant son oreille : « Ne l'écoutez pas, c'est ma sœur, elle est complètement folle, elle raconte n'importe quoi ! »

Elle a fait volte-face et j'ai vu ses yeux, l'un clair, l'autre sombre, tous deux lançaient le même éclair de fureur. Quelque chose dans ce regard, faites-moi confiance, je connais les femmes, quelque chose s'est adouci aussitôt. Je lui ai plu ! J'en mettrais ma main au feu. Elle a dit d'une voix qui voulait encore jouer la colère : « Vous êtes ?... »

– Jean Damien Fabrice de Mortagne, pour vous servir, madame. »

Je me suis incliné pendant que Diane mettait un terme définitif à tout espoir de conquête en terminant les présentations :

« Mon mari... Ne faites pas attention à lui, il est un peu... original ! »

Alma a ri.

« Une folle et un original, décidément vous formez un couple sympathique. Je suis Alma Sol », a-t-elle lancé à mon attention. Diane m'a jeté un regard qui voulait sans doute dire : « Surtout, ne fais pas celui qui ne la connaît pas ! »

Nous avons terminé la soirée ensemble, trois solitudes ravies de se trouver. Ou peut-être étions-nous quatre ? Je ne m'en souviens pas.

Deux semaines plus tard, alors que je m'apprêtais à quitter la ville pour Saint-Roques, Diane m'apprenait qu'elle avait organisé une réception chez nous, alors qu'elle sait que je déteste recevoir à Paris. Quand elle m'a dit qu'Alma Sol serait de la partie, je me suis tu.

Nous ne passons jamais plus de quinze jours tous les deux mois ici, je trouve ça bien assez. Je n'aime pas cette ville, ses pièges à touristes et ses limitations de vitesse, mais l'idée d'y posséder un trésor n'est pas pour me déplaire et elle a le mérite d'offrir toute la culture qui fait défaut sur mon île. La proximité avec Londres m'arrange, l'exclusivité des galeries de Bond Street, l'élégance définitive d'une certaine Angleterre dont je partage la tonalité, je me sens plus proche de ce peuple que de mes supposés ancêtres gaulois. Heureusement ma collection m'occupe. J'ai préféré la conserver ici, à l'abri des intempéries et du soleil.

Non, mon lieu de prédilection est mon île. Cette fin de terre au milieu des eaux noires sans limite. Là-bas, l'océan est partout, sa beauté se suffit à elle-même. Je suis né dans ces chaleurs et j'y terminerai ma vie. Rien, pas même Henrietta Moraes, ne me retiendra ici. Je la vendrai un jour, ou j'en ferai don, avec le reste de ma collection, à un musée méritant. Mais nous en sommes loin et je ne vous ai pas encore présenté Henrietta Moraes.

Le soir du dîner je me suis surpris en proie à de l'impatience. Moi qui d'habitude suis si peu concerné par les événements et les gens. Les invités arrivaient, tous à l'heure ordonnée par Diane, ce qu'elle peut être rigide, mais Alma Sol ne se montrait pas. Elle a fini par faire son apparition vers 21 heures, mon Dieu qu'elle était belle, je n'avais pas pris la mesure de sa beauté ! Il fallait que je sois seule avec elle. Heureusement, Diane avait fort à faire avec tout ce monde dont elle avait voulu entourer notre hôte de prestige, comme elle l'appelait. Je me souviens avoir attiré Alma Sol dans le couloir qui mène à la bibliothèque mais elle s'est arrêtée devant *L'Homme qui marche*, mon seul Giacometti, enclavé dans sa niche. Elle a posé sa main sur la vitre, elle semblait intéressée, je lui ai demandé si elle aimait l'art moderne, elle m'a dit oui avec un sourire d'enfant curieuse. Je n'ai pas pu résister. Je l'ai poussée vers la porte de mon bureau, dont j'ai ouvert les deux lourds battants avec un cérémonial de greffier. Nous nous sommes retrouvés face à l'œuvre. Le joyau de ma collection qui nous a littéralement happés dans la pièce. *Study of Nude with Figure in a Mirror*, un chef-d'œuvre absolu de Francis Bacon, une intimité que je ne partage que rarement et pour cause, peu d'êtres humains comprennent cette douloureuse pensée de la chair qui s'exprime dans les tourments d'une main d'artiste.

J'ai vu l'émotion la gagner. Les larmes frémir à l'orée de ses cils. Elle a dit : « Merci de me montrer ce tableau... Il est tellement... » Elle n'a pas continué. Je l'ai laissée un instant à son recueillement, j'étais surpris et comblé qu'une telle femme pût éprouver la même exigence picturale que moi. Cela se voyait dans sa réaction, elle était totalement dévorée par l'image de l'une des muses de l'artiste. Je ne m'y attendais pas.

Diane est arrivée sur ces entrefaites pour réclamer notre présence, alors Alma s'est ressaisie et m'a demandé : « C'est vous qui collectionnez toutes ces œuvres ? »

– Depuis quinze ans, madame. De tels trésors ne s'acquièrent pas par hasard. Plus que de la chance, il faut de la persévérance, du travail et beaucoup de patience. »

De retour parmi les autres, elle m'a expliqué ce qui avait provoqué sa réaction face à Henrietta Moraes : « C'est la matière épaisse et profonde, entre les cuisses ouvertes du modèle, qui m'a donné la sensation physique de la texture de mon intimité. C'était moi sur la toile, moi encore qu'épiait le nain au chapeau d'ecclésiastique, moi dont on avait démasqué le secret le mieux gardé. J'ai eu l'impression que quelqu'un avait retourné mes entrailles pour les offrir aux regards du monde. Rassurez-moi, vous ne la montrez pas à tous vos invités ? » Heureusement qu'elle ne manquait pas d'humour, je n'étais pas prêt à entendre les réflexions personnelles de cette femme, cette petite chanteuse qui étalait son brin de culture à la première occasion et dont je n'avais jamais entendu parler quelques jours plus tôt.

En y repensant après son départ, je me suis dit qu'elle avait tout de même un don rare : celui de convoquer toutes les femmes que j'avais fantasmées depuis mon adolescence dans une fatale et unique seconde.

Elle était dangereuse, il valait mieux ne pas la revoir.

Je sais que je suis un homme gâté. Né avec un hochet en argent vissé à mes menottes. Cela ne m'a pas empêché de vivre les mêmes affres que la plupart des gens de ma génération. J'ai oublié d'où je venais pendant de nombreuses années, honteux de ma lignée honteuse, j'ai confondu le jour et la nuit et j'ai usé mes jeans dans tous les amphithéâtres d'une fac de philo sans rien y apprendre. À part à me rouler des joints, à prendre un sniff sans éternuer et, pourquoi pas, oui, de temps en temps, à sucrer mon sang avec de la brune. Heureusement je n'y suis pas resté. J'ai rencontré en Diane celle qui m'a sauvé. Alors je l'ai épousée. Mieux vaut ne jamais se départir d'un talisman lorsque son efficacité est prouvée.

Quand je suis revenu dans mon île, le choc a été rude. On m'avait envoyé en France pour faire de moi un homme, successeur désigné à la direction du groupe Mortagne, je suis rentré plus ignorant et moins motivé que je ne l'étais à mon départ. Heureusement qu'elle était là : Diane a tout pris en main. Je ne sais pas d'où elle tirait cette science parfaite, oh elle a commis quelques erreurs mais elle s'est aussitôt rendue indispensable et très vite les plus méfiants de mes oncles se sont rangés à l'évidence. Elle me remplacerait avantageusement et sa droiture quasi malade les mettrait à l'abri des plus petites malversations et des moindres écarts de comptabilité. C'est une des raisons pour lesquelles je ne l'ai jamais quittée.

Je ne l'aime plus, cela va sans dire. L'ai-je aimée un seul jour ? Ai-je vu autre chose en elle que l'ange salvateur ? Quand j'ai ouvert les yeux, deux ans après notre mariage, j'ai pris la mesure de l'étendue des dégâts. J'avais épousé la seule femme au monde qui ne m'ait jamais, mais alors jamais excité. Un comble pour un héritier qui n'aurait même pas eu à se baisser pour ramasser des chasseuses d'héritages ou d'anciennes fortunes décaties. Je suis immonde, c'est l'indomptable bête en moi qui se révolte de temps en temps, il faut la laisser rugir.

Non, moi j'aime les femmes noires. Celles dont les seins me rappellent ceux de ma nounou, aujourd'hui bouffée par la vermine, six pieds sous le manguier centenaire. Je me suis blottie dans leur palpitante fermeté jusqu'à ce que ma mère m'interdise de m'en approcher et m'envoie dare-dare chez un psy à Paris, à raison d'une séance par quinzaine, je devais avoir treize ans. Aujourd'hui je n'ai aucun mal à retrouver cette chaleur moite pleine de vie dans les

mamelles rebondies de mes maîtresses. « Maîtresse » : quel vilain mot pour une si tendre attraction. J'entretiens donc un cheptel de belles cousines incestueuses dans tous les points stratégiques de Saint-Roques. Chacune de mes sorties est ponctuée d'une halte plus ou moins longue dans l'un de ces ancrages. J'arrive en retard à tous mes rendez-vous. Pourtant je conduis vite, beaucoup trop vite si l'on considère que les routes de mon île n'en sont pas vraiment. En vérité je compte sur l'une d'entre elles pour me cueillir à la sortie d'un virage et m'ôter la vie, d'un coup, d'un seul, violent et sans souffrance, quand le jour viendra de rendre des comptes.

La vie sur Saint-Roques se déroulait en quatre temps : le temps des Mortagne, celui de mes femmes, celui de mon rocher dont je vous livrerai plus tard le secret et celui de mon compère le poète, Antoine Saintonce, grand diseur et faux déparleur. Mon seul ami, jusqu'à ce qu'il décide de partir.

Qu'est-ce qu'il vient faire dans cette histoire, me direz-vous... Antoine Saintonce est le plus étonnant des hommes. Il a eu plusieurs vies. Je l'ai connu par hasard, un soir que j'étais coincé dans le Nord par une tempête tropicale. J'étais à la recherche d'un plant de cannabis qui, m'avait-on dit, poussait dans la montagne, à huit cents mètres d'altitude. J'ai arrêté les drogues dures mais il ne faut pas m'emmerder avec l'herbe, c'est ma médecine personnelle. Donc, la Mercedes embourbée, allez savoir pourquoi je n'avais pas pris le 4 x 4, était tombée en panne à l'aplomb du morne, non loin de la cabane d'un ermite dont je connaissais l'existence, quand la tempête s'est déclarée. J'ai éteint le moteur et l'air conditionné en me disant qu'il valait mieux mourir étouffé de chaleur plutôt qu'électrocuté. Soudain, sorti de l'enchevêtrement des fougères et des bambous, l'homme est apparu comme un fantôme surgi des ténèbres. Il m'a semblé immense. Il était vêtu d'un épais sac de jute et tenait dans la main droite un bâton encore plus haut que lui. On aurait juré que la pluie l'évitait. À ses côtés haletait un chien chauve couleur d'orage aux yeux rouge sang. Il me faisait de grands signes. Je suis sorti, un peu inquiet quand même, et les ai suivis jusqu'à une petite cabane de tôle fermée par un grillage de fil de fer. L'homme s'est assis, le chien aussi. Il s'est débarrassé de sa toile mouillée et, à mon grand étonnement, j'ai vu qu'il portait des vêtements impeccablement propres et d'excellente confection.

« Antoine Saintonce, et vous êtes Damien de Mortagne. »

J'ai pensé qu'il cachait son jeu le vieil ermite. Il n'était pas plus ermite que moi, il jouait au fou pour qu'on lui fiche la paix. La paix dont il avait grand besoin pour achever son œuvre. En effet, sur une table dans un coin de la pièce, des piles de feuilles couvertes de ratures s'entassaient dans un fouillis insondable. Il écrivait un essai sur l'invisibilité de l'homme dans la société. Ralph Ellison était son mentor, il voulait porter le concept plus loin, dans un monde où l'homme noir aurait atteint le même niveau de visibilité que l'homme blanc et où le combat ne résiderait plus dans la couleur mais dans la

fonction sociale des individus. Je ne partageais pas sa vision, les codes racistes et ségrégationnistes qui régissaient encore les colonies dans mon enfance ne sévissaient plus depuis de nombreuses années, il voyait le mal partout, le pauvre homme ! Mais j'aimais le son de sa voix, son rhum et ses poèmes.

J'ai pris l'habitude d'aller le voir, dès que le besoin d'une bouffée d'intelligence se faisait sentir. Ça arrivait souvent.

Cet homme quittait son refuge six fois par an, à la nuit, quand le morne était endormi, pour prendre l'avion et se rendre à Paris. Il y possédait un appartement de tout confort, une femme patiente et deux filles très intelligentes, qui avaient appris à ne poser aucune question à ce père absent et bronzé à longueur d'année.

C'est chez lui qu'un jour, longtemps après ma rencontre avec Alma Sol, je suis tombé sur un cd dont la pochette représentait une bouche. Ce n'est pas tant la bouche qui m'a interpellé que la présence de cet objet incongru dans un lieu si spartiate.

« Mais, Antoine, que fais-tu avec un cd, tu n'as même pas de lecteur !

– Ah oui, tu as raison ! » a-t-il répondu. Puis : « C'est sans doute un acte manqué... »

Je lui ai encore demandé à qui appartenait cette bouche et si la musique valait la peine d'être écoutée.

« C'est une chanteuse qui s'appelle Alma Sol, mais tu ne dois pas la connaître, ce n'est pas ton genre de musique. C'est ma femme qui écoute ça en boucle, elle prétend que ça lui rappelle notre lune de miel, je lui manque, que veux-tu... D'ailleurs, un de ces jours, il va falloir que je me décide à rentrer... Mais tiens, tu devrais l'écouter, c'est pas mal du tout ! Prends-le ! »

Quand je vous disais que l'homme était multiple, je ne croyais pas tomber sur un tel paradoxe.

« Bien sûr que je la connais, enfin pas sa musique... » Tiens, c'est vrai, je n'avais jamais eu la curiosité d'aller écouter ce qu'elle chantait ! « Je l'ai rencontrée à Paris, elle a même dîné chez nous un soir... »

Il m'a donné le disque en me disant : « Alors mon ami, tiens-toi bien, tu vas pleurer ! »

J'ai eu la vague impression qu'il se foutait de moi.

Après avoir quitté mon poète, je me suis empressé de glisser le cd dans le lecteur de la voiture et quel ne fut pas mon étonnement lorsque j'entendis résonner une voix aux accents graves et rauques, d'une sensualité éperdue qui vous réquisitionne tous les sens. Les mots étaient simples et manquaient de pudeur, certes, les chansons, en d'autres temps, m'auraient fait ricaner, mais je me suis laissé avoir jusqu'au tréfonds de mon être. Derrière moi, on a klaxonné à plusieurs

reprises. J'ai constaté avec étonnement que mon compteur affichait la vitesse autorisée de soixante kilomètres à l'heure ! Rien jusqu'à ce jour ne m'avait fait lever le pied de l'accélérateur. Un mécanisme inhabituel s'était enclenché dans mon esprit. J'ai roulé jusqu'à la plage de mon enfance, tout au sud de l'île. J'avais remis le disque trois fois quand j'ai atteint ma destination. Je me suis garé devant l'océan, j'ai ouvert la portière et, sans quitter la voiture, je me suis repassé les quatorze chansons en regardant la pochette.

Sur le livret intérieur, plusieurs photos d'Alma Sol déclinaient une présence que je n'avais aucun mal à reconnaître. Les photos la montraient telle que je l'avais vue, mais transcendée par une sorte de sagesse, ou alors était-ce de la tristesse, je ne sais pas. La dernière était un gros plan de son visage. Ce visage qui révélait l'ossature même de son âme, comment n'avais-je pas décelé tout ça la première fois ? Allons, mon vieux, si tu veux être honnête avec toi-même, tu admettras l'avoir perçu et t'en être débarrassé.

Je suis sorti de la voiture et j'ai marché jusqu'à l'orée des vagues. Je les ai regardées un long moment se briser à mes pieds puis je me suis couché dans l'eau tiède.

Le bonheur. C'est à ça que ça doit ressembler. Une forme de vie était en train de naître qui réveillait en moi le désir d'être à la fois l'homme, l'amant et le père.

Comme j'avais omis de me déshabiller, j'ai chauffé la voiture à blanc, j'ai trempé les sièges et manqué étouffer jusqu'à l'habitation. Il fallait que mes vêtements soient secs. La dernière chose que j'aurais supportée, ç'aurait été un des sarcasmes habituels de Diane qui ne s'en serait pas privée en me voyant rentrer dans un pareil état.

Je n'avais qu'une idée en tête, revoir Alma Sol. Vite.

Un événement des plus perturbants est venu contrecarrer mes projets. Quelques jours plus tard, je recevais un message d'Antoine qui me disait en quelques mots laconiques qu'il était rentré à Paris, que sa femme en avait marre de l'attendre et que son œuvre était terminée. Le traître. Le seul homme avec qui je partageais depuis des années une amitié honnête m'abandonnait comme un animal encombrant, au bord de la route des vacances. La déception m'a plongé un moment dans une tristesse homérique et rien, ni la soudaine douceur de mon épouse, ni la perspective de la prévisible conquête d'Alma Sol, n'arrivait à me consoler.

Quand il n'a plus été possible pour Diane de remettre son voyage mensuel, je me sentais incapable de l'accompagner dans cette métropole où Antoine habitait désormais, débarrassé de ses oripeaux de faux ermite, le ladre !, dans un lieu dont il n'avait pas daigné me donner l'adresse, j'ai bien été obligé d'admettre que je filais le coton de la déprime. Je me suis retiré un long temps sur mon rocher, à l'est,

au large d'un village de pêcheurs inchangé depuis mon enfance. Ce lieu m'apaise. Là, point de témoin ni de juge, pas de harcèlement non plus, les femmes sont championnes en la matière, la mienne en tête. Même l'aréopage de belles que j'entretiens pour mon confort personnel m'oblige, à force de mots doux et de caresses expertes. Non, là-bas est mon Éden. J'y retrouve ma nature, je me blesse les pieds sur les cailloux hostiles, me baigne dans les algues couleur d'étang, je me couche avec le soleil, moi qui suis le contraire d'un lève-tôt, je ne rate pas une aurore.

On l'appelle le rocher du Diable. Il n'est pas haut, à peine cinq ou six mètres au-dessus du niveau de la mer. Il tient son nom de l'absence totale d'attraits caractéristiques que suggère généralement l'exotisme et n'offre aux prospecteurs de sable et d'eaux turquoises rien de tel. Seuls des lianes, des acacias et des ronces en tout genre qui vous filent de l'urticaire et quelques mancenilliers caustiques ont poussé sur son sol, ce qui m'arrange car jamais un bateau ne s'y arrête pour mouiller. On n'y entend que le vent, les vagues et les oiseaux qui blanchissent de leurs fientes les cailloux les plus hauts. Derrière la barrière des arbres toxiques, à l'instar des Indiens qui jadis peuplaient ces contrées et protégeaient leurs côtes avec ces géants aux pommes appétissantes et mortelles, j'ai construit un refuge idéal. Ma cabane de Robinson. Diane n'y est jamais venue. Elle ne comprendrait pas ce paradoxe, comment fais-je pour supporter l'isolement, subvenir à mes besoins, moi qui ai toujours été servi ? Eh bien je m'organise. J'emporte tout ce que ma petite barque peut contenir et, quand je viens à manquer, je traverse les quelques miles qui me séparent de la grande île et il y a toujours un pêcheur pour me vendre un poisson et tout ce que je peux rêver de consommer dans mon austère retraite.

La cabane a tout de même des fondations solides et tout y est prévu pour résister aux cyclones, aux tempêtes, dans une certaine limite, bien sûr, je n'ai pas la prétention de me mesurer à la nature.

Je noircis des pages à la lueur des lampes à pétrole, des pages qui restent là, à l'abri des regards. Je reprends ma pensée exactement où je l'avais interrompue, chaque fois que je reviens et me surprends moi-même à appréhender l'instant qui me rappellera mes dernières préoccupations prosaïques.

Oui, je suis ce personnage étrange et double. Profondément attaché à sa terre natale, tour à tour vissé comme une patelle à son rocher et globe-trotter d'une planète qui n'offre de limites que celles de ses trésors picturaux. Je suis capable des plus grandes dépenses quand il s'agit de ma collection, comme de l'économie la plus ascétique lorsque je viens ici, car en réalité je n'ai besoin de rien ni de personne. Je suis un solitaire qui n'aime la vie que dans la contemplation du beau, dans un dialogue ininterrompu avec mon être intime. Il m'arrive, comme à

tous les humains, de me fourvoyer dans des amitiés décevantes alors que jamais je n'ai été déçu par ma propre personne...

Diane est revenue toute cabossée, choquée. J'ai eu beau la presser de questions pour la forme, elle ne m'a rien livré que de très banal sur les bras de fer avec les équipes, les licenciements inévitables, un peu plus cette fois, rien qui ne me mette sur la trace d'un début d'explication. Pendant un certain temps, elle est restée comme enfermée en elle-même, elle couvait une colère qui semblait se dilater chaque jour un peu plus. Mais avec Diane on ne sait jamais rien. Je m'y suis fait et ça m'est égal. Du moment qu'elle est là, qu'elle gère en faisant avancer la machine, ma petite fourmi rouge, elle peut traverser tous les étages de la souffrance intérieure, je ne l'en empêcherai pas. C'est une marque de respect. Comment voulez-vous que j'exige d'une femme à qui je n'ai donné que mon nom, les clés de son cœur, la carte de ses tripes, l'histoire de sa tragédie personnelle ? Je l'ai épousée sans savoir d'où elle venait, ce qu'elle avait vécu et qui l'avait placée sur ma route, alors ces affaires-là comptent encore moins aujourd'hui qu'hier.

Puis la rigidité a remplacé la colère, et l'exaspération mutuelle, qui agit comme un ferment entre nos deux personnalités, a repris sa place. Quand elle a hurlé, alors que je venais de lui renverser quelques gouttes de café sur son pantalon blanc : « Mais tu es complètement con, mon pauvre vieux !... Tu ne peux pas faire attention ??? », j'ai compris qu'elle était redevenue elle-même.

C'est à cette période que j'ai recommencé à être impatient.

Alma Sol s'est remise à coloniser mon esprit. J'ai décidé de lui écrire. J'avais besoin du temps épistolaire pour trouver des raisons de rentrer en Europe. Ma collection ne me manquait pas, c'était mauvais signe.

Les années avaient filé et je ne m'en étais pas rendu compte. Mon horloge personnelle n'a jamais été réglée sur celle de l'univers, je suis un lent, qui donne à tous l'impression fallacieuse d'être pressé, parce que je parle vite et que les gens m'ennuient prodigieusement.

Je ne me souviens pas avoir écrit d'aussi belles lettres que celles envoyées à Alma Sol, auxquelles elle ne prenait pas la peine de répondre. Qu'importe, j'insistais. Les premiers jours de l'année 95, j'ai reçu un courrier. Dans une banale enveloppe de papier kraft, l'adresse était dactylographiée. Elle disait ceci : « Vous m'aimez donc, vous aussi ? » L'impudente ! « Alors, surgissez devant moi ! Enlevez-moi ! Traversez cet océan et venez me raconter à l'oreille ce que vous savez si bien écrire. Je vous attends. »

J'étais dans l'avion du soir. Malgré la colère de Diane qui criait à l'abdication chronique et menaçait de fermer boutique, l'incompréhension de Nicaise qui jamais ne m'avait vu d'initiative de ce genre, je prenais place à 23 heures précises dans le siège numéro 1A du Boeing 747 de la Tropicale et rien ne m'en aurait fait lever.

On ne sait jamais vraiment où commence une histoire. Tout ce que l'on retient, c'est qu'elle se déroule rarement comme on l'attend. Je m'étais imaginé des retrouvailles sensuelles et chaudes, un plongeon instantané dans la sexualité vibrante d'Alma Sol, une bouilloire de sensations extrêmes, mais sûrement pas, oh non, pas ça ! Une petite fille aux abois qui demandait qu'on la protège ! Il y avait un monde entre le ton franchement fatal de sa lettre et la misérable mendiante que j'avais devant les yeux. Rien de très excitant en somme. Mais j'étais là, j'avais traversé l'océan, alors pourquoi n'aurais-je pas répondu à son attente ? Le temps viendrait vite de passer à l'action, celle que j'appelais de mes vœux, sans vraiment savoir ce que je ferais d'Alma, une fois la chair consommée.

Elle eut tôt fait de m'avouer qu'elle allait se marier. Que son futur époux était un ami d'enfance et qu'elle l'aimait, oui, bien sûr. Qu'elle l'aimait beaucoup. Et cet adverbe était de trop. La noce, prévue quelques jours plus tard, devait avoir lieu dans la plus grande discrétion. Elle était terrorisée à l'idée de passer le restant de ses jours avec la même personne. Elle ne souffrirait pas de reprendre sa parole, une fois qu'elle l'aurait donnée. Elle n'osait pas faire marche arrière, l'homme dont j'ai oublié le nom l'attendait depuis toujours et ça lui faisait de la peine. Je lui ai proposé d'être son amant, je ne l'ai pas amusée. Cette femme était décidément immature. Après quelles chimères d'adolescente courait-elle ? Et cet homme ? Un imbécile. Ça va de soi ! Alors, comme pour lui lancer un défi, je lui ai dit : « Tu m'as appelé pour que je te sauve, n'est-ce pas... ? Tu te maries le 7 février ? Eh bien ce même jour, à 13 heures précises, je serai à l'aéroport avec deux billets pour Tokyo. Je t'attendrai jusqu'à la dernière minute. Tu n'auras qu'à prendre ton passeport, je m'occuperai du reste. »

Elle a paru choquée et soulagée à la fois. Je lui laissais le choix mais je savais qu'elle viendrait. Nous avons scellé notre pacte dans une débauche charnelle telle que j'imaginais les nuits d'amour, lorsque, adolescent, je dévorais les contes des *Mille et Une Nuits*. Sur ce point, je ne m'étais pas trompé.

Je n'avais rien prévu bien sûr, j'avais sorti cette saillie comme on lance une bouée à un noyé qui a déjà coulé. Il fallait tout organiser, trouver un prétexte, quelle que soit l'histoire que j'inventerais, Diane ne me croirait pas. J'ai pris le parti de ne rien dire, de m'échapper

sans un mot. Et je suis tombé juste, elle a cru que je m'étais plongé dans la quête d'une nouvelle œuvre d'art et m'a fichu une paix royale.

Le 7 février suivant, Alma et moi nous envolions pour un voyage de trois semaines dans l'île du Soleil-Levant.

Je ne vous dirai pas les ciels japonais et les temples de bois, je ne vous vendrai pas le silence anonyme de la foule dans les ruelles de Kyoto, je ne vous parlerai même pas des hôtels ultramodernes et des tatamis facétieux, je pourrais pourtant ici dresser la liste exhaustive de tous les lieux où nous avons fait l'amour. Elle le faisait comme on se venge, avec détermination et foi. Alma était dotée d'une libido débridée. Elle n'était jamais à court d'envie, d'idées et de situations. Je crois pouvoir dire qu'elle a réveillé en moi le dominateur que j'avais cessé d'être depuis longtemps dans les bras de mes chéries noires. Sa peau, sans être vraiment sombre, avait la douceur dorée d'une cassave cuite à point, son sexe, le goût du pain. Sans être une femme très rassurante, sa sexualité l'était. Je domptais son plaisir en me disant que j'étais le seul au monde à provoquer chez elle de tels emportements.

Le problème, c'est que je ne suis pas monogame, je me lasse vite de ce qui vient à moi trop facilement. Et de tout le reste aussi d'ailleurs, soyons franc. Trois semaines suffisaient. En rentrant à Paris, je lui ai annoncé qu'il me fallait repartir. Elle n'a pas sourcillé, rassasiée elle aussi. Sa profession la somrait de réapparaître, elle avait fait attendre une équipe entière qui préparait son prochain bébé, ainsi qu'elle appelait ses disques.

La vie a repris son cours langoureux sous le ciel de mon île, je retrouvais avec une joie indiscutable ma femme, mes maîtresses, ma nounou, ma maison et mon rocher. J'étais remis de la perte de mon ami le poète.

Mais telle une envie irréfragable, le besoin de goûter à nouveau la singularité de nos ébats est assez vite revenu. Je suis un ancien consommateur de produits addictifs, je me bats mal contre les dépendances, surtout si personne ne m'aide. J'ai donc pris l'avion en sens inverse. Toujours cette œuvre primordiale qui ne devait pas m'échapper. Je mentais mal, mais je mentais, c'était déjà ça, un peu de respect pour l'abandonnée.

Ces retrouvailles ont été joyeuses, je n'aime Paris qu'au mois de mai.

La séquence suivante a été plus courte, tout aussi intense mais plus rapidement éteinte. La quatrième encore plus. Il n'y a pas eu de cinquième voyage. J'avais fini par trouver la belle un peu pathétique. Nous avons fait le tour de tous les lieux où l'on mangeait, de tous ceux où l'on faisait l'amour et de tous ceux où l'on se contentait de baiser. Jamais elle ne m'emmena chez elle, sans doute complexée par

son logement, ça m'arrive souvent. Je suis rarement invité chez les gens qui viennent chez moi... Elle a voulu revoir la maison du XVI^e, je lui en ai refusé l'accès. Je devais bien cela à Diane ; contrairement aux apparences, si je suis un homme de peu de scrupules, j'ai beaucoup de principes. Pour ne pas la peiner, je lui ai proposé de prendre un appartement tous les deux. Je finirais, disais-je, toujours en riant, par venir vivre à Paris et par quitter ma femme. Il fallait que tout se fasse dans un certain ordre. Je n'en pensais pas un mot, bien sûr ! Il n'y avait qu'une femme aux abois pour croire une telle promesse !

En dehors de nos ébats, Alma était souvent triste. Elle se plaignait de sa mère : « Depuis qu'elle ne peut plus voyager, elle s'est mis en tête de régenter mes finances. Elle dit que mon impresario me vole et tout un tas d'hérésies du genre. J'aimerais te la présenter. Je lui ai dit qui tu étais, tu la rassurerais. »

Les présentations à la famille, c'était au-dessus de mes forces. Qu'attendait-elle de moi, après avoir refusé une union qui se présentait comme un frein à sa course éperdue ? Alma Sol, comme toutes les belles femmes dans sa profession, ne devait pas manquer de prétendants ! Elle n'avait qu'à choisir parmi ceux qui lui proposeraient un rêve à sa portée. Je n'avais rien à lui offrir sinon quelques illusions vite oubliées. Je ne me l'étais jamais imaginée aussi naïve !

Heureusement il n'y a rien eu à dire de définitif. J'ai horreur des ruptures. Elle a fini par sentir que je me délitais doucement mais sûrement. Sa fierté l'a empêchée de se ridiculiser. Quand nous nous sommes quittés pour la dernière fois, nous savions l'un et l'autre que je ne reviendrais pas.

J'aimerais restaurer la piètre image que je donne de ma personne. Je ne suis pas un salaud. Mon éducation m'a privé de tout complexe et m'a fait grandir dans l'expression spontanée et franche de mes pensées. Chez moi, on ne demandait jamais pardon. On ne forçait pas un passage. Celui-ci s'ouvrait devant vous pour vous laisser la place. On n'attendait jamais rien non plus, les désirs n'avaient pas le temps d'être énoncés qu'ils étaient déjà satisfaits. Je n'ai donc appris ni la patience, ni la déférence, ni la soumission aux codes de la société. Notre communauté a les siens qui lui sont propres. Nous sommes heureux de notre ascendance et comptons la pérenniser le plus longtemps possible jusqu'à ce que la consanguinité nous en empêche. Je suis le seul à avoir fait exception à la règle en épousant une continentale. L'ennui, c'est qu'elle n'a pas rempli son rôle jusqu'au bout et m'a laissé sans héritier.

Pendant mes années parisiennes, j'ai rompu le pacte familial tout en sachant pertinemment que j'y adhérerais de nouveau quand le moment viendrait pour moi de retourner dans l'île. Le seul contretemps que je n'avais pas prévu était la dépendance qui allait m'enliser loin du contrôle de ma destinée. En dehors de cet aspect, ma vie tout entière, mes réactions aux événements, ma conduite, sont ancrées dans mes gènes et, comme dirait Sándor Márai : « Nul être humain ne possède assez de puissance et d'intelligence pour écarter, avec des mots et des actes, le malheur qui résulte de sa nature, de son caractère, suivant des lois impitoyables. »

Les années ont passé, le siècle nouveau a changé la donne, tout a commencé à mal aller. Au début on entendait des voix optimistes qui prétendaient que cela s'arrangerait, puis on s'est mis à espérer avec plus de timidité des lendemains qui verraient les économies mondiales se restaurer par sursaut. Alma Sol m'a téléphoné quelques fois, sa situation déclinait, quoi de moins étonnant, son secteur n'avait aucune raison d'être épargné, je lui faisais des virements de temps à autre. J'appelais ça des virements de confort et je signalais toujours : « ton ami Damien ». Oui, j'ai la faiblesse de croire que je fus son ami dans cette époque troublée. Je ne l'ai pas abandonnée. Si mon rôle n'était que celui-là, si l'on ne me demandait rien de plus que de signer un chèque de temps à autre en échange d'une gratitude éternelle, je ne vois pas pourquoi je me serais défaussé. Diane n'en a jamais rien su.

Il n'y a pas si longtemps, j'étais au volant de ma dernière

acquisition, une BMW Z4 décapotable, quand Alma m'a téléphoné. Elle était essoufflée, en larmes, sa voix était pratiquement inaudible. Elle ne pouvait rien m'expliquer mais elle me demandait au nom de cette amitié qu'elle avait acceptée de l'accueillir dans mon île, le temps pour elle de se remettre d'un événement tragique dont elle me parlerait de vive voix. Elle a dit aussi : « Je sais que Diane ne m'aime pas, elle ne voudra sûrement pas me voir, mais je t'en supplie, essaye de la convaincre. Fais encore cette dernière chose pour moi. Laisse-moi venir ! »

Je n'ai pas compris pourquoi, je n'ai jamais eu d'attirance pour la tragédie, mais je n'ai pas insisté. Qui plus est je refuse de réfléchir avec un téléphone et un volant dans les mains.

« Il faut que je m'organise, Alma, cela ne peut se faire d'un claquement de doigts, je te rappelle dans quelques jours. »

Je n'avais pas encore décidé s'il était opportun de revoir cette femme que le temps avait sûrement dû abîmer tant physiquement que moralement. Après tout, la situation telle qu'elle était depuis près de dix ans me convenait à merveille. Je préférais conserver le souvenir d'une peau jeune, plutôt que de la voir périmée et puis les retrouvailles de vieux amants n'ont rien de très ragoûtant. Je roulais le long de l'océan sur la toute nouvelle voie qui fait le tour de l'île, une belle bande noire qui tranche le vert de la forêt sur quatre-vingts kilomètres, l'air du large jouait avec mon humeur et me donnait des envies explosives. J'ai sorti le cd d'Alma Sol, celui que le poète m'avait laissé juste avant sa désertion, et je l'ai glissé dans le lecteur. La première chanson m'a percuté avec autant de force que lorsque je l'avais découverte. Des années avaient passé, sans que l'idée de réécouter ce disque m'ait jamais effleuré. Je le changeais de voiture au gré de mes nouvelles acquisitions, comme un grigri qui se balance au-dessous d'un rétroviseur, mais je ne passais jamais à l'acte.

Deux jours plus tard, Diane m'a fait la gueule quand j'ai voulu écouter le disque avec elle, il ne m'en a pas fallu davantage pour prendre ma décision. J'ai dit oui à Alma Sol. J'ai même fait mieux, je lui ai envoyé son billet d'avion sur le compte de la société.

Ma femme a fait sa valise pour Montpellier, j'ai compris qu'il y avait un contentieux, mais plus que d'attiser ma curiosité, ça a fait germer dans mon esprit taquin l'idée d'une petite blague inoffensive.

Alma est arrivée vers la fin du mois de juillet. C'était en pleine saison des pluies. Ces jours sont pour moi un délice, rien au monde ne me ferait m'absenter à cette période. L'air se charge d'une humidité bénéfique, mes poumons se dégagent, ma peau se détend, j'ai même l'impression que mes cheveux se mettent à pousser deux fois plus vite. C'est la seule époque pendant laquelle je n'allume pas l'air conditionné. Quand j'étais petit, ma gouvernante Nicaise me racontait

que, dans notre île, la terre est si fertile à la saison des pluies que si l'on y plante un doigt, c'est une main qui pousse. Ça me faisait peur, je refusais de jouer dans la terre. Je voyais déjà mes mains se démultiplier et coloniser les sols jusqu'à l'océan.

Nicaise est morte l'année dernière et je n'ai pas voulu voir son cadavre. C'est à peu près le seul rituel auquel nous n'adhérons pas dans la famille, cette exposition systématique du mort devant la totalité des habitants de l'île qui défilent pour saluer la dépouille, chacun revêtu de ses plus beaux atours, comme une ultime marque de respect envers le défunt. Ici, on peut détester quelqu'un de son vivant, quand il meurt, le miracle s'opère, il est aimé de tous. Est-ce que le dernier des Mortagne finira exposé comme un trophée de guerre, dans son complet-veston de chez Harrods, quand tous les opposants à cette coutume hypocrite auront disparu ?

Je suis allé accueillir Alma à l'aéroport, je voyais mal le gardien de la propriété se présenter dans le hall des arrivées, un carton à la main, avec son nom écrit en grand dessus, lui qui ne la connaissait pas. De plus, je n'avais aucune photo d'elle, à part sa bouche sur la pochette du disque, le livret intérieur ayant été égaré depuis bien longtemps. Il ne me restait donc que cette solution. Pourquoi ne pas être gentil jusqu'au bout ? L'âge me distend jusque dans mes habitudes... L'avion avait du retard, un orage au-dessus du triangle des Bermudes l'avait obligé à modifier sa route. J'ai attendu dans la voiture décapotée, il ne pleuvait pas. Ça faisait un peu vieux beau, mais sur mon île, je suis le seul à en posséder une semblable, et même si le capot était fendu sur une bonne trentaine de centimètres, on avait encore de la gueule tous les deux. Ici les voitures ne durent pas longtemps. Encore moins entre mes mains. Il m'est arrivé souvent de me réveiller pour retrouver mon engin cabossé sans me souvenir ni où, ni comment c'était arrivé.

Enfin, l'avion s'est posé sur la piste, les passagers sont sortis et je n'ai eu aucun mal à reconnaître Alma, qui n'avait rien perdu de sa grâce. Les femmes ne sont pas toutes égales face au temps qui passe. Prenez Diane. Elle a eu quarante-cinq ans cette année, je le sais parce qu'elle m'a reproché de ne rien lui avoir offert depuis plus de quinze ans. Elle a ce qu'elle veut, quand elle veut, je ne vois pas ce qu'un emballage cadeau viendrait changer... Enfin. Elle a quarante-cinq ans et un visage marqué de rides amères. Pas de rayons de soleil au coin des yeux mais des sillons qui descendent en demi-cercle pour rejoindre sa bouche bientôt inexistante. Son corps est toujours souple et mince, je dois lui concéder. Il faut dire qu'avec tout l'argent que je lui donne, ce serait un comble si elle avait grossi.

Alma quant à elle est toujours svelte et gracieuse. La même démarche légère, comme si elle flottait en apesanteur. Ses cheveux longs tombent maintenant en boucles épaisses dans le creux de ses

reins dont la courbe n'a rien perdu de sa tension. Elle est souriante et calme, pourtant une chose me frappe quand elle s'immobilise devant moi. Son cou jadis si altier semble parcouru de petites décharges électriques qui la font trembler à intervalles réguliers.

Tout compte fait, je suis heureux de la revoir. Pas déçu en tout cas. Malgré toutes les épreuves qu'elle dit avoir endurées, la femme qui se tient devant moi est toujours l'artiste conquérante que j'ai jadis connue. Elle est tellement reconnaissante, dit-elle, elle rêvait de revenir un jour dans cet archipel lointain. Elle échafaude déjà le projet d'y chanter. Elle ne sait pas qu'ici personne ne la connaît. « Alors c'est encore mieux, tout reste à inventer ! »

Je me réjouis que mon île lui fasse pousser des ailes.

« Qu'allons-nous faire ? Tu m'emmènes chez toi ? Diane est là, je suis pressée de la revoir ! »

Je lui réponds que non, Diane n'est pas là, mais qu'elle reviendra sûrement avant son départ. J'ai déjà prévu de lui mentir quant à la date du départ d'Alma. J'ai hâte de voir la tête qu'elle fera en la découvrant !

Nous parlons peu à présent, la route est longue jusqu'à la plantation. Elle respire à grandes lampées l'air chargé de sucre et d'eau. Ce pays fait éclore toutes les roses.

Une fois à la maison, je l'installe dans l'une des chambres d'enfant. Je ne sais pas encore dans quelles dispositions nous serons ce soir après le dîner. Elle est docile, ravie par tout ce qu'elle voit. S'extasie sur la construction de la maison principale. Il est vrai qu'elle est belle, notre ancienne demeure. C'est une grande bâtisse blanche à deux étages, parcourue d'une véranda d'acajou qui en fait tout le tour. Les pièces du bas sont immenses, séparées par des cloisons de bois qui s'arrêtent à vingt centimètres du plafond. Je n'ai jamais voulu changer cet agencement. Il est d'origine comme le grand escalier et la plus grande partie du mobilier. Ici comme à Paris, c'est moi qui ai supervisé la décoration. Diane n'y entend rien et ça ne l'intéresse pas. Cette femme est étrange. La seule chose qu'elle a voulu accrocher au mur, c'est cette horrible gravure que plus personne ne montre mais que chaque membre de ma famille possède, de la liste complète des caractéristiques différenciant l'homme noir du blanc. C'est une page extraite du Code noir. Je l'ai ôtée régulièrement pendant des années puis je me suis lassé, Diane la raccrochait systématiquement. Personne ne vient jamais ici et il n'y a pas grand monde sur cette île pour m'accuser d'être un nostalgique des colonies.

Alma sourit et me dit : « Sais-tu, Damien, que je suis née dans un pays qui ressemble au tien ? J'ai vécu à San Antonio mes quatorze premières années. Moi aussi j'ai connu les saisons des pluies, j'ai aimé me baigner dans l'eau grise et chaude sous les gouttes fraîches. Je me

souviens des champs de canne, du rire de mes cousines et de la tendresse de mon père. J'y ai connu mes premières fois dans une insouciance joyeuse. Et un jour mon père est mort. On m'a dit qu'il était très malade. Aujourd'hui je suis persuadée qu'on m'a caché la vérité... Toujours est-il que ma mère m'a arrachée à ce paradis pour m'emmener vivre sa vie dans un pays que j'ai haï. T'ai-je déjà dit que mon rêve était d'y retourner un jour, mais je n'osais pas. Toutes ces années, je les ai passées à obéir à cette femme et surtout à ne rien entreprendre qui puisse la peiner. À présent que je suis libre, je sais que je m'y rendrai. »

Je lui ai demandé pourquoi elle était libre. Qu'est-ce qui la contraignait, ce ne pouvait être sa mère, une mère n'a pas d'emprise sur sa fille jusqu'à cet âge avancé ! C'est là qu'elle m'a dit que madame Sol était morte et qu'elle ne souhaitait pas en parler. Je ne suis pas contrariant. Surtout après une bonne bouteille de bordeaux. Nous nous étions installés sur la véranda à l'ouest pour contempler le coucher du soleil. Quelques bêtises à grignoter et la bouteille pour renouer avec nos bonnes habitudes, et elle s'est endormie contre moi, vaincue par le décalage horaire. Je l'ai laissée somnoler peut-être une demi-heure en la contemplant à la dérobee. Sa peau n'avait pas une ride. Sa bouche était toujours aussi appétissante. Je n'ai pu résister longtemps, je m'en suis emparé. Je l'ai embrassée.

Elle a ouvert un œil et a dit : « Emmène-moi dans ta chambre. »

La suite est une valse, un tango, un dilemme, comme à chaque fois je succombe à la tentation d'une idée rebelle. Je n'ai aucune envie d'y résister. Pourquoi résisterais-je d'ailleurs ? Lorsqu'une femme aussi désirable s'offre à vous, pourquoi ne pas la cueillir ?

Les jours qui ont suivi, nous avons épuisé nos forces dans des étreintes sans passion, mais des étreintes qui pansent. Elle avait quelque chose à soigner, moi je ne refuse jamais une sensation qui emporte. Comme une mer qui se calme après une grande marée, nos corps se sont tus pour laisser la place à l'amitié muette qui avait régné entre nous pendant si longtemps. À cette différence qu'elle était à mes côtés et ne me dérangeait pas. Cependant on ne se refait pas. J'avais en tête de m'amuser un peu de Diane, rien de méchant, mais à la longue, la dissimulation m'ennuyait. Je l'ai fait revenir juste avant la fête de la Sainte-Marie pour lui éviter la honte d'un mensonge inutile. Qui peut prétendre surveiller le rendement d'une chaîne de montage en plein mois d'août dans un pays où même les horloges s'arrêtent trente jours par an ?

Je lui ai fait croire qu'Alma était partie.

Je n'ai pas eu la satisfaction de voir mon petit stratagème la confondre. Elle ne parut pas plus étonnée que cela en découvrant Alma et moi qui l'attendions à l'aéroport. En revanche, la virulence

avec laquelle elle m'obligea à me débarrasser d'elle me confirma qu'un litige ancien avait bel et bien existé. Diane n'est pas aussi prévisible qu'il y paraît. Elle a toujours une longueur d'avance. Après plus de dix-huit ans de mariage, je continue à la trouver surprenante. Hystérique, maniaque, dissimulatrice, mais surprenante. Peut-être qu'en fin de compte, nous sommes bien assortis. Nos petites et grandes trahisons se ressemblent et nous nous comprenons, j'en suis sûr, comme deux espions dont le langage codé n'est déchiffrable que par eux seuls. Je n' imagine pas la vie sans elle, je crois qu'elle m'est superposable pour l'éternité.

C'est moi qui ai eu l'idée d'une déportation temporaire. Oh, c'est un mot infâme pour une bien agréable retraite. Mais mon rocher est tellement craint, tellement honni, que personne n'a jamais voulu m'y accompagner plus de quelques minutes alors qu'il est synonyme de paradis pour moi ! Il serait sous l'emprise de quelque démon maléfique et c'est pour cette raison que les autorités me l'ont pratiquement donné. En somme, je les ai débarrassées.

Nous sommes donc partis tôt, sous un ciel sans nuages, une demi-tonne de victuailles soigneusement emballées par la nouvelle gouvernante. Je me souviens l'avoir entendue dire « Bon débarras » en rangeant les sacs dans le coffre, elle qui ne s'était jamais permis la moindre remarque. Alma chantonnait, perdue dans ses pensées. Elle a regardé la maison s'éloigner et m'a pris la main en la serrant très fort. « Tu auras été un bon ami. Merci Damien... »

J'ai répondu que j'en étais ravi mais il n'y avait pas de quoi être aussi sentencieuse. Elle serait de retour dans une semaine, transfigurée par la magie du lieu. Elle découvrirait qu'elle s'y sentirait comme avec moi, dans ce qui m'est le plus cher et me ressemble le plus. « Tu verras, tu me trouveras partout, je serai dans le moindre objet, dans le plus discret souffle de vent ! »

Ce n'était pas un mensonge. Je suis persuadé que les tanières des solitaires racontent leur histoire plus que les mots. D'un seul coup d'œil, on sait si l'on aimera le misanthrope qui y vit ou s'il vous fera fuir. Quelques heures passées à s'imprégner d'un lieu suffisent à se sentir envahi par la personnalité de son propriétaire.

Je n'ai pas voulu prendre la barque seul, j'ai horreur des adieux, la présence d'un pêcheur abrégait le départ. De plus, il valait mieux lui laisser une embarcation si l'envie lui prenait d'écourter son exil.

En découvrant mon rocher, elle a été prise de panique. Elle a voulu faire demi-tour. « Ramène moi sur l'île, tu n'as qu'à me prendre un hôtel ! N'importe où mais pas ici ! »

Mais en pénétrant dans ma petite cabane, elle s'est calmée. Je crois que l'endroit produit cet effet. Répulsif au premier abord, quand on s'introduit à l'intérieur on est cueilli par le charme délicieusement désuet de l'aménagement qui donne envie de vivre une expérience d'isolement dans un certain confort non dépourvu de chaleur.

Je l'ai aidée à ranger les provisions, les pains de glace et le linge propre et l'ai quittée sans effusions, devant le pêcheur médusé. « Tu ne

vas pas rester avec la dame ? Tu veux que je vienne la voir de temps en temps ?

– Non, j'ai répondu, la dame veut rester seule. »

Voilà. C'est la dernière fois que j'ai vu Alma Sol.

Je suis revenu la chercher huit jours plus tard, comme je l'avais promis. Le pêcheur m'a dit qu'il y avait eu une petite tempête mais que cela n'avait pas duré. Quand j'ai posé le pied sur le rocher, j'ai tout de suite compris que quelque chose ne tournait pas rond. La barque avait disparu et personne n'était venu à ma rencontre, Alma ne m'avait pas entendu arriver. Les pommes des mancenilliers jonchaient le terrain, les arbres accusaient une torsion inhabituelle, la végétation était plaquée au sol et j'avais beau crier son nom, elle ne répondait pas. J'ai glissé sur un poisson mort en entrant dans la cabane. Personne à l'intérieur. Elle avait été littéralement vidée. Mes notes avaient disparu, mes livres, mes plus intimes souvenirs ainsi que tous les meubles légers. Des algues noircies jonchaient le sol, comme le fond d'un étang asséché, et dégageaient une odeur pestilentielle. Des déchets de toutes sortes, plastique, carburateurs, sandales de caoutchouc, gisaient çà et là comme après le passage d'un terrible ouragan. Le pêcheur n'avait parlé que d'un gros coup de vent... La semaine avait été humide, mais les averses peu nombreuses sur le reste de l'île.

J'ai avancé le plus silencieusement possible dans la pièce, Alma dormait peut-être dans cet invraisemblable fatras ? Arrivé devant la chambre, je n'ai pu que constater l'étendue des dégâts. Les fines colonnes de mon baldaquin finissaient de se rompre dans un craquement mouillé, la moustiquaire pendait en lambeaux misérables sur le matelas détrempé. Les deux petites fenêtres battaient dans un vent résiduel. J'ai eu un haut-le-cœur. Je ne sais pas quel réflexe m'a poussé vers la table de nuit, seul élément de la pièce qui n'avait pas bougé, coincée entre le mur et le lit. J'en ai ouvert le tiroir. Sous un recueil de poèmes alourdi par l'humidité, il y avait son passeport.

J'ai cherché partout une trace supplémentaire, le sac de voyage, d'autres papiers, que sais-je... Ses quelques vêtements s'étaient envolés, certains accrochés aux orties, mais je n'ai trouvé ni chaussure, ni objet de toilette. J'ai d'abord eu peur, bien sûr, qu'elle se soit noyée, que la mer l'ait emportée, pourtant je connais bien mon coin de paradis, jamais en vingt ans un phénomène météorologique assez violent pour emporter quoi que ce soit dans cette cabane bien protégée ne s'était produit. Et puis une tempête se voit de loin. Elle aurait eu le temps de se préparer, de fermer la maison. Rien n'était plausible. Alors j'ai pensé qu'elle était partie, qu'elle avait organisé sa

disparition et que je n'avais été qu'un pion sur l'échiquier de ses intentions. Elle m'avait parlé d'un drame, sans pourtant me le révéler. Elle connaissait l'existence du rocher, je lui avais jadis promis de l'y emmener. Elle n'avait eu qu'à attendre que je le lui propose. Le reste tient à une précision qui m'échappe mais je suis sûr de ne pas être loin de la vérité.

J'ai fait disparaître les derniers vestiges de son passage, j'ai attendu le soir pour ramener la barque sur la grande île, l'heure où les pêcheurs épuisés cuvent leur fatigue dans un fond de rhum, et je suis revenu chez moi avec son passeport.

Je n'ai pas pu me résoudre à le jeter.

Diane était en visite sur une île voisine, elle ne rentrait que le surlendemain.

Je lui ai dit qu'Alma avait repris l'avion comme prévu, qu'elle avait adoré son séjour et qu'elle la saluait. Sa bouche s'est tordue dans une grimace de mépris.

Un an plus tard, profitant d'un bref séjour parisien, après quelques recherches, j'ai posté le passeport sous pli anonyme à l'adresse de l'homme qu'elle aurait épousé si je n'avais pas été là.

Je ne suis jamais retourné sur mon rocher.

AURÈLE

J'ai fêté hier soir le premier anniversaire de la disparition d'Alma. Tu parles d'une fête. Je me trouve de plus en plus sinistre et je ne suis certainement pas le seul à le penser. Ma compagnie n'intéresse plus grand monde, ça encore, je peux le supporter, mais elle commence à me fatiguer, moi aussi. À l'hôpital on me regarde de travers comme pour me signifier que le grand benêt que je suis a laissé filer la plus belle femme du monde. Bon, il doit y avoir du vrai là-dedans, si elle n'est pas venue c'est que je l'ai rebutée. Dix années ont passé, les équipes ont changé mais la légende survit. Je suis celui, pauvre idiot malheureux, qui a failli épouser Alma Sol. On ne se souvient pas forcément de son nom, mais l'histoire, ah ça oui, l'histoire, mesdames et messieurs, elle est tenace ! L'homme qui a failli ! Dans ce mot il y a toute la pathétique ampleur de mon échec.

Hier soir j'ai donc vidé une bouteille de krug rosé, enseveli sous ma littérature, qu'est-ce qui m'a pris de conserver ces kilos de cours ? Onze ans d'études, ça en fait des arbres ! En regardant les unes après les autres les photos d'Alma Sol découpées dans la presse, j'ai décidé d'écrire sa biographie. Si je ne le fais pas, personne n'en aura jamais l'idée. Son étoile pâlit à mesure que passent les années et je veux témoigner avant qu'elle ne s'efface pour toujours. Je ne la connais pourtant pas aussi bien que je l'espérais puisque je n'ai pas prévu le coup du mariage en solitaire, pourtant je soupçonne chez elle des brèches dangereuses dans lesquelles j'ai préféré ne jamais m'engouffrer.

Le champagne ne me saoule pas et c'est tant mieux parce que je devais endormir à huit heures pétantes ce matin. Mais j'ai dû me tromper de marque : au réveil ma tête était plus lourde que le reste de mon corps. J'ai pensé, mon vieux, cette fois tu es bon pour la dépression. Un mec qui passe son temps libre à respirer l'odeur de la poussière dans une pièce sans aération et qui fête une femme qu'il n'a pas même croisée depuis dix ans, vu de loin, on peut croire qu'il est perdu pour l'humanité. Moi, jusqu'à ce matin, j'avais l'impression de cultiver mon jardin. Ou si on veut, le souvenir d'un jardin. Plutôt ça que de cultiver des plantes imbéciles qui n'attendent qu'une chose de

vous après le premier dîner, c'est de vous faire un enfant ! Des enfants je n'en aurai pas. C'est inenvisageable. J'ai quarante-quatre ans, un peu de ventre, je ne pratique aucun sport mais comme je me nourris peu, je limite les dégâts, je ne vois pas quelle partie de moi je voudrais voir gigoter devant mes yeux pendant vingt ans. La femme que je n'ai jamais cessé d'aimer est mon aînée de deux ans, même si elle revenait, nous n'aurions pas assez de nos vies pour combler le manque et rattraper le temps perdu. Non, pas d'enfant.

Je suis en dépression...Une dépression atmosphérique, ce n'est pas si grave dans la nature, ce n'est pas une maladie de l'univers, que je sache ! Le temps ne dit pas : je suis déprimé je vais me coucher, ou : je suis déprimé je vais avaler un tube de Rohypnol. Je suis une boule de terre glaise dans la main d'un sculpteur raté qui ne sait pas quoi en faire, avec un trou au milieu qu'il lui faut reboucher. Un mois de Prozac et on n'en parlera plus. Et dans l'intervalle, je vais rester dans ce trou. Il y a peut-être quelque chose d'intéressant à dénicher au fond. Je ne crois pas vraiment à la psychanalyse, mais là, j'abandonne mon cerveau à Freud, Lacan et tous leurs disciples.

Cette réflexion ne m'a pas aidé à me lever. Je suis resté un long moment encore à éviter la lumière du jour, le drap par-dessus la tête. Puis le sens des responsabilités a fini par gagner du terrain et j'ai posé les pieds par terre. Si mon malade avait su ce que je tenais comme gueule de bois ce matin, il n'aurait jamais accepté de laisser son sort entre mes mains. Il faut dire que j'ai pris tellement de galon à Saint-Louis depuis ma formation de spécialiste de la douleur et ma longue expérience en toxicologie, que les patients me confient leur destin avant de choisir le chirurgien. La roue a tourné, que voulez-vous...

Je ne sais pas comment je m'y prends pour ne jamais être en retard ! Quoi qu'il arrive, je sors de chez moi tous les jours de la semaine à la même heure, mon courrier à la main, un bonjour à madame Huguette qui soulève son rideau de fer, Alors m'sieur Gandolfi, ça va comment aujourd'hui ?, je remonte la rue de Lancry jusqu'au tabac du coin et là, été comme hiver, je bois deux cafés bien serrés en ouvrant les enveloppes. Ça fait longtemps que je ne reçois plus de lettres. Est-ce moi seulement ou une mutation générale de la correspondance ? On ne s'écrit plus, trop pressé de se dire les choses on s'appelle ou encore, et je ne m'y ferai jamais, on s'envoie des mails ! C'est comme l'invention du cd. J'ai failli organiser l'enterrement du vinyle, avec chants funèbres et messe en latin. Il est devenu aussi obsolète que le formol en anesthésie de nos jours. Moi qui aime tant le cérémonial qui suit l'achat d'un disque. On enlève la fine couche de cellophane puis on sort délicatement le microsillon rutilant de son enveloppe blanche pour le déposer sur la platine et là : le craquement magique du diamant qui s'accroche donne le signal de

la récompense espérée. Et le son, ah, ce son, comme si on y était ! Le son du vinyle est le seul capable de vous téléporter dans un studio d'enregistrement pendant une séance inoubliable. Eh bien les mails c'est pareil. Les mots sans la magie de l'écriture. D'ailleurs je n'ai toujours pas d'ordinateur.

Des factures qui tombent avec une régularité suisse, des publicités, *Le Quotidien du médecin*, mon courrier, comme ma vie, n'a rien d'imprévisible. Je le préfère ainsi, je n'aime pas les surprises. Surtout quand j'ai mal au crâne.

Une petite enveloppe brune sans expéditeur fait tache ce matin parmi l'ordinaire. On ne peut pas dire que je possède un sixième sens particulièrement développé, et ce matin encore moins qu'un autre jour, je ne suis pas enclin à me laisser remuer par des prémonitions hasardeuses. Finissons-en, j'ouvre l'enveloppe en me coupant le doigt et de là, d'entre deux feuilles de papier blanc sans aucune inscription, j'extrais un passeport. Je ne croyais pas avoir perdu le mien...

Une photo d'Alma, prise quelques jours avant notre mariage, ou plutôt notre non-mariage, pour la publication des bans, apparaît sous mes yeux écarquillés. C'est ce que l'on appelle une déflagration. Quand l'information atteint votre cortex et qu'elle est trop violente pour être digérée instantanément. Elle percute l'hypophyse, l'hypothalamus, le cervelet, le lobe pariétal, le lobe frontal et vient s'écraser dans votre pleine conscience quelques nanosecondes après. Vous pensez que ça a duré une heure. Non ! C'est le contraire du jardin zen, le temps, on le sent passer, on en subit chaque spasme. C'est un calvaire, une crucifixion. Ça vous brûle les méninges, ça vous bouffe les neurones, je ne sais même pas comment on s'en remet. Moi je vais y rester, c'est sûr.

Le passeport d'Alma Sol. Et mon sang qui coule dessus. La Providence, cette salope, a choisi le pire des jours pour m'adresser son bon souvenir. Un cognac. Il me faut un cognac. Deux cognacs et ça ira mieux. Mais monsieur, vous en avez déjà bu six. Oh je ne sens plus ma tête, quelle paix, quelle douceur, hahaha je l'ai bien eue ma copine la chance ! Allez au boulot. C'est pas tout ça mais les malades n'attendent pas. L'hôpital Saint-Louis ? Mais monsieur, vous êtes devant. Les urgences c'est de l'autre côté. Attention, vous allez tomber ! Aïe pardon madame, bonjour docteur. Mignonne, où est ma blouse ? Monsieur, vous êtes qui ? Ginette, appelle la sécurité, il y a un type qui...

Je me suis réveillé dans mon bureau, les stores avaient été baissés, une grande bouteille d'eau attendait que je la vide et du café fumait dans le percolateur.

On m'a raconté que j'étais arrivé avec une heure de retard et qu'on m'avait retrouvé dans les couloirs de la maternité, proférant des

inepties dans des borborygmes incompréhensibles d'où sortaient les mots « je t'aurai salope, je t'aurai ! ».

Je ne serais pas d'un naturel confiant, je croirais que la vie s'acharne à me chercher des poux et qu'elle en trouve plus que son compte. La paix que je recherche de toutes mes forces, à laquelle j'ai sacrifié tous les pseudo-bonheurs de l'existence, m'échappe de façon chronique. Pourquoi faudrait-il que je sois toujours en mouvement, pourquoi l'homme a-t-il tant besoin de bouger ? Mes lectures m'ont toujours suffisamment stimulé, je suis l'enfant d'une muse, l'immobilité m'économise. Ça me convient parfaitement. L'immobilité ralentit le vieillissement des cellules, même si elle favorise les maladies cardiovasculaires. Je vieillirai moins vite et je mourrai plus tôt. J'étais un anesthésiste amorphe avant de devenir un orage silencieux et sec. Je ne sais pas pleurer.

Pourtant, il va falloir trouver quelque chose pour me sortir de cette chape de mélancolie qui s'est abattue sur mes épaules le matin où j'ai reçu le passeport d'Alma Sol, avec un cachet d'entrée à Tokyo-Narita, daté du lendemain de nos noces fantômes.

Par où commencer ? Mes moyens sont absolument nuls. Je ne connais personne qui pourrait m'indiquer une piste, je n'ai pas l'instinct d'un chasseur et si j'avais la moindre idée de ce qui a pu lui arriver, je l'aurais déjà retrouvée.

Quel est le lâche qui m'a envoyé ce document sans se faire connaître ? C'est lui le début de la solution. S'il n'avait rien eu à cacher, il l'aurait tout simplement déposé dans un commissariat, ou m'aurait joint un mot. Je cherche à résoudre une énigme alors que je ne sais même pas s'il y en a une. L'obsession qui m'a ôté cette quiétude à laquelle j'aspirais et que le souvenir d'Alma m'empêchait d'atteindre, la voilà qui m'explose en pleine face.

Depuis le jour où j'ai appelé la police, plusieurs journaux ont mentionné sa disparition. Il n'y a plus aucun doute, ce n'est pas un escamotage publicitaire ou économique. Non, les choses auraient été mieux organisées. Je m'explique. Les trois premiers mois qui ont suivi l'annonce de sa disparition, je suis repassé plusieurs fois à l'appartement d'Alma, je n'avais jamais osé le faire avant, par respect pour son choix de ne pas me dire oui. Le code n'avait pas changé, son nom était toujours sur la boîte aux lettres et quand j'interrogeais le vendeur de crêpes dont l'échoppe est à l'angle de l'immeuble, il me répondait invariablement : « Oui oui, elle habite toujours ici. Mais ça fait un petit moment qu'on ne l'a pas vue. »

Puis un jour, il m'a dit qu'on avait déménagé ses affaires parce que plus personne ne payait le loyer. « En même temps c'est normal, il

paraît qu'on a perdu sa trace. C'est dommage, moi je l'aimais beaucoup cette femme ! »

C'était triste, tellement triste de voir s'évanouir dans la nature les dernières traces d'Alma et de me résoudre à admettre que ceux qui l'aimaient avaient accepté sa disparition sans se poser de question, comme une fatalité. Puisqu'il n'y avait pas eu de demande d'investigation, de plainte, bref aucune raison de mobiliser l'appareil judiciaire, on ne recherche les gens que s'ils sont en défaut avec la société, l'histoire s'arrêtait là.

J'ai ma part de responsabilité là-dedans. Je n'ai pas su la retenir. Je fais partie de ce monde imbécile qui n'a pas su la protéger.

Une femme disparaît et personne ne s'en préoccupe.

Cet état de fait m'est inadmissible. Il doit bien y avoir un ancien manager, une ancienne maison de disques. Je téléphone à tous les labels sur lesquels elle a enregistré, je n'y comprends rien, on me répond fraîchement, la plupart ne conservent pas les renseignements des artistes qui ne sont plus signés. Mais je suis bête, j'aurais dû commencer par le dernier. J'appelle un numéro que je trouve au dos d'un cd, une maison de disques encore. « Le numéro que vous avez demandé n'est plus attribué. » Je finis par apprendre que la boîte a coulé. Un autre téléphone, celui du management. Ça sonne occupé toute la journée, c'est insupportable. Une voix féminine finit par me répondre : « On vous rappelle monsieur. La personne que vous demandez est en rendez-vous à l'extérieur. » Autant dire qu'elle est en train de digérer son déjeuner ou de culbuter sa secrétaire sur le bureau, je les connais ces stratagèmes de paresseux, voyous profiteurs pour qui le temps ne sert qu'à se vautrer confortablement dans le labeur des autres. Pourtant quelques instants plus tard, on me rappelle. La voix au bout du fil est grave et lasse. « Qui êtes-vous, monsieur ? » demande-t-elle.

Qui je suis ? Mais apparemment le seul être sur cette planète qui s'inquiète pour son prochain. Sa prochaine. Sa femme, son amie, sa douleur.

« Je suis un vieil ami d'Alma Sol et j'ai perdu sa trace. » Tout le monde il me semble. « Je suis le professeur Aurèle Gandolfo, de l'hôpital Saint-Louis », ça calme les condescendants, « et je me demandais si vous seriez en mesure de me donner de ses nouvelles. »

L'homme a un soupir d'ennui. « Cela fait des siècles qu'elle ne fait plus partie de mon écurie. » Son écurie ? Ma parole ! Il prend les artistes pour des chevaux de course ? Il persiste : « Je ne peux rien pour vous, cher monsieur, et si j'avais eu le moindre contact avec elle, je ne l'aurais pas laissée filer, croyez-moi, elle me doit un tas d'argent. Faites-moi signe si vous la retrouvez. C'est une bonne chanteuse, ce qui lui arrive est vraiment dommage. »

Il a pris un ton affecté, j'aurais voulu lui mettre mon poing dans la figure. Hélas, on ne frappe pas encore les gens avec des mots à travers un combiné de téléphone.

Tous les acteurs de la vie d'Alma Sol ont disparu de la circulation. J'ai retrouvé un avocat qui a été rayé du barreau, une maquilleuse qui a perdu la mémoire, un coiffeur qui a fermé boutique, on dirait que le monde dans lequel elle existait n'est plus. Que les hommes sont passés dans une autre dimension, une dimension qui l'exclut, elle et toute sa clique. Cette réflexion m'amène à la suivante. Elle vivait entre deux mondes : celui fait de fantômes d'une époque révolue et celui où moi et des gens comme ce vendeur de crêpes, amoureux platonique d'une présence quotidienne, la regrettons et l'espérons encore pour des raisons qui échappent à la nature de sa profession.

Alma, je voudrais l'ancrer dans la vie. La vraie. Bon sang, pourquoi avoir peur de vivre comme tout le monde ? Chaque existence est une exception. Pas besoin d'appartenir à une caste, à une élite de « happy few » pour être heureux. Se réveiller et être cueilli à la porte du sommeil par une petite voix qui vous souffle un mot, une note, qui éclaire les ténèbres. C'est ça être dans la vie. Ce que ça doit être épuisant de n'avoir en tête que l'obligation de séduire, de sourire, de faire semblant de s'amuser et de paraître satisfait de son sort. Je pérore mais je sais que ces dernières années, Alma n'a pas été à la fête. La preuve en est le peu de publications que j'ai réussi à trouver sur elle depuis six ans. Il est vrai que je ne regarde plus la télévision. Un jour j'ai vu une blonde qui faisait l'amour dans une piscine avec un mec, ils avaient l'air tous deux complètement décérébrés, les commentaires criaient à l'avènement d'une nouvelle race de stars, Monsieur et Madame Tout-le-monde, j'ai éteint mon poste et je l'ai jeté. Je suis Monsieur Tout-le-monde et je n'ai aucune envie de voir mon voisin de palier s'agiter dans la boîte à images. Il me reste la radio. Mais comme je n'écoute que du jazz et de la musique classique, il y a peu de chances que je tombe sur une de ses chansons. Et je me sens totalement incapable de supporter de la variété française dans l'attente d'une note d'elle. C'est au-dessus de mes forces.

Je piétine et rien ne m'oriente vers celui ou celle qui m'a adressé le passeport. Bien sûr, je l'ai ausculté de près mais il n'a pas plus parlé que *La Gazette du dimanche* dans laquelle j'avais lu qu'on l'avait aperçue pour la dernière fois sur une île des tropiques. Le dernier cachet atteste son entrée sur le territoire de Saint-Roques, petit État indépendant, ancienne colonie française à l'économie déficiente, le 20 juillet 2004. C'est là qu'il faut chercher bien sûr. Essayer de retrouver le premier caillou qu'elle aurait semé. Si elle voulait qu'on la retrouve...

Nous sommes à la veille de la Toussaint, une pluie lancinante suinte

sur les murs gras de la ville, qu'est-ce qui me retient ici ?

C'est ainsi que j'ai décidé de partir. Il faut vous dire que pour moi c'est un grand bouleversement. De toute ma vie, j'ai fait Longwy-Paris dans les deux sens, plus de fois que je m'en souviens, et j'ai dû me trouver à deux reprises dans des lieux espagnols ou anglais qui ne me convenaient jamais. J'ai vu Prague et j'ai voulu mourir, mais à part ça, on ne peut pas dire que je sois un grand voyageur. J'ai accumulé tant de jours de congé que personne n'a bronché quand j'ai invoqué une fatigue incommensurable qui me forçait à prendre un repos d'une durée indéterminée. Et puis la scène de l'autre jour est tellement vive dans les mémoires de mes confrères qu'ils m'observent tous à la dérobée avec un je-ne-sais-quoi de contrition en murmurant des mots comme pauvre homme ou burn-out.

Je me suis retrouvé chez moi dans un état de stupéfaction, devant l'unique valise que je possède, sans savoir ce que j'allais emporter. Je suis du genre à bourrer mon bagage de bouquins et à oublier les caleçons, voilà ce que ça donne quand par malheur je voyage. Alors partir aussi loin, quitter le Vieux Continent rassurant pour des rivages inconnus, avec des bouquins et quoi encore ? Des chemisettes, des shorts rayés ? Des tongs en plastique ? Je n'ai rien de tout cela. C'est fou ce que la vie peut se trouver bouleversée à cause d'une décision. On se dit, ça y est je pars, et l'on est éjecté d'un rythme connu, d'un parcours fléché, d'une absence de surprises si confortable dans un chaos sans repère. Les voyages sont l'inconfort de l'âme. Mais je n'ai pas le choix, ma vie est en suspens depuis le coup du passeport.

Mon assistante dévouée – pourquoi les assistantes sont-elles toujours dévouées ? Parce qu'elles cultivent toujours l'espoir secret de coucher avec le patron –, ma dévouée secrétaire, qui ne se fait aucune illusion à mon endroit, m'a gentiment compilé un ensemble d'adresses d'hôtels, de restaurants, celle de l'hôpital, les numéros des médecins, des dentistes, des psychiatres, tiens pourquoi ?, de l'île en me faisant jurer de lui donner des nouvelles à raison d'un message au minimum par mois d'absence. Mail, et puis quoi encore, sms, appel, elle ne fera pas la difficile. Alors je suis parti.

Ce que je me sentais gauche en entrant dans l'avion ! J'étais sûr qu'il était écrit sur mon visage en lettres clignotantes : ce monsieur n'a jamais pris l'avion et il crève de trouille. Les hôtesses étaient tellement gentilles, je crois qu'elles avaient pitié de moi. Elles m'ont offert une coupe de champagne, j'ai dû en siffler trois avant le décollage. Il était

13 h 15. J'étais vanné. Il paraît qu'on a essuyé un orage terrible, l'avion a été encerclé par des éclairs et des passagers ont hurlé. Moi je n'ai rien entendu, je dormais comme un enfant, le casque sur les oreilles avec un programme symphonique qui avait eu raison de mes dernières forces. Je me suis réveillé pendant l'atterrissage, alors que l'appareil embrassait la piste dans un léger rebond. Je n'ai jamais dormi autant d'heures d'affilée. Si j'avais su que les vols étaient propices au sommeil, j'aurais parcouru le monde à chaque insomnie.

Il était 17 heures quand ils ont ouvert les portes du Boeing. L'air chaud s'est engouffré dans la cabine comme les flammes d'un incendie. Le soleil était bas, pourtant le ciel menaçait. J'ai posé le pied sur le tarmac en me disant que dorénavant, tout ce que je sentirais, tout ce que je toucherais, tout ce que je regarderais avait dû l'être par Alma avant moi. C'était peut-être le début d'un chemin qui me mènerait à elle.

J'ai eu le souffle coupé pendant un court instant par un degré d'humidité que je n'avais jamais expérimenté. Les tropiques, c'était donc ça dont on faisait des gorges chaudes, cette moiteur chargée des parfums capiteux qu'ont les fruits trop mûrs après l'orage, cette atmosphère enivrante qui retourne les sens, mon sang ne coulait plus au même rythme dans mes veines, ma tension avait sensiblement augmenté, heureusement le choc n'a pas duré. On s'y fait vite au changement de latitude, sans doute comme en plongée, quand on apprend à respirer avec une bouteille. Ce doit être l'instinct de survie de l'Européen sous les tropiques.

Entre l'instant où j'ai quitté l'avion et celui où je suis sorti de l'aéroport, le soleil avait entamé sa chute derrière l'horizon et des essaims de petits insectes noirs m'ont choisi pour cible. Pas une partie de mon corps qui ait été épargnée. J'ai plongé dans un taxi, comme un lapin fuyant le renard dans son terrier, la tête la première, et j'ai lancé l'adresse du premier hôtel sur ma liste, sans me demander si ma spontanéité pouvait sembler suspecte.

« Ah, vous vous rendez, monsieur, dans le plus beau coin de mon île. Ce n'est sûrement pas la première fois que vous venez ici, c'est une adresse de connaisseur. Ce n'est pas un hôtel d'ailleurs, c'est une maison d'hôtes ! Les propriétaires l'ont ouverte il y a trois mois à peine. C'est une grande première pour une aussi illustre famille. Vous vous rendez, monsieur, dans un lieu historique ! Mes aïeux, mes bisaïeux, mes trisaïeux y ont laissé leur peau pendant des siècles et des siècles à couper la canne sous le fouet du commandeur. Puis est venu le temps de la libération, ils ont été affranchis mais la canne a continué de les tuer, pour quelques sous cette fois et leur nom d'hommes libres dans un registre d'état civil. Mais un jour ils se sont mis à refuser ce travail qui n'est point celui d'un être humain, alors les

Blancs ont fait venir des Indiens, puis ils ont construit des machines, qui ont remplacé les Indiens, et quand le prix de la canne a chuté, ils ont planté de la banane. Aujourd'hui le prix de la banane aussi est en berne alors on visite, ma famille aussi, les vestiges d'une époque qui ne nous considérerait même pas comme des hommes, monsieur. Et on ouvre les maisons aux touristes aisés, pour faire entrer quelque argent et conserver ainsi un semblant du lustre d'antan.

« Vous vous rendez, monsieur, chez la famille de Mortagne. Voulez-vous que je vous conte l'histoire de cette éminente famille ? Vous ne risquez pas de les rencontrer, ils ne viennent presque plus, ils vivent à Paris je crois, ou peut-être à New York. Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont déserté. »

Le chauffeur m'était sympathique. Son verbe sentencieux me faisait penser à un de mes stagiaires avec qui j'avais aimé travailler. Il venait du Gabon et parlait un français d'une rare perfection, utilisant des termes que plus personne n'employait, avec un phrasé qui trahissait le soin qu'il prenait à ne pas écorcher la langue. Je le lui ai dit mais il n'a guère apprécié :

« Voyons, monsieur, vous comparez les torchons aux serviettes ! Notre accent n'a rien de commun avec celui des Africains ! »

J'aurais mieux fait de me taire.

Je l'ai laissé parler toute la durée du trajet, de toute façon il faisait noir et l'absence d'éclairage public plongeait les alentours dans une harmonie de sensations indiscernables. Étais-je ici ou ailleurs, l'air conditionné de la voiture avait interrompu l'émotion première du dépaysement. Seule la voix de l'homme à l'accent mélodieux et les petites lumières qui dansaient çà et là dans l'obscurité me rappelaient que je venais de traverser un océan et que je pouvais aussi disparaître à mon tour, car bien qu'à l'abri dans le confortable véhicule de ce chauffeur intarissable, rien ici ne m'était connu.

Nous sommes arrivés tard à l'Auberge de la plantation. Elle était située en plein centre de l'île, m'avait dit le chauffeur. Moi qui croyais jouir d'une vue sur l'océan à mon réveil, j'en étais pour mes frais. Nous avons emprunté un long chemin cahoteux, il fallait rouler très lentement pour ne pas crever les pneus. D'énormes bambous caressaient le pare-brise sur notre passage. De petits catadioptres balisaient l'arrivée devant une somptueuse bâtisse blanche dont les trois vérandas étaient éclairées. Aucune autre voiture n'était garée dans le parking réservé à la clientèle. « C'est bientôt la Toussaint, les gens ne voyagent pas souvent à cette époque, mais ne vous en faites pas, vous ne serez pas seul dans la maison. »

J'ai pris congé en laissant un pourboire conséquent, je ne savais pas

très bien comment faire dans ce pays où l'on parlait français mais qui semblait n'avoir avec son ancien bailleur que de vagues similitudes.

Une femme d'un certain âge au teint basané est venue m'accueillir en s'excusant de ne pas avoir arrangé la maison, elle n'attendait aucun visiteur. Elle portait un uniforme d'une rigidité qui jurait avec l'aspect décontracté de la résidence.

« Si vous souhaitez vous restaurer, la cuisine trouvera sûrement quelque chose à vous offrir et cela me donnera le temps de vous faire préparer une chambre. Faites comme chez vous, la maison vaut le détour, sentez-vous libre de la visiter à votre guise ! »

Un sourire bref puis elle a tourné les talons avec la rapidité d'un militaire.

En effet, la maison était belle et je n'étais pas fatigué. Je venais de passer plus de huit heures dans un avion, une de plus assis dans un taxi, j'avais besoin de me dégourdir les jambes. Je me faisais l'effort d'un propriétaire terrien, je n'ai pourtant aucun instinct de possession. L'impermanence de l'être humain est la seule réalité qui me guide. Ne sommes-nous pas sur terre pour un temps indéterminé et court ? La propriété matérielle est une illusion qui en aide certains à se raconter des histoires de transmission et de perpétuité. Quelle est la différence entre un homme de grande fortune et un indigent sur un lit de mort ? Moi je n'en vois pas et des morts sur des lits, croyez que j'en ai contemplé plus que mon compte. C'est pourquoi je ne possède ni maison, ni voiture, et les récits je les lis dans les ouvrages qui envahissent mon appartement.

Ici aussi on croule sous les livres, à ce qu'il semble. La bibliothèque de la maison est un bijou d'ébénisterie. Elle déborde de volumes sur l'histoire de l'île et de ses voisines espagnoles, Isla Christina et Isla Hermosa. L'archipel s'étend jusqu'à 25° nord et descend jusqu'aux côtes du continent américain. On n'y dénombre pas moins de cinq langues différentes, vestige d'une colonisation défunte, et un seul dialecte parlé par l'ensemble des îliens.

Je suis plongé dans la contemplation des gravures anciennes quand la gouvernante, je suppose que c'est d'elle qu'il s'agit, vient me proposer de rejoindre la terrasse où quelques spécialités locales m'attendent.

Une délicieuse odeur de caramel et de vanille me rappelle que je n'ai rien avalé depuis le départ de Paris.

Sur la véranda meublée d'anciens lits indonésiens, tiens, comme c'est étrange, j'espérais voir des meubles en acajou de l'époque coloniale, les propriétaires ont dû partir avec, un domestique en livrée rouge et or m'attend. Je ne sais pas où ils ont déniché leurs uniformes mais on se croirait dans *Les Aventures du baron de Münchhausen* !

L'ensemble est beau, tous ces bois et ces coussins dans la végétation

luxuriante de la terrasse, cet homme impassible dans la torpeur moite, j'ai l'impression de m'asseoir dans un décor de *Maisons et jardins* que ma pauvre maman collectionnait en attendant des jours meilleurs. Sur la longue table cirée, une quantité incroyable de petits plats de terre cuite contenant chacun un mets différent s'offrent à ma gourmandise. Je ne vais pas m'enfiler tout ça ! La gouvernante m'indique le sens dans lequel je dois goûter aux plats. Du plus doux au plus fort, ainsi, dit-elle, je pourrai m'arrêter quand ça me brûlera trop. Le domestique me sert sans mot dire. Après quatre assiettes, je n'ai plus de langue, à la cinquième c'est ma bouche qui se désintègre. Il doit y avoir beaucoup de cas d'hémorroïdes dans le coin, je grimace en pensant à la tête que doit faire mon estomac en ce moment, lui qui est tellement habitué à une alimentation frugale et sans éclat.

Quel gâchis, qui va terminer tous ces plats, à moins que les chiens mangent du piment dans ce pays ?

Une pincée d'épices séchées en guise de dessert fera passer le choc des saveurs, la crème de noix de coco parfumée à la vanille attendra demain. Je commence à voir trouble, que m'a-t-on donné à boire ? Il est grand temps de rencontrer un lit.

Au premier étage de la maison, ma chambre s'ouvre paraît-il sur une vaste bananeraie et offre un magnifique panorama sur la colline qui nous entoure. Pour l'heure, tout est plongé dans une obscurité sans contraste.

La pièce est spacieuse, ventilée sur deux côtés par d'élégantes jalousies dont les lattes sont baissées. Un large ventilateur fait valser l'air de ses pales usées. « C'est surtout pour éloigner les moustiques, me dit la gouvernante. Vous avez aussi une moustiquaire que vous devrez coincer sous le matelas et un spray répulsif assez efficace. Sinon, je vous ai allumé deux fumigènes anti-insectes, ils ne sont pas toxiques pour les humains ! »

Encore heureux, il ne manquerait plus que je meure étouffé dans cette maison à neuf mille kilomètres de Paris et encore plus loin de Longwy.

Après une douche fraîche, il me faudra bien un quart d'heure pour comprendre comment rentrer sous la moustiquaire et la border de l'intérieur. Ce système doit dater d'un temps où il y avait un domestique pour chaque tâche. Ils n'ont même pas pris la peine d'installer la clim !

Pourtant le charme de la demeure me gagne peu à peu et je m'endors en songeant qu'un siècle et demi plus tôt, cette habitation devait grouiller de monde, et je rêve de dames en robes de guipure et de petites filles en combinaisons de dentelle qui poursuivent d'affreux garnements au canotier de guingois courant eux-mêmes derrière de petits enfants noirs et nus. Je rêve de chiens, de chevaux et d'oiseaux,

d'une femme à demi endormie qui mange des côtelettes d'agneau dans mon lit et me réveille à 5 heures en même temps que le coq dont le hurlement – qui a dit que les coqs chantent ? – dure si longtemps qu'il ne me laisse d'autre choix que celui de me lever. Malgré les jalousies fermées, le soleil pénètre dans la pièce par tous les interstices des murs disjoints et des lattes irrégulières. Il fend la pénombre de ses rayons bleutés et le bois se réchauffe en fumant sous son incandescence. Je sors de ma tente en m'emmêlant les pinces, non que je sois gauche mais franchement la moustiquaire est d'une incommodité mesurable. J'ouvre une à une les fenêtres de la chambre puis sors sur la véranda qui, effectivement, offre un panorama splendide sur une bananeraie... à l'abandon... qui fait tout le tour de la maison. Des bananiers et des bananiers en berne à perte de vue ! De larges feuilles cassées qui tombent le long des troncs jaunies. Des plants écrasés jonchent les allées qu'on devine encore sous le feuillage éteint. Un spectacle de champs de bataille après le passage des blindés. Qu'est-il arrivé dans ce lieu dont l'élégance semble ne plus suffire au bien-être ?

Le large balcon court sur tout l'étage de la maison. En le parcourant, je réalise que nous sommes au centre d'une cuvette, profonde comme le cratère d'un volcan. Une sensation d'oppression me glace le sang. Cet endroit, malgré toute sa beauté qui vous saute à la figure, ne respire pas la sérénité. On s'y sent confiné, écrasé par la végétation trop dense, avec au-dessus le soleil qui vous menace de sa chaleur dangereuse. Il est à peine 6 heures et déjà s'active çà et là une myriade de petites personnes en short rose passé, tête baissée, qui courent d'un endroit à l'autre sans que je comprenne leurs fonctions. En rejoignant la véranda, je réalise que ce sont des enfants. Ils n'ont pas plus de douze ans !

Il faut que je m'organise vite, je ne pourrai pas rester longtemps ici.

L'aimable gouvernante, à l'affût de mes moindres désirs, couvre mon inquiétude de ses paroles encourageantes et me recommande les plus beaux paysages, les plus belles plages, et quand je lui dis que je suis ici pour des raisons qui n'ont rien de touristique, que je cherche quelqu'un, Alma Sol, peut-être en a-t-elle entendu parler ? elle me répond qu'elle ne travaille dans la maison que depuis quelques semaines, elle vient d'Allemagne où elle a été pendant vingt ans directrice d'hébergement dans un quatre-étoiles bavarois. « Mais quel que soit votre itinéraire, il y a un village que vous ne devez rater en aucun cas parce qu'il n'a pas bougé depuis mon enfance : Caïmante, le plus pittoresque des villages de pêcheurs d'où, par beau temps, on peut voir jusqu'à Isla Cristina. »

Je promets d'y passer mais avant toute autre chose, je veux louer un véhicule et aller à ma guise, en espérant que naîtra en moi l'instinct de

fin limier et que je reniflerai vite la trace d'Alma Sol.

Quelques heures plus tard, j'ai chargé mes bagages dans un vieux 4 × 4 rouillé que l'hôtel met à la disposition des clients moyennant une maigre somme. Madame Élantine prétend que ça leur donne l'impression d'être un peu chez eux.

Au moment où je ferme la portière de la voiture, une longue berline noire – mais quelle idée de posséder une voiture pareille dans un pays sans routes – débouche à deux à l'heure de l'allée. « Ah, voici les propriétaires du domaine, restez un instant monsieur Gandolfo, je vais vous les présenter ! »

Non merci, sans façon, je ne suis pas venu pour faire des mondanités, encore moins avec des gens qui roulent en Mercedes noire dans une île lilliputienne et font travailler des enfants. Je suis tombé chez Papa Doc, il ne manque plus que les Tontons Macoutes.

Je lui présente ma plus belle expression de contrition et je mets la voiture en route. Dans le rétroviseur j'aperçois, quittant l'arrière de la berline, deux silhouettes élégantes vêtues à l'identique de beige et de blanc, l'homme se déplace avec un flegme délié et la femme, dont la chevelure rousse se dresse comme une seule flamme sur sa tête vert pâle, lui ressemble. La gouvernante les accueille avec force déférence, ça se voit de loin la déférence, je perds le contact visuel dès le premier virage. Il n'y a plus que les bambous qui triomphent sur mon passage.

J'ai fait reproduire le portrait d'Alma Sol le plus récent pour le montrer aux gens que je croiserai au hasard et le laisser éventuellement aux caisses des épiciers, comme les jeunes étudiants proposent des heures de babysitting aux ménagères exténuées. Avec mon numéro de téléphone portable et une promesse de récompense, il ne faut jamais compter sur la bonté des hommes.

Mais dès la première échoppe je déchant. Qu'est-ce que j'imaginai ? Pouvoir coller mon petit papier sur la caisse enregistreuse ? Ici les magasins sont des comptoirs abrités sous des planches et des tôles, où le patron vous tend ce que vous lui demandez et fait votre compte sur un bout de papier. Ici on est obligé de savoir écrire et compter. Vous me direz, ce n'est pas plus mal, mais pour ce qui est de mon affichette, je suis vite fixé. « Ah non monsieur, vous ne pouvez pas laisser ça traîner sur mon comptoir ! Je ne suis pas de la police, moi ! Je ne connais pas cette femme d'ailleurs, c'est quoi déjà son nom ? Alma Sol ? C'est une Espagnole, non ? Allez plutôt dans les îles en face, vous aurez peut-être plus de chance. Il n'y pas d'Espagnols ici. »

Je reprends mon parcours, avec la seule carte que j'aie réussi à dénicher, un peu vieille comme la voiture, d'une précision approximative mais suffisante pour pallier mon manque total de sens de l'orientation. Je roule toute la journée, m'arrêtant dès que je vois

un habitant, l'île n'est pas très peuplée ou alors partiellement endormie, j'évite la ville qui, paraît-il, offre un contraste saisissant avec le reste de l'île. La gouvernante Élantine m'a raconté sa surprise lorsqu'elle est revenue au pays après plus de vingt ans d'absence, de retrouver l'ensemble de son île intact, la pauvreté, le niveau de vie inchangés, à l'exception d'une ville sur la mer qui avait poussé comme si on y avait injecté et concentré tous les capitaux disponibles dans l'archipel. Elle était visiblement choquée. Elle m'a encore dit qu'on pouvait y acheter tout ce que l'Europe et les États-Unis d'Amérique exportaient, que s'y bouscuaient les banques, les sociétés d'assurances, les boutiques et les chaînes de supermarchés, mais que cette ville avait été construite pour l'usage des quelques familles qui pouvaient consommer ce qu'elle offrait et des étrangers qui n'y séjournaient jamais très longtemps. « Ils auraient mis un code d'entrée que ça ne m'étonnerait pas. »

Je l'évite donc car je me dis qu'Alma Sol n'a pas traversé l'océan pour se retrouver dans un supermarché.

La seule route digne de ce nom, qui longe l'océan, est belle et sinueuse. Elle épouse la topologie de la côte comme un amoureux se love contre le corps aimé. Et c'est vrai qu'elle est splendide, la côte. Elle ne ressemble pas aux images des cartes postales, elle est par endroits accidentée et violente, puis s'apaise le long d'une anse de sable d'un rose irréal. Elle est rythmée comme le cœur des hommes. De hautes collines d'un vert absinthe semblent plonger dans l'eau noire et rejoindre la faille qui a donné naissance à ce bijou volcanique. Je m'incline, je m'abandonne. Comment s'empêcher de succomber à tant de beauté malgré la petite voix qui me répète que je ne suis pas ici pour admirer le paysage ?

Comme si la voiture connaissait la route, à l'heure où le soleil entame sa mue orangée, je me retrouve à l'entrée d'une toute petite bourgade dont le nom à moitié effacé sur une pancarte tordue ressemble à celui que m'a indiqué la gouvernante. Il surplombe une inscription plus distincte, indiquant que le village est jumelé avec celui de Mörön en Mongolie-Intérieure !

Sur la plage de sable noir, des pêcheurs se pressent de tendre les filets et de carrer leurs nasses, une vendeuse de pistaches range ses cornets en carton gris et recouvre son panier d'une toile chamarrée. Je voudrais m'arrêter ici et réfléchir un peu, un an ou deux peut-être, tant le lieu semble propice à l'introspection. Je gare la jeep un peu à l'écart, l'idée d'être pris pour un voleur d'images m'horripile, et je m'assieds sur une pierre non sans avoir salué de la main les autochtones présents. Au bout d'un moment, l'un d'eux, un jeune, s'approche de moi. « Si vous restez là, monsieur, vous allez vous faire bouffer les mollets ! »

Il a l'accent parisien ! Je lui montre mon répulsif magique, subtilisé à la plantation. « Vous êtes à l'hôtel dans le coin ? Non j'dis ça parce si vous n'avez nulle part où aller ce soir, ma femme et moi on fait chambre d'hôte, vous dormirez très bien ! »

Je lui explique que je suis à la recherche d'une personne qui a disparu après être venue sur l'île.

« Ah mais des îles ici, il y en a un paquet ! Regardez devant vous ! Vous êtes sûr de ce que vous dites ? Z'êtes allé voir en face ? »

Il est dégourdi, le bonhomme, alors que les autres pêcheurs finissent leur travail sans se soucier de nous, il m'embobine mais ça m'amuse. J'accepte son invitation, après tout je n'ai pas prévu de revenir à la plantation, d'autant plus que les propriétaires sont présents, et j'en ai ma claque de conduire. On traverse une route de sable puis on s'engouffre dans une ruelle aux cabanes éclairées par des lampes à pétrole. Il me dit que l'électricité n'arrive pas jusqu'ici, alors on se débrouille comme on peut. Sa case est tout au fond de la ruelle, on y accède par une courette, ce qui la rend plus accueillante, la vie y est soustraite aux regards indiscrets. Il m'explique que je ne dois surtout pas dire qu'il me fait payer la chambre et le repas, que ce n'est pas très cher mais strictement interdit. Je serai donc une connaissance du temps où il était là-bas. Il n'a pas de patente et déjà qu'il n'est pas vraiment pêcheur, si on le chope c'est pour sa gueule. Back to la France, le neuf trois et ce qui s'ensuit, non merci j'ai donné, je préfère vivre ici.

Il est intarissable, mon aubergiste d'un soir ! Sa femme, petite chose effrayée, s'affaire au-dessus d'un faitout de crabes de terre, moi qui croyais manger du poisson chez un pêcheur, mais pourquoi, dites-moi, ai-je tant de certitudes ? Le crabe au riz, le riz au crabe, c'est bon mais faut y mettre les doigts. Et puis c'est tout un savoir-faire. Déjà à Paris, le gros truc rose toujours trop cuit qu'on vous balance sur les plateaux de fruits de mer, c'est ce que je laisse pour la fin, si vraiment j'ai encore de l'appétit. Ici, les crabes sont microscopiques et poilus, ça me dégoûte un peu. Surtout quand mon hôte me raconte qu'on en trouve beaucoup dans les cimetières. La femme du faux pêcheur a l'air déçue, je me lance. Leur goût est très prononcé, long en bouche, ça marche pour le vin mais pour le crabe... Je ne suis pas un aventurier, ça je crois que vous l'aurez compris. Ça suce et ça croque autour de moi, j'aimerais vraiment me régaler, il ne me reste qu'à me bourrer de riz en sauce, ce qui déclenche enfin le sourire de la maîtresse de maison.

« Alors comme ça vous cherchez une femme qui a disparu. Elle s'appelle comment votre fugueuse ?... Alma Sol, ça ne me dit pas grand-chose mais moi je suis nouveau ici. Demain on ira voir les gars du bord de mer. Si elle est passée par le village, ils vous le diront. Rien ne leur échappe. »

Après une mauvaise nuit sans sommeil, à regretter le lit à baldaquin et la moustiquaire de l'habitation, je retrouve mon gars au chant du coq, prêt à mener l'enquête. Mon histoire l'intéresse, ça le change du quotidien.

Nous retrouvons les pêcheurs de la veille nonchalamment assis, certains dans leur barque, d'autres sur le sable. Ils ne sortent pas aujourd'hui, la mer n'est pas bonne et comme aucun d'eux ne sait nager, ils veulent bien prendre des risques mais faut pas déconner. Je montre la photo d'Alma Sol à la ronde. L'étau se resserre. Ils l'ont tous vue ici l'année dernière. « Même qu'elle était accompagnée du type qui possède la petite île en face, vous voyez là-bas, au large le point noir ? Ils sont partis avec Firmin, c'était lui qui servait d'homme à tout faire à cet illuminé. »

Ils se regardent tous comme s'ils se mettaient d'accord dans un silence complice. Ma boîte crânienne se fissure.

« Le problème, c'est que Firmin est mort. On l'a enterré il y a six mois. Nous on ne peut rien vous dire de plus. On l'a vue partir là-bas, sur le rocher du Diable, et tout ce qu'on sait, c'est qu'on était pas là quand elle est revenue. »

Je demande, halluciné : « Comment, vous n'étiez pas là ? Vous voulez dire que vous ne l'avez pas vue revenir de vos yeux ? Elle a pu rentrer de nuit, non ?

– On a vu le type, nous on l'appelle le secoué, on connaît pas son nom... C'est un gars de l'île, ça c'est sûr, un Blanc avec une grosse voiture. Des mecs comme lui, il n'y en a pas beaucoup, hein ! En plus il en tient une sacrée couche. Quand il venait, il passait des semaines sur ce rocher, sans voir personne, on se demande ce qu'il pouvait bien y faire. Oui, c'est ça, on a vu le gars pour la dernière fois il y a au moins une année de ça, mais pas la fille ! »

Je m'en contrefiche de ce qu'il peut y faire, ce que je veux savoir, c'est ce qu'elle, Alma Sol, est allée chercher là-bas et pourquoi ils ne l'ont pas vue revenir. « L'un de vous peut m'emmener ? »

Un silence fige subitement l'assemblée. « Ah non monsieur, on ne vous amène pas là-bas, non non non non ! Personne ne vous déposera sur le rocher du Diable. Cette île est possédée. Elle porte malheur. Tout le monde sait ça. On a pas envie de s'attirer la poisse, la vie est assez raide comme ça, merci bon Dieu. »

J'ai beau discuter, soudoyer, j'ai honte mais c'est ma dernière ressource, aucun ne plie. Puis le gars du neuf trois se fend d'une grimace, il crache et dit : « Vous me donnez combien si je vous emmène ? »

Il veut bien tenter le coup mais il faudra attendre le lendemain, peut-être, que la mer ait repris un rythme clément, que les vagues épaisses soient reparties au large. Même mon nouveau marin ne

prendra pas la mer sans l'aval de ses camarades. Demain si Dieu veut.
Pourvu que Dieu veuille.

Le rocher du Diable porte bien son nom. À mesure que la barque à moteur de mon nouvel ami se rapproche, je ne distingue qu'une végétation inamicale et de grosses pierres anguleuses. Des oiseaux piaillent par dizaines en ronde menaçante. Il n'y est jamais allé, ce n'est pas la curiosité qui l'étouffe et il se fout des légendes, mais ça l'arrangerait bien de trouver un endroit où accoster, un ponton, un bout de plage, un fond contre lequel il ait moins de cent pour cent de chances de briser son embarcation. « Il va falloir me donner plus, hein ! Si je casse mon bateau, faudra m'le rembourser ! »

Nous faisons le tour du rocher. On dirait que la mer y est plus forte que sur la grande île et qu'elle heurte l'îlot de deux courants opposés. Enfin, cachée par les branches de trois arbres immenses, une minuscule grève peu engageante nous permet d'accoster sans trop de risques. Je me blesse le gros orteil en sautant par-dessus bord – il n'y a qu'un imbécile pour sauter sur des cailloux –, pendant que l'homme me hurle : « Je vous attends un quart d'heure, pas une minute de plus ! »

Quel enchevêtrement de branches en tout genre ! Mes talons écrasent des orties qui me brûlent instantanément, je traverse une jungle hostile et je n'ai que mes bras nus et mes jambes pour écarter les branchages et m'ouvrir un passage. Depuis combien de temps n'est-on pas venu ici ? Ça grimpe un peu, mes pieds d'Européen accoutumés au confort des semelles me font hurler à chaque pas. Pourquoi, mais pourquoi diable, ai-je quitté mes souliers ?

Quelques mètres en contrebas, de l'autre côté de la petite montée, je distingue sous de hautes fougères le toit en tôle à demi arraché d'une construction. Je m'avance en demandant s'il y a quelqu'un, personne ne répond. Une cabane dans un état d'abandon total apparaît sous mes yeux. À l'intérieur, un fatras de meubles cassés, de vieux papiers recouverts de moisissure, la végétation pousse à travers les lattes de bois et contre une des parois, un arbre au pied tordu se force une issue vers la lumière qui pénètre par la partie du toit inexistante. L'endroit semble avoir été pillé. Ou peut-être dévasté par une tornade. L'ensemble fait peine à voir. Je ramasse quelques feuilles de papier depuis longtemps illisibles, je renifle comme un sanglier à la recherche de glands. Ce qui reste de la chambre est tout aussi sinistre. Un vieux lit pourrit au milieu de la pièce avec de part et d'autre des lambeaux de tulle verdâtre qui pendent lamentablement. Le spectacle est celui

d'un radeau qui aurait perdu tous ses survivants et flotterait sur l'écume en attendant de sombrer à son tour au fond de l'océan. J'en scrute chaque recoin. J'entends la voix du pêcheur qui me crie de revenir, qu'il va bientôt partir avec ou sans moi. Je jette un dernier coup d'œil. Là, sous le lit pathétique, se trouve mon premier petit caillou. Quelque chose qui ressemble à un vieux livre attire mon attention. Je me baisse sur la mousse d'algues qui recouvre le plancher, ramasse l'ouvrage et réponds au garçon que j'arrive tout de suite. Je m'arrangerai pour revenir, je ne sais pas comment, je louerai un bateau mais il me faut du temps. Je regagne aussi péniblement l'embarcation qu'à l'aller et à voir sa mine soulagée, je me dis qu'il a beau fanfaronner, lui aussi craint les fantômes, les mauvais sorts et le rocher du Diable.

Je serre le bouquin contre mes côtes, faudrait pas qu'il s'envole. Je n'aime pas ce genre de sensation, pourtant un pressentiment me tord les boyaux. Je n'ai pas pris le temps de regarder le livre, de juger s'il a un intérêt quelconque, il est mon seul indice, le premier cadeau qu'Alma me fait, je ne crois pas au hasard. Alors je ne le lâche pas.

Le marin-aubergiste est trop heureux de m'accueillir encore une nuit. Depuis qu'il fait pension, on ne peut pas dire que ce soit la grande affluence.

« Tu as combien de chambres dans ta pension ? je lui demande.

– Une seule ! » Il sourit largement. « Quand il y a un client, ma femme et moi on dort ici sous l'ajoupa. Oh vous en faites pas, on est bien ! Ça nous rappelle les premiers temps, quand j'allais la chercher chez sa mère au milieu de la nuit et qu'on faisait l'amour sous les étoiles ! Moi j'arrivais du neuf trois, ça me changeait un peu, tu piges ?... Heu... Vous comprenez ? »

Assis dans la petite cour, j'ose enfin entamer l'examen du livre. Il s'assoit à côté de moi.

« Alors, tu as trouvé quelque chose ? »

J'aimerais être seul mais l'entreprise me paraît hasardeuse. La couverture est illisible, rongée par l'humidité, les premières pages sont collées ensemble, impossible de les déchiffrer. Le livre se délite et ne s'ouvre qu'en son milieu. Comme par magie, devant mes yeux se dessinent les vers d'un poème que je reconnais sur-le-champ :

« I many times thought peace had come,
When peace was far away –
As wrecked men – deem they sight the land –
At centre of the sea –

And struggle slacker – but to prove –
As hopelessly as I –
How many the fictitious shores –
Or any Harbor lie – »

*« J'ai souvent cru la Paix venue
Quand Elle était lointaine –
Comme des Naufragés – s'écrient Terre –
Au Milieu de la Mer –*

*Et s'abandonnent – mais pour reconnaître –
Vaincus comme Moi –
Qu'il n'y a de Rives qu'imaginaires –
Que de Port il n'y a1 – »*

Emily DICKINSON

C'est elle ! C'est cette poétesse américaine que lisait Alma. Comme elle aimait ces vers courts et désespérés, lumineux aussi, empreints de foi et de doute. Elle me disait qu'ils étaient le miroir d'une vie effacée, tout en contemplation, en interrogations, et elle riait en suggérant qu'au fond, elle aurait bien aimé être une poétesse américaine.

« C'est beau ce que tu lis ? »

Je l'avais oublié, mon enquêteur poltron ! Je lui dis qu'en effet, non seulement c'est beau, mais que c'est aussi une première pièce à conviction. Alma Sol était bien sur cette île et il est impensable qu'elle ait abandonné son livre de chevet sans y avoir été forcée.

« Quelque chose l'a obligée à fuir, il faut que tu te renseignes, demande à tes camarades s'ils se souviennent d'un événement inhabituel qui se serait produit entre le mois de juillet et le mois de novembre il y a un an. Allez, rends-toi utile si tu ne veux pas que je t'oblige à me ramener là-bas ! »

Je suis en nage, j'ai peur de ce que je vais découvrir. Ma hantise est qu'elle se soit noyée. Dans tous les cas, son hôte, le propriétaire de ce rocher, doit détenir une part de l'histoire. Dans le village on prétend ne pas connaître son nom, personne ne l'appelle autrement que le secoué ou le Blanc. C'est flatteur ! Personne n'a jamais pensé à relever sa plaque d'immatriculation, tout ce qu'on m'a dit c'est qu'il n'arrivait jamais avec la même voiture. On croirait qu'ils ont peur. Il faut que je me calme, je commence à bouillir.

Mon partenaire revient penaud et m'annonce que rien d'extraordinaire n'est arrivé ici depuis bien longtemps et que la seule attraction, en dehors du passage intermittent de quelques touristes qui ne restent pas plus de temps qu'il n'en faut pour prendre une photo,

les visites du dingue se sont arrêtées brusquement après l'ondée tropicale qui a frappé l'île l'année dernière en plein milieu du mois d'août. Mais une ondée tropicale, ça n'a rien d'exceptionnel dans les parages. Mon appréhension grandit, la possibilité d'une noyade semble se confirmer. Le pêcheur m'assure qu'Alma Sol était seule sur le rocher et que le Blanc est venu pour la ramener en ville. Il faut absolument que je trouve l'identité de l'énergumène.

Je reprends la route, laissant mon bagage à monsieur et madame Ménélisse, le nom sucré de mes hôtes que je compte bien revoir. Je sais que le rocher n'a pas livré toute sa vérité.

Mon rythme cardiaque est incontrôlable, la transpiration me pique les yeux, mais je roule vite pour atteindre la mairie de Port-Christophe, la capitale de Saint-Roques, avant la fermeture des bureaux. Cinquante minutes plus tard, je pénètre dans un autre monde. L'entrée de la ville est précédée d'un terrain vague humide et boueux sur lequel rien ne pousse. Comme une blessure qui annoncerait l'arrivée dans un territoire dangereux interdit à ceux qui ne sont pas affranchis. Une ville de gangsters des temps modernes avec ses tours de béton, ses avenues goudronnées, ses banques, grand Dieu que de banques, un casino qui trône au milieu d'une place où s'élèvent des palmiers rachitiques et leurs imitations de plastique qui semblent les narguer du haut de leur immortalité. Ça m'a tout l'air d'un paradis fiscal. Je dois rêver, j'ai dû faire un bond dans mon pire cauchemar. Un passant poli et pâlot m'indique la mairie, je constate avec effroi que je suis en France, les mêmes fonctionnaires bâillent derrière des hygiaphones en attendant l'heure de se tirer. Il est 4 heures moins le quart. Je m'approche d'un guichet au-dessus duquel est inscrite la fonction du préposé : Cadastre.

« Il faut revenir demain monsieur, votre requête ne peut être satisfaite en un quart d'heure et je suis en train de fermer. »

Oui, c'est bien cela, je suis en plein cauchemar, comme héritage colonial, l'administration française, c'est une mauvaise pioche.

Je vais dormir ici, je serai le premier demain matin à l'aube devant Monsieur Cadastre, et il n'aura pas trop de la journée entière pour satisfaire ma requête.

Note

Différence, 1992.

Je suis mal embouché. Si l'objet de mon unique amour a disparu dans la fureur de cet océan sans miséricorde, la même fureur s'abattra sur le restant de mes jours, une haine sans fin sera le dernier sentiment que je connaîtrai.

J'ai emporté le livre d'Emily Dickinson, j'en feuillette encore les quelques pages lisibles, un autre poème au-dessous duquel elle a composé ces lignes attire mon attention : « La Douleur me remplit. Le Bonheur me vide, il me rend inutile, sans résistance aucune, tout y passe rien ne s'y ancre alors que la Douleur, oh secrète et couarde, me tient lieu de ventre de tête et de rage. » Et sous ces mots, d'une écriture tremblante, en gros caractères, des lettres sont tracées : J'AI PEUR. LA TERRE GRONDE.

Un passant inquiet m'a relevé gentiment et m'a aidé à gagner la terrasse d'un café non loin de la mairie.

« Vous avez besoin d'un verre. Prenez du rhum, ça vous requinquera. »

Il me quitte attablé, une bouteille de rhum ambré devant moi, un petit verre sans pied. Je suis mort avec elle si la terre a tremblé. Si je ne finis pas la bouteille, c'est que je suis mort avant.

Je sors d'un coma profond. Que m'est-il arrivé ? Il fait jour, un camion orange active une benne où se mélangent les ordures malodorantes de la ville dans un vacarme assourdissant. J'ai envie de vomir. On m'a laissé dormir, me dit le barman, depuis hier 5 heures de l'après-midi. Il est 8 heures du matin, est-ce que je veux un café ?

« Et puis il faudrait payer les bouteilles de rhum, vous les avez terminées. »

Autant dire que j'ai évité de peu le coma éthylique. Mon foie exigera des comptes. Il paraît que j'ai passé la soirée à converser avec un être invisible dans un langage que personne ne comprenait, une vieille dame un peu folle m'a tenu compagnie un moment puis s'est dissipée dans les premières lueurs du jour quand la deuxième bouteille fut consommée.

Les souvenirs affluent, le rocher, le pêcheur, le livre, le livre, la phrase qui m'a assassiné, le rocher. À qui appartient-il ? Je me lève

trop vite, ma tête est une girouette qui ne trouve pas le sens du vent, je cours vers la mairie, si on peut appeler ainsi ma tentative minable de mettre un pied devant l'autre. Il faut que je retrouve une contenance, sinon les gens du cadastre me prendront pour une cloche et me jetteront dehors.

Le fonctionnaire a changé, c'est une jolie tête bien faite qui m'accueille avec un sourire frais. Elle prend pitié, je crois, de ma mine déconfite et me tend dans la minute un acte de propriété au nom de Jean Damien Fabrice de Mortagne.

Il faut que je me reprenne. Tout va trop vite, moi aussi je vais me noyer si personne ne vient me tirer de là d'urgence. J'étais, il y a soixante-douze heures à peine, à dix mètres de lui. De ce ladre, de ce pleutre, de cette ignominie, ce cloporte ecclésiastique, de ce faux dandy aux allures british qui peut se vanter d'avoir vu Alma pour la dernière fois, de l'avoir mise en danger, de ne pas l'avoir protégée. Un numéro, il me faut un numéro de téléphone où je suis sûr de le joindre. La demoiselle derrière la vitre me dit que c'est très facile et à la fois compliqué. Qu'il y a au moins soixante numéros de téléphone à ce nom, que certains sont des numéros de sociétés, d'autres comportent des indicatifs étrangers et que, si elle me livre tout en vrac, je n'aurai pas assez d'une journée pour joindre l'interlocuteur que je cherche. Qu'importe, j'achète tout.

J'en appelle un premier, le patron n'est pas là, au deuxième non plus, le troisième est sur répondeur et ainsi de suite jusqu'au quatorzième. Le quinzième est le bon. On me passe une femme à la voix aigrette :

« Diane de Mortagne, à qui ai-je l'honneur ? »

J'utilise mon titre de professeur et mon rôle à l'hôpital Saint-Louis pour prévenir la méfiance et demande à parler à monsieur si cela est possible.

« Vous avez de la chance il est là, exceptionnellement ! » me répond la rousse incandescente sans doute, avec une ironie à peine voilée.

« Mortagne. » La voix est sèche, expéditive. Elle veut en finir avant même d'avoir commencé. Jean Damien Fabrice voit venir en moi l'importun, celui qui vous plante une épine dans le derrière et vous oblige à vous asseoir dessus. Je lui explique le plus calmement que l'autorise mon tumulte intérieur que je suis un ami d'enfance d'Alma Sol et qu'il semblerait qu'il ait été l'hôte dont elle m'avait parlé, chez qui elle s'est rendue avant de disparaître dans la nature il y a plus d'un an. À l'autre bout du fil, un éclat de rire explose.

« C'est vous l'ex-futur mari ! Mais mon vieux, faut vous remettre ! Vous avez le chagrin tenace ! Bien sûr qu'elle est venue ici. Mais elle est repartie mon vieux, je l'ai personnellement ramenée à l'aéroport. Elle n'a pas voulu récupérer sa valise, elle a dit que c'était sans

importance. Si vous me donnez une adresse, je dois pouvoir la retrouver et je vous la ferai parvenir. À moins que mon épouse n'ait distribué ses vêtements aux pauvres. Ça, mon vieux, c'est très possible... Un passeport ? Quel passeport ? Je ne vous ai jamais envoyé de passeport ! Alors là vous délirez mon vieux !...

– Je t'en foudrais du mon vieux, espèce d'abruti ! Le mépris t'étouffe, eh bien crèves-en. » Je perds tout contrôle, ma colère explose, c'était la dernière chose à faire. « Pauvre type ! »

Il raccroche.

Je me répète, à moins d'être un parent, personne ne peut demander l'ouverture d'une enquête sur la disparition d'un adulte sain d'esprit, même dans cette petite république où les institutions semblent avoir été conservées dans la plus stricte tradition française. Que me reste-t-il, je ne suis pas brillant, dans mes hardes souillées, la barbe chargée de rhum. Je pue à distance et je viens de perdre le seul moyen que j'avais de m'approcher de l'homme qu'Alma qualifiait d'ami. Tu es minable, mon pauvre vieux, oui c'est ça, minable. Aucun contrôle de soi, aucune anticipation. Regarde-toi échouer depuis trente ans. Le père la morale se réveille. C'est plus que je ne peux en supporter. Je vois le tableau d'ici : quand je repasserai à l'habitation, mes affaires seront prêtes et personne n'insistera pour me voir rester. Je vais retourner d'où je viens, reprendre ma vie, du moins ce qu'il en reste, là où je l'ai interrompue. Continuer à attendre quelqu'un qui ne viendra sans doute jamais.

Mon voyage aura duré cinq jours et j'aurai échoué.

Je reviens chez les Ménélisse. Ils sont gentils ceux-là, ils me feront du bien, et puis je demanderai à Hector, c'est son prénom, de me conduire une dernière fois là-bas. Je planterai une croix, je dirai une prière, je n'en connais aucune mais je vais inventer. Je lirai le poème d'Emily Dickinson, car je suis sûre d'une chose, cet homme au téléphone m'a menti. Il n'a jamais revu Alma, ne l'a pas accompagnée à l'aéroport. Elle n'a jamais rien laissé derrière elle. Elle rangeait sa valise avec une précision germanique, rien au hasard, chaque chose avait sa fonction et sa place. Si un bagage est resté quelque part, c'est qu'elle comptait le récupérer, et si elle ne l'a pas fait, c'est qu'elle en a été empêchée. Mais jamais elle n'aurait quitté cette île de son plein gré sans ses précieuses affaires.

C'est sur ce maudit rocher qu'elle a disparu. Je commence à les croire, ces pêcheurs à l'imagination galopante, il y a peut-être un diable qui habite dessus.

De retour à Caïmante, Hector me dévisage, inquiet.

« Il reste peut-être une solution. C'est pas franchement celle que je

préfère mais tu as l'air si malheureux, on ne peut pas te laisser comme ça. J'ai demandé aux autres si on pouvait organiser une traversée jusqu'aux îles espagnoles, tu vois la masse sombre au large derrière le rocher du Diable ? Les anciens disent que si quelque chose quitte notre terre, ça finit toujours par échouer sur Isla Linda. » Que veut-il qui échoue ? On ne survit pas dans un océan déchaîné. Alors il n'y a qu'un cadavre qui puisse être rejeté sur les côtes espagnoles. Et un cadavre, en un an, il n'en reste que les os... et encore... Je ne sais pas si je suis prêt à chasser les fragments du squelette d'Alma Sol. Je suis anesthésiste bon sang, pas anthropologue ! Cette histoire aura ma peau ! Pourtant, il subsiste encore assez d'espoir en moi pour que j'accepte sa proposition. Le voyage est programmé pour le lendemain, nous partirons à trois de bonne heure, seulement si Dieu ne contrarie pas nos plans, la traversée est longue, elle peut durer sept heures si le temps se maintient.

Je dois reprendre mon souffle.

Je suis un homme épuisé qui a pleuré en silence une jeune demoiselle grandie trop vite et qui a oublié que les années distendent les sentiments chez la plupart de ses semblables, parce que moi, je n'ai jamais réussi à cesser de l'aimer.

Nous débarquons le lendemain en milieu d'après-midi dans le petit port de Villa Roja, bigarré et pullulant. Tout ici me semble vivant, à l'exact opposé de l'île aux relents de France qui végète en apnée entre pauvreté et démesure. L'heure est à la fin de la sieste, on entend le klaxon d'une voiture, des camions moitié tôle, moitié bois chargent marchandises et hommes pour des destinations lointaines. L'île est grande. Beaucoup plus grande que Saint-Roques, je suis désespéré.

« T'inquiète pas, on va filer directement sur la fameuse plage qu'ils appellent "Al Recoger" tellement ils y ramassent de trucs en provenance de chez nous ! »

J'ai pris avec moi mes trésors, le livre de poésie et la photo d'Alma. Je la montre à tous ceux que je croise. On se moque de moi. Les années sans pratique ont eu raison de mon espagnol.

Aux abords de la plage, des pêcheurs reconnaissent mes deux compagnons. Ils se saluent dans cette langue qui les lie. Un mélange mélodieux de français, de néerlandais, d'espagnol et d'anglais. L'un d'eux vient vers moi, me prend la photo des mains.

« Pero esta señora no se llama Alma Sol. Si que la conozco ! Vivió acá cierto tiempo. Espera que te voy a buscar una persona que más la conoce. »

Je crois que j'ai dû tomber par terre. Le cul dans le sable. Elle est vivante. Cette nouvelle suffit à mon bonheur. J'attendrai de savoir ce que l'autre personne peut m'apprendre, mais quoi qu'il arrive, même si je rentre seul, je rentrerai heureux.

Je ne suis pas au bout de mes surprises. Ma joie se teinte d'inquiétude car la femme qui revient, accompagnée du pêcheur, me raconte l'histoire d'un sauvetage en mer, il y a un an, que son mari décédé depuis, Dieu ait son âme, a effectué alors qu'il essayait de rentrer avant la tempête.

« Une femme flottait sur l'eau au milieu de l'océan entre les deux îles, elle était attachée à une chambre à air par un morceau de corde qui enserrait sa taille par trois fois. Il a d'abord cru qu'elle était morte mais il l'a remontée quand même. Sa chevelure était verte, on aurait dit une sirène. Ses vêtements arrachés découvraient un corps maigre couvert de blessures ouvertes, blanchies par le sel. Elle avait perdu beaucoup de sang. Quand il s'est rendu compte que son cœur battait faiblement, il l'a réanimée et ramenée à terre. Nous l'avons fait soigner ici, il y a un dispensaire. On l'a gardée chez nous bien quatre

semaines avant qu'elle n'ouvre la bouche. Elle souffrait beaucoup, de nombreuses fractures. Et quand elle a parlé, c'était en espagnol. Elle ne parle pas français monsieur. Et elle ne s'appelle pas Alma Sol. Au début elle ne se souvenait même pas de son nom. Elle avait perdu la mémoire. Ça revenait par bribes, des images sans aucun lien entre elles. Son nom est Luz Gandolfo. Elle est restée dans le coin une année entière. Elle fabriquait des colliers pour les touristes et toutes sortes de choses jolies et inutiles. Elle était très douée de ses mains. Mais elle nous a quittés après la mort de Juan, mon mari, que Dieu veille sur lui. On ne lui a pas posé de questions, on ne savait pas d'où elle venait, elle ne s'est jamais souvenue de sa vie avant le naufrage. Elle est partie en disant qu'elle allait essayer de se la remémorer en parcourant l'archipel. On ne l'a jamais revue. »

La femme a ouvert sa main droite. Sur sa peau de cuir tanné, ma demande en mariage a fracassé mon âme de tout son éclat.

« Tenez, voilà une bague qu'elle nous a laissée, elle a beaucoup de valeur ! Prenez-la puisque c'est votre fiancée. »

ALMA

Je m'appelle Alma Sol, c'est beau, ça veut dire Âme Soleil. C'est mon père qui a voulu ce prénom. J'ai aussi un prénom français : Luce. Celui-là, c'est ma mère qui l'a choisi. Encore la lumière. Je suis victime d'une persécution solaire.

D'aussi loin que je me souviens, l'existence m'est toujours apparue comme un océan sans limite, sur lequel je flottais au gré des courants, poussée par une volonté supérieure qui n'était jamais la mienne. On m'a volé ma vie.

J'ai tout oublié le temps d'une renaissance et, même si les souvenirs, quand ils reviennent, m'ont parfois fait souhaiter de ne m'être jamais réveillée, même s'il m'a fallu attendre la moitié de ma vie pour la récupérer, je pense que désormais là-haut, on me laissera en paix.

Ma mère a tué tous ses enfants. À part moi, j'étais la première, l'enfant de l'amour, ou plutôt de ses illusions perdues. Après quoi elle n'a jamais voulu accoucher du désenchantement. Ma vie est un tel foutoir, je ne sais pas dans quel ordre raconter les événements qui m'ont finalement ramenée dans le monde des vivants, là où se trouve ma seule place.

Faut-il toujours tout expliquer, quand bien même il serait aisé de comprendre ? Comprendre pourquoi, devant un simple tableau peint par un homme, devant l'expression de la chair humaine inerte, la vision dévoyée de l'intime féminin, d'où surgit pourtant un spasme irrépressible, on peut être subitement prise de dégoût, de rejet panoramique pour l'espèce masculine. On peut être percutée par l'évidence de l'exploitation systématique du corps, du sexe des femmes par les hommes, car ils sont dominés par la peur qu'engendre la puissance de ce sexe, mon sexe. Et devant ce tableau, prendre conscience qu'on ne survivra pas à la foire aux esclaves. Ce tableau, je l'ai vu un jour chez Diane et Damien de Mortagne. Il m'a électrocutée. Il a dynamité le chemin sur lequel ma vie déambulait.

Pourquoi alors ne suis-je pas allée me jeter dans les bras du seul homme que j'aie aimé, pourquoi l'ai-je laissé là, planté devant la mairie avec sa petite boîte rouge dans les mains qu'il tournait et retournait, comme si cela avait pu me faire franchir le coin de la rue

d'où je l'observais ? Pourquoi ai-je appelé Damien au secours ? Au secours, sauvez-moi de l'amour ! J'ai peur que l'on m'enferme, je suis jeune encore, est-ce que l'amour est une raison suffisante pour barrer d'un trait rouge son désir d'avenir ? On se marie et après ? Ça n'aurait pas duré un an. Et la foire aurait recommencé, on ne se soustrait pas à la fatalité sans en subir les conséquences.

Damien de Mortagne, bien entendu qu'il me plaisait. Je n'avais, avant lui, jamais rencontré d'homme aussi sûr de son fait, il se comportait en maître du monde avec tant de certitude que ça me rassurait. Tout semblait si simple avec lui. Alors, même si je ne l'aimais pas, ça n'avait aucune importance, je savais que lui non plus ne ressentait pour moi qu'une attirance spasmodique et très épisodique. Le genre de relation qui peut durer longtemps, tant que subsiste le fantasme, mais dont il ne faut pas abuser. C'est de ce style d'amants qu'on se fait des amis. Du moins c'est ce que ma mère s'est tuée à me dire pendant toute mon adolescence. Et puis, j'aimais en lui ce paradoxe étrange. Il avait la carapace mondaine et le cœur solitaire. L'isolement ne lui faisait pas peur. Ça me rassurait de l'entendre parler d'exil sur un rocher qu'il possédait au large de Saint-Roques, alors qu'il était en pleine contemplation d'une des œuvres de sa prodigieuse collection ! Pendant des années, sans rien me demander, il m'a aidée à vivre, à tenir le choc économique, la descente d'organe du métier que l'on m'avait choisi. Que ma mère m'avait choisi ! Qui d'autre ?

Cette femme n'a pas eu assez de sa vie pour réaliser son grand rêve. Elle s'est emparée de la mienne, l'a captée tout entière, m'a élevée comme on élève les oies, pour prélever leur foie puis s'en repaître, elle m'a kidnappée à tous ceux qui comptaient depuis ma naissance et m'a installée dans une fraude perpétuelle. Le jour où l'avion nous a emportées loin de ceux qui m'avaient bercée, avec qui j'avais chanté et pleuré mon père que j'aimais au-delà de la tombe, ce jour-là j'ai eu beau m'appeler Alma Sol, le soleil n'a plus jamais brillé.

Cependant je n'avais qu'elle, et pas assez de colonne vertébrale pour résister à l'appel de la célébrité. Je me disais que j'y retournerais, à San Antonio. Quand je serais majeure et accomplie, que je pourrais plaquer ma mère et sauter dans un avion. Aller couvrir ma famille de cadeaux et de baisers. Sept ans, ce n'était pas si long, je ne les oublierais pas et eux m'accueilleraient comme si le temps n'avait rien effacé. Mais il efface, le temps, pas ceux qu'on aime, non, seulement les promesses qu'on leur fait, qu'on se fait. Je n'ai pas échappé à la règle, j'ai été médiocre jusqu'au bout.

J'ai accepté le jeu. La valse du métier, les publics qui vous donnent l'illusion de ne pas être seule, les suites d'hôtel majestueuses sans personne à aimer et quand l'amour se présente, je lui claque la porte

au nez. Puis un jour c'est moi qui me suis pris la porte. Et cette porte a ouvert au fond de mon être un domaine colonisé par la terreur. Diane de Mortagne. Je l'ai aimée comme une communiant aime la Vierge. J'ai même éprouvé du désir pour elle. Mais on ne devient pas homosexuelle par dépit. Je l'ai compris trop tard à mes dépens. Jamais je n'aurais pu imaginer qu'une femme, une sœur, une amie complice, se métamorphoserait en un monstre sans miséricorde dont la colère s'abat sur vous quand par malheur le sortilège se rompt. Je ne suis pas capricieuse. Toute une vie à chercher l'amour et à croire le trouver dans les bras de cette femme dont la seule évocation du nom m'a longtemps fait frémir. Une illusion de plus. Une erreur. Et la peur. Un sentiment que je ne connaissais pas. J'ai accepté les coups de Diane pour ne pas avoir à les donner, pour ne pas avoir à la tuer. Quand elle est partie, rien de ce qu'elle avait pu détruire n'a eu d'importance. Je me suis crue tirée d'affaire, c'était l'essentiel. Le temps effacerait l'offense de part et d'autre. Je ne sais pas si elle a oublié mais elle m'a laissé un cadeau qui m'a interdit l'amnésie : des douleurs chroniques dans le dos et ces tremblements incessants que l'on nomme essentiels et dont je me passerais volontiers.

Pourtant, après l'ouragan Diane de Mortagne, au lieu de retrouver de la sérénité, je me suis vue tomber. Lentement. Tout, autour de moi, se fissurait. Mon appartement n'était qu'un fatras de ruines. On me présentait l'addition de mes erreurs et je n'avais pas de quoi la payer. J'ai accepté la chute, je n'ai pas peur de tomber, mais ce que je n'ai pas pu avaler, c'est la vérité.

Alors j'ai voulu refaire le chemin à l'envers. Retourner dans les îles, pas très loin de la mienne, sentir cette caresse et me souvenir des heures heureuses peut-être avec assez de force pour balayer enfin les scories du passé. Or le destin m'a retardée, m'a remise à zéro. Pourquoi ai-je décidé de passer par Saint-Roques, d'aller me jeter dans la gueule du loup, le détroit de Messine entre Charybde et Scylla ? Risquer de revoir cette femme. Et quand nous nous sommes retrouvées face à face, devant l'aéroport, que mon corps a encaissé, tremblant comme au lendemain de son départ, pourquoi ne s'est-elle pas rebellée ? Et moi, pourquoi suis-je restée si calme alors que du fond de mes entrailles remontait cette ancienne peur tenace ? Pourquoi suis-je venue si ce n'était pour régler un compte ? Elle devait avoir envie de me bousculer, Diane, de me faire sortir de mes gonds, après tout, qu'avais-je vécu de pire en douze ans ? Elle ne pouvait pas le savoir. Qu'y a-t-il de plus avilissant que de se faire démonter le portrait par l'être qui prétend vous aimer ? N'avions-nous rien à ajouter ?

Non. Je n'étais pas venue pour ça. Serrer les dents, le temps de passer au fragment suivant et primordial de mon voyage. Refaire le chemin à l'envers.

Le rocher du Diable, qui ne devait être qu'un trait d'union, a failli devenir mon meurtrier et l'océan, ma tombe. Au lieu de ça, il m'a rendue à la vie, comme du ventre de ma mère, des entrailles de la terre, il m'a recrachée, à la fois abîmée et neuve.

J'y croyais vraiment, à cette retraite, la solitude est une vieille compagne. Alors quand la barque a quitté la grève, avec Damien à son bord, j'ai été soulagée. Quelques jours à penser, à lire, à regarder l'horizon, à préparer la suite du périple. Personne ne savait. Je devais repasser par la plantation et prendre un petit avion pour San Antonio, où j'avais l'intention de me faire oublier, de me fondre à jamais.

Je n'avais pas prévu l'ondée tropicale. Ils ont dit en face que c'était bien plus fort, que c'était un cyclone, mais qu'il avait sévi au mitan de l'océan, traçant une frontière entre Saint-Roques et Isla Linda.

Au troisième jour de ma présence, il y a d'abord eu la pluie. Lourde et chaude, comme d'un seau déversée. C'était bon de se laisser tremper, traverser par l'eau douce, laver du sel qui se cristallisait sur ma peau. Je savais que cela ne durerait pas et que je sécherais bien vite, trop vite même, la minute d'après.

Mais la pluie n'a pas cessé. Elle a redoublé de fureur. J'ai regardé la mer, elle avait subitement grandi et les gouttes d'eau belliqueuses percutaient les vagues dans un vacarme métallique. Le vent s'est levé à son tour. Une bourrasque, puis deux, puis il n'a plus cessé. Les grands arbres se sont mis à craquer, ils se pliaient comme de vulgaires roseaux, toute la végétation autour de moi s'emmêlait. Je suis remontée en courant à la cabane. La peur commençait à m'oppresser. La lumière déclinait, c'était la nuit en plein jour, les nuages d'argent sombre semblaient se rapprocher à une vitesse folle de mon rocher. Des entrailles de la terre, un grondement de colère s'est fait entendre. L'idée qu'il pouvait disparaître sous les flots aussi rapidement qu'il en était né m'a traversée. Je suis tombée à genoux et dans une piété soudaine, je me suis mise à prier. Mon livre de chevet, mon missel, ma bible, le seul ouvrage que j'avais emporté avec moi, je m'en suis emparée comme d'une bouteille vide que l'on jette à la mer et j'ai tracé dedans les mots de mon épouvante. Puis je l'ai remis dans le tiroir de la table de nuit et j'ai coincé tout ça entre le mur et le lit. À l'heure noire que je vivais, je ne savais que trop ce qui adviendrait de ma personne. J'ai vu par la petite fenêtre de la chambre les vagues grimper toujours plus haut à l'assaut de l'îlot. La tempête grossissait, je n'avais d'autre choix que celui de rester où j'étais. L'orage grondait et des éclairs courroucés visaient la cime du rocher. C'est sans doute la voix de ma conscience qui m'a soufflé d'aller chercher la chambre à

air qui servait de fauteuil sous le petit auvent devant la cabane. L'auvent s'était envolé mais le pneu était là. Je m'y suis amarrée à l'aide d'un bout de corde et j'ai continué à prier pendant que l'eau montait, plus haut à chaque vague, jusqu'à venir lécher les planches de la cabane. Il y a eu un silence, je croyais que j'étais sauvée, je suis sortie en traînant mon fardeau toujours bien attaché, et j'ai vu deux lames géantes s'élever tout près, s'engouffrer dans la cabane et s'abattre sur moi.

Et puis plus rien.

Je dois mon salut au courage de Juan. Comment ne pas mourir dans cet océan noir avec de telles blessures ? Les poissons mangeurs d'hommes craignent-ils eux aussi les tempêtes ? Mon sang avait été bu avant qu'elle ne se calme. J'étais entaillée de partout, les rochers sans nul doute. Il paraît que ma peau était déjà gonflée d'eau, comme celle d'un cadavre repêché trop tard.

À quel miracle dois-je d'avoir ouvert les yeux ? Ines sans doute. La femme du pêcheur. Le sortilège de ses mains calleuses et pourtant si douces, son entêtement à me veiller jour après jour. Et la force de vie qui m'anime aussi. Je n'ai pas fini ma route, je ne dois pas mourir avant d'avoir posé le pied sur mon île. La mienne.

Je suis née deux fois. Mais à ma dernière naissance, seuls de bons sortilèges m'accompagnaient, ici pas de rêves avortés, transposés sur le mystère de mon apparition. Les gens sont simples sur Isla Linda. Ils ne posent pas de questions. De toute manière je n'avais pas les réponses.

À mon réveil j'ai prononcé des mots dans la langue qui a surgi, ensevelissant le français, la langue des miens que je croyais avoir oubliée, l'espagnol.

L'amnésie est un gouffre, un coin sombre dans lequel on demeure enfermé, dominé par la peur d'une mauvaise surprise. Tout n'est que brouillard, suis-je d'ici, suis-je d'ailleurs ? J'ai survécu à ma première mort, dans mon métier il vaut mieux résister quand les sirènes se taisent. La seconde ne m'a pas emportée non plus, suis-je donc faite pour durer ?

Comme on apprend l'eau par la soif, la passion par les affres et les oiseaux par l'hiver, c'est en apprenant la paix qu'a réapparu l'histoire de ma vie. Qu'il était doux d'être au monde en ne possédant rien. En n'attendant rien. Avec le plaisir immédiat des sens. C'est aussi par le goût que m'est revenue la mémoire. Celui des fruits mûris au soleil des tropiques. Le sucre de la canne qui parfume l'air à la saison des

coupes, l'odeur des haricots qui mijotent en laissant éclater à la surface du bouillon des bulles épicées. Le souvenir charnel des plats de mon enfance a extrait de l'abîme un bien-être ancien auquel j'aspirais.

Doucement, sans forcer les hauts murs de ma résistance, le passé est venu flotter sur l'hymen de ma conscience. S'il avait été possible de choisir parmi les souvenirs ceux que j'emporterais, trésors indestructibles, dans mon nouvel avenir, j'en aurais laissé plus d'un se débrouiller sans moi, avec les fantômes de la persécution. Mais ce n'est qu'un rêve d'enfant qui croit encore aux fées. Je me suis réveillée dans la peau de celle que j'étais et dans la notion de ce que j'avais commis avant de m'endormir et j'ai pleuré.

Un réflexe m'a mise sur la voie. Quand, ma mémoire enfin restaurée, j'ai réalisé que tout le monde ici m'appelait Luz et que je répondais au patronyme de Gandolfo révélé par mon inconscient, je n'ai pas eu assez de larmes pour regretter celui que j'avais abandonné. Aurèle, dont mon âme revendiquait le nom, qui n'avait jamais rien demandé, ne s'était jamais plaint, avait même respecté ma lâche désaffection. Aurèle, dont je conservais la bague, cette ultime preuve d'amour que je ne m'étais jamais résolue à lui rendre. Mais les larmes sont rances et les regrets arides, alors plutôt que de raconter mon histoire, de révéler ma véritable identité, je me suis envolée vers San Antonio.

Comme si la mémoire restituée livrait tout le passé sans s'encombrer de ce que l'on enferme à double tour dans les cachots obscurs de l'inconscient, ce qu'à force de dédain ma mère avait fini par ponctionner, pour que ma gracieuse enfance et tout ce qui s'y rapportait ne ressemblent plus qu'à un magma informe qui de temps à autre émergeait par séquences mélancoliques, je me suis rappelé les lieux précis où mes premières années se sont écrites.

Yabucoa, temple de la joie. Je n'ai pas hésité.

On dit qu'oublier ses racines, c'est se perdre en chemin. Si j'avais protégé en moi les mille et un cadeaux que mon père m'a laissés, je n'aurais pas grandi dans cette peau de femme-fleur que le moindre coup de vent peut faire trébucher sur un chemin où tout ne parle que d'imposture. À mesure que le car me rapprochait des miens, mon cœur se chargeait d'une électricité dangereuse. J'encombrais ma voisine de mes gesticulations.

Le bus m'a déposée au carrefour de Piscatola, à cinq kilomètres de la ferme familiale. La ville avait changé, mais une fois dehors, j'ai plongé sans appel dans mon passé volé. Rien n'avait bougé. La petite route sinueuse, toujours pleine de nids-de-poule, courait dans les cannes et au loin la colline. Pas une maison de plus, la vallée de

Yabucoa avait échappé à l'urbanisation. Je n'avais sur moi qu'un sac de provisions, un passeport sanantonien que j'avais eu tout le mal du monde à obtenir sur Isla Linda sans que personne l'apprenne, et les vêtements que je portais. Je ne sais même pas à quoi je ressemblais. Ce que je sais, c'est que celle qui a frappé à la porte de l'hacienda ce jour-là était l'adolescente riieuse, un brin dévergondée, que l'on avait arrachée aux bras de ses parents trente années auparavant.

« *Quien es ?* »

J'ai reconnu la voix. Une voix que le temps n'avait pas altérée. La voix de ma tante Esmeralda, généreuse bonne femme aux manières de garçon, tendre comme du pain frais, mère de mes sept cousines et de mon seul cousin.

Je crois bien qu'elle a failli perdre connaissance. Elle m'a reconnue tout de suite. C'est d'abord le cœur qui parle, puis vient le tour du souvenir flou que l'on conserve d'une physionomie, d'un visage, et souvent ce dernier a vieilli avec celui qui le fait naître.

Quand les torrents de larmes sont le fruit de la joie, rien ne sert de les sécher. Ma tante et moi sommes restées enlacées pas moins d'une heure. Qu'il était bon de retrouver l'odeur de ses bras, encore un de ces petits riens qui ne changent jamais.

« Tes cousines ? Ah ma chérie, elles sont parties, trois d'entre elles sont en Amérique, et les autres à Katafaldo dans le Nord où la besogne ne manque pas, il n'y a que ton cousin qui travaille à la ferme et qui, laisse-moi voir l'heure..., rentrera dans peu de temps. Comme il sera heureux de te revoir ! Il a beaucoup pleuré quand tu es partie... La petite Conchi ? celle que tu préférais, ma petite bille de lune ? Elle nous a quittés l'année dernière, un accident terrible. Ah ma chérie, Dieu est cruel ! M'enlever mon petit trésor innocent, la pureté incarnée... trente-trois ans et pas un péché ! » Et les larmes ont coulé de plus belle.

Le bonheur aussi peut vous couper le souffle. Quand mon cousin est apparu, nous trouvant sur le pas de la porte dans les bras l'une de l'autre, et que dans un sourire de vieux sage il m'a dit tout l'espoir qu'il fondait dans ces retrouvailles, j'ai vu en un éclair ce qu'aurait été ma vie si je l'avais vécue ici.

La nuit de mon retour, j'ai dormi si longtemps que le lendemain matin, ma tante m'a secouée : « Tu m'as fait une de ces frayeurs ! Ça fait dix minutes que je t'appelle, je croyais que tu étais morte ! Dis-moi, tu n'es pas malade ? Tu n'es pas revenue au pays pour mourir, non ? »

Chère tante Esmeralda, toujours prompte à se raconter des histoires.

Une semaine après mon arrivée, quand l'effervescence des

retrouvailles fut un peu retombée, elle m'a fait asseoir près d'elle et m'a raconté l'histoire de la mort de papa.

« Tout d'abord, Almita ma chérie, tu dois savoir que ta mère était une belle ordure. Mon Dieu, pardonnez-moi. Tu me connais, j'ai de la compassion pour les gens, je suis prête à tout leur pardonner, mais à elle, jamais ! Tu entends ce que je te dis, ma fille ? Jamais ! Elle a rendu mon frère dingue, elle lui a monté la tête, elle l'a précipité dans la maladie, puis quand il a été trop faible pour tenir les promesses qu'elle lui avait arrachées, elle l'a achevé. Savais-tu que ton papa cumulait deux métiers pour gagner assez d'argent et repartir en Europe ? Il avait appris à lire et à écrire pour rattraper son retard, il se tuait à la tâche pour accomplir le foutu rêve de ta mère : lui permettre de reprendre sa carrière où elle l'avait laissée. Elle faisait valoir l'injustice d'avoir été trompée dans sa crédulité par un homme qu'elle croyait vainqueur et qui était vaincu. Un monstre d'égoïsme je te le jure. Tu peux repartir si tu ne veux pas entendre ce que j'ai à te dire. »

J'ai avoué à tante Esmeralda que pendant longtemps nous n'avions pas été dans les meilleurs termes, ma mère et moi, et qu'aujourd'hui, elle était morte. Elle a eu une grimace, n'a posé aucune question, a levé le menton dans un signe de dédain en lâchant un « ça ne change rien » plein d'amertume et elle a continué.

« Je suis triste, tu sais, depuis toutes ces années. Heureusement il y a ton cousin qui est resté avec sa vieille mère... C'est lui qui a assisté à la scène terrible qui a provoqué la mort de ton père. Il avait fini par tomber malade, forcément, à travailler comme ça, il fallait s'y attendre. Il ne dormait plus, il s'alimentait mal et il ne trouvait même pas, en rentrant chez lui, un soupçon de tendresse ou de reconnaissance, une larme de compassion. Rien. Ta mère était incapable d'aimer. Il a dû garder le lit, on lui a trouvé une déficience de je ne sais plus quoi, il couvrait une infection. Puis ça s'est enchaîné, il a perdu celui de ses boulots qui le payait le mieux et gagné en échange une pneumonie infectieuse. Et cette engeance de Satan, cette maquerelle des bas-fonds, n'en avait pas fini avec lui. Elle s'est mise à le harceler jour et nuit, sans répit, à le sommer de se lever : "Tu n'es même pas un homme, tu n'es bon qu'à chialer, fallait bien me regarder avant de m'épouser ! Pour qui tu te prenais en m'ôtant à ma vie, à mes espoirs, en sapant mon avenir, et en échange de quoi ? Ce pays de merde dans lequel je vis ? Cette baraque de merde qu'il faudrait que je frotte ? Ta sœur n'a qu'à le faire : la médiocrité chez vous, c'est de famille !" »

« Ton cousin a tout entendu. Et je te promets, ma chérie, j'ai prié tous les saints, j'ai attendu le jour où je pourrais te dire que ton père n'est pas mort d'une longue maladie. Même à San Antonio, on ne meurt plus de pneumonie. Non, ce qui l'a tué, c'est quand ta mère a

dit, laissant tomber la lame de la guillotine sur son cou : “J’ai pris mes dispositions, dans quatre jours je m’en vais et j’emmène Alma Luce.” Le lendemain matin, le jour de la pleine lune, c’est toi, ma petite fille, en allant l’embrasser avant l’école, qui l’as retrouvé pendu à la poutre de la chambre. »

Je suis un verre de cristal qui vient d’exploser.

« Tu as sans doute crié, mais je n’étais pas là, c’est Conchi qui m’a raconté, et comme elle était... tu sais, un peu attardée, je ne l’ai jamais crue. Mais après sa mort, ça m’a obsédée et j’en suis venue à me dire qu’elle n’aurait jamais pu inventer une telle histoire. Elle prétendait que ta mère l’avait décroché, lui avait fait sa toilette et, quand il avait été lavé, chemisé cravaté, elle avait appelé le médecin pour déclarer la mort. Elle a raconté un bobard, le toubib n’a pas pris la peine de vérifier, il soignait la dépression de ton père et craignait que ce soit elle qui l’emporte. C’est ce qu’il m’a expliqué après. Toi, tu es restée prostrée. Tu ne disais plus rien. Je t’ai trouvée comme ça, à côté de ta mère qui s’agitait dans tous les sens. Je croyais que c’était le chagrin. Tu l’aimais tant ton papito, tu te souviens ? Après, je ne sais pas comment tu t’en es remise, mais ma chérie j’ai vu ce que tu étais devenue et un jour dans un journal, j’ai lu une de tes interviews, dans laquelle tu disais que ton père était mort d’une longue maladie. J’en ai déduit que l’œuvre du temps et celle de ta mère avaient eu le dessus et que même toi, tu ne possédais pas les clés d’une partie de ta vie. Pardonne-moi la violence de ces révélations mais je veux mourir en paix et crois-moi, il n’est jamais trop tard pour rétablir la vérité. Au nom de ton père, de mon frère bien-aimé. »

Je suis froide à l’intérieur. Je me sens abandonnée par mon corps et par mon esprit. Trahie par ma conscience. Comment est-il possible qu’une jeune fille de treize ans oublie, ensevelisse, écrase, fasse crever dans sa tête l’image de son propre père suspendu au bout d’une corde ? Qu’est-ce qui a provoqué cet évanouissement de neurones ? Suis-je incomplète à ce point, que pendant trente-deux ans j’aie vécu sans âme, dans le noir absolu ? Est-ce qu’on peut occulter un choc aussi violent ? Pourquoi rien n’est-il venu donner l’alerte de cette mystification cérébrale ? Comment ma mère a-t-elle pu vivre toutes ces années, se lever tous les matins, regarder son reflet dans un miroir et porter seule la mémoire de ce drame sans jamais m’en parler ?

Je ne regrette pas le geste que j’ai eu.

Je suis un pèlerin, mon voyage ne s'achève pas à San Antonio. Je suis bien revenue, oui, mais sans cadeaux, et mes baisers sont ceux du regret. Je ne le vois pas ici, l'avenir complaisant que j'avais espéré. Tante Esmeralda, je le sens, même si elle est heureuse de m'avoir à ses côtés, a tiré un trait sur le passé, maintenant qu'elle s'est libérée de son fardeau. C'est à mon tour de le porter.

Cette nuit est la dernière que je passerai dans mon île, je ne reviendrai pas.

J'aspire à une existence simple et sans éclat. Déposer mon front sur le cœur de cet homme qui m'appelle et l'écouter battre sans rien attendre de plus. Craindre que la mort s'introduise comme la bise sous une porte et que naisse dans mon ventre l'angoisse de le perdre, parce qu'il est la sève qui me tiendrait en vie.

Si j'avais traversé la rue Madame.

Puisque je veux espérer rattraper ce bonheur, il faut que j'accepte de délivrer ma conscience du drame qui a précipité ma fuite sous les tropiques.

C'était il y a presque un an et demi, je rentrais chez moi après une journée harassante passée à parler avec des gens sourds. Sur mon répondeur, un message m'attendait. Ma mère résistait à l'utilisation des portables et pestait malgré tout de ne pas me trouver quand elle avait besoin de moi. Elle disait qu'elle voulait me voir d'urgence. J'ai cédé à la compassion, elle était âgée, malade, et depuis que son vieil amant l'avait délaissée pour tromper la mort avec une jeunesse qui aimait la navigation en haute mer, elle déclinait rapidement, atteinte de cent maux à la fois.

« Tu ne vaux pas mieux que ton père, je me suis sacrifiée pour toi, pour ta carrière, et en retour ? Rien, même pas le début d'un remerciement ! Je suis en train de crever à petit feu parce que avec tes conneries, il n'y a plus rien sur les comptes. Je ne peux même pas me faire soigner correctement. Ah ma fille, tu t'es débrouillée comme une idiote. Je te l'avais bien dit que ça arriverait, mais tu n'en as fait qu'à ta tête... »

Elle a vacillé, un autre mot d'aigreur est resté bloqué dans sa gorge et elle est tombée de tout son poids au sol.

Je l'ai portée tant bien que mal à la chambre, je l'ai allongée sur le lit et j'ai appelé son médecin. Je n'ai peut-être pas eu le bon réflexe, quand il a fini par arriver, elle était revenue à elle mais ne parlait ni

ne bougeait plus.

« Votre mère a fait une attaque cérébrale grave, c'est l'ambulance que vous auriez dû appeler ! »

Elle est restée huit jours à l'hôpital, je n'ai pas osé contacter Aurèle pour la mettre entre ses mains, ma honte était si grande, même les années passées n'avaient pu l'effacer. Quand elle est ressortie, elle ne bougeait que le bras gauche et sa diction était incompréhensible. On m'a dit qu'il y avait peu de chances de récupération et on m'a proposé de la placer dans une maison de vie pour personnes âgées. J'ai la hantise de ces lieux, mouiroirs au chic aléatoire où le brouhaha des sourds peine à recouvrir le silence spectral. On y met les formes, en fonction des moyens des pensionnaires, mais ils restent sordides et navrants, malgré les efforts de décoration infligés par des entrepreneurs sans goût qui n'ont pas assez d'imagination pour se mettre à la place des vieux, parce que dans ce pays, les vieux, on les range à l'abri des regards. Ma mère n'a jamais supporté l'échec. Exigeante avec elle-même autant qu'avec les autres, vivre diminuée dans l'antichambre de la mort relevait pour elle de l'inacceptable.

Je l'ai ramenée chez elle et suis restée à ses côtés, sentinelle attentive et muette malgré la distance âpre qui s'était installée entre nous deux. Cela faisait des années que nous ne nous parlions que pour nous disputer. Non contente d'avoir régenté ma vie pendant un quart de siècle, elle s'était octroyé par contrat, avant ma majorité, un droit substantiel sur tous mes revenus, de sorte que le peu que j'arrivais à gagner se trouvait systématiquement amputé d'un bon tiers. Elle se plaignait que je ne lui rapportais plus rien. J'étais son investissement et elle avait bien compté le faire fructifier jusqu'à la fin de ses jours. Je faisais le dos rond, ma mère a toujours aimé parler plus fort que tout le monde, alors que moi, plus le volume sonore est élevé, moins on m'entend. Ça la rendait folle.

Trois semaines après son retour de l'hôpital, elle m'a appelée à son chevet. Dans un borborygme guttural, j'ai perçu le mot « finir ». Elle s'agitait de plus en plus et moi je ne comprenais pas. Je lui ai donné un calmant. Elle a eu un soupir lourd et comme si elle abandonnait le combat, elle s'est laissée choir sur l'oreiller. De sa main entrouverte, une lettre est tombée. Le papier en était jauni, l'encre avait coulé par endroits. L'écriture était appliquée et ronde. Elle était en espagnol. Péniblement, j'en ai déchiffré le contenu.

Ma petite Alma chérie,

Tu es le joyau de ma vie, chaque seconde passée avec toi depuis ta naissance n'a été que bonheur. Si je t'écris aujourd'hui, c'est que je suis sans force et sans espoir de la retrouver jamais. Il arrive aux adultes de se tromper, d'emprunter les mauvais chemins. Ta mère et moi en faisons les

frais et j'espère que tu ne subiras pas mes erreurs quoi qu'il m'arrive. Reste avec elle, vous êtes résistantes toutes les deux. Sois heureuse, ma petite lumière, tu portes en toi tout mon amour.

Papa

Je suis restée là, hagarde, otage d'une lettre que l'on m'avait cachée et que je ne comprenais pas, entre le lit d'une vieille femme dont le dernier sursaut avait une allure de repentir et le fantôme d'un jeune homme éternel prénommé Manuel. Les heures ont passé sans apaiser mon tumulte intérieur.

Quand à son réveil ma mère a recommencé à m'appeler en râlant son âcreté d'un filet de voix rauque, elle n'a plus arrêté. Le son ranci me torturait les sens, les mots sortaient à peine plus clairement de sa gorge, mais cette fois je les ai compris car dans ma colère je n'attendais qu'eux.

« Aide-moi à en finir », c'est ce qu'elle me disait.

Alors le soir du 21 juin, au solstice d'été, une nuit de pleine lune, je me suis emparée d'un oreiller et je l'ai étouffée.

LA PAIX

Revenir à Paris après avoir oublié qu'une telle ville existait sur cette terre est un miracle idoine. Je ne peux pas prétendre y avoir été heureuse, même si j'y ai bien ri, j'y ai plus souvent pleuré. Malgré tout, je me suis persuadée que cette capitale vibre d'une force conquérante qui oblige les plus faibles à relever la tête. J'ai osé me redresser pour retrouver Aurèle.

En quittant San Antonio, après avoir affronté les fantômes du passé, je me suis sentie prête, lavée de tous les maux, ouverte à l'improbable point d'orgue d'un conte de fées pour adultes. Il ne m'attendait plus, d'ailleurs qui m'attendrait à Paris ? Aucun amour, si inconditionnel soit-il, ne résiste longtemps au bitume de la ville, les sentiments les plus glorieux s'échouent sur la diversité, la peur de se faner ou encore le cynisme. Pourquoi aurait-il fait exception à la règle ?

J'aurais pu prendre le temps de reconstruire mon identité, restaurer quelque apparence pour qu'il ne se figure pas que je me jetais sur lui en désespoir de cause. Mais je n'y ai même pas songé. Je me suis précipitée chez lui le jour de mon arrivée, à 7 heures du matin, aimantée par l'évidence. J'ai crié dans la rue comme une folle égarée, le concierge est sorti avec un tisonnier, il a fait mine de me frapper si je ne la fermais pas, puis Aurèle est apparu en robe de chambre au balcon du deuxième étage et lui a ordonné d'ouvrir la porte.

Je suis montée sans un bruit. Il m'a ouvert sans un mot. Nous nous sommes regardés. Il était si grave, j'ai cru qu'il me jugeait du haut de son implacable honnêteté. Puis il a ouvert les bras, je m'y suis engouffrée et je n'ai plus bougé.

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Albin Michel

LA FEMME QUI PLEURE, prix Charles Brisset, 2010.
MY NAME IS BILLIE HOLIDAY, 2012.